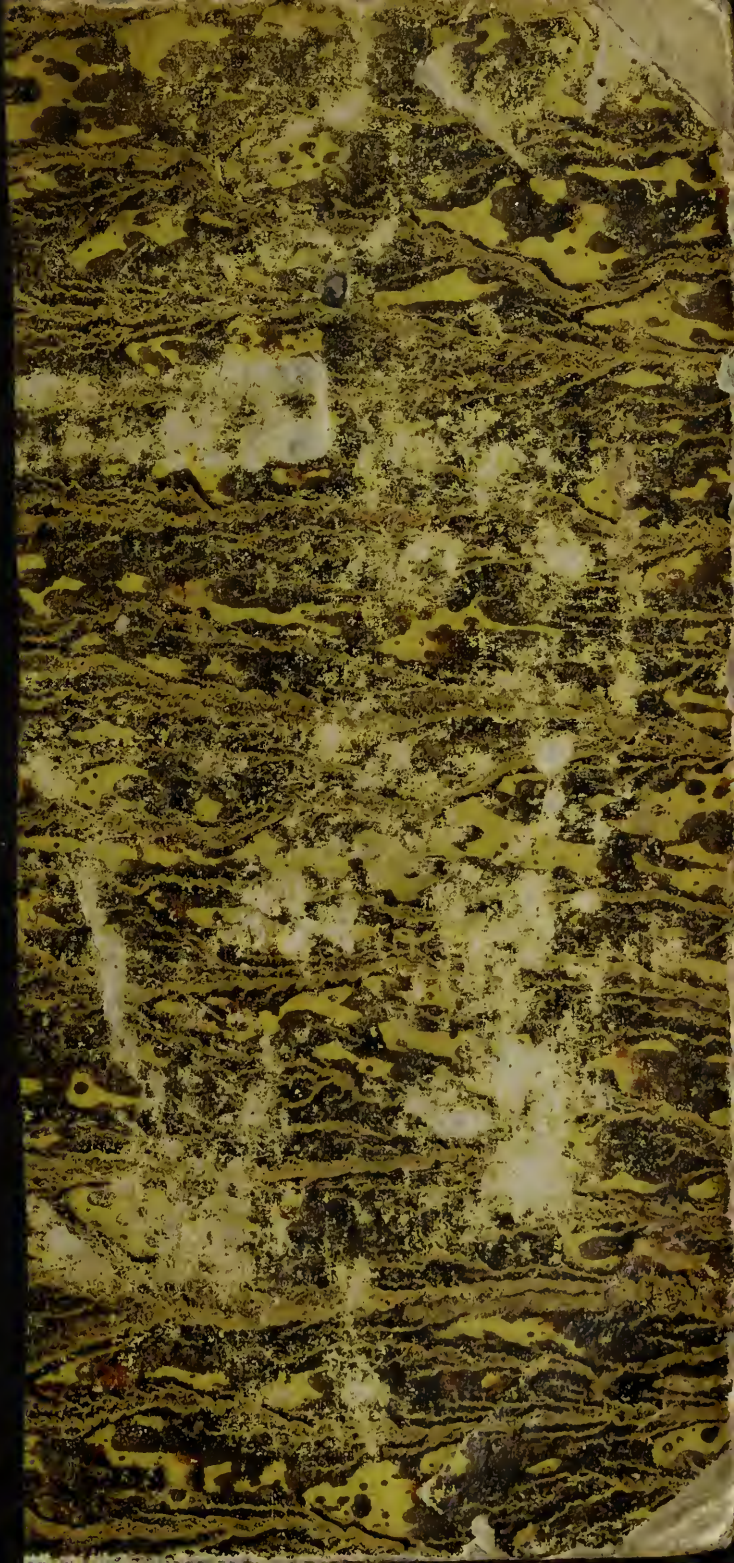


27
C5
C3
184

Jean Crisostomo de Marville fils

UNE COURONNE

EN SONGE.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unecouronneenson00bris

UNE

COURONNE

EN SONGE

PAR

LE FILS D'UN GIRONDIN.

[Brisset de Warville]

A moins que le ciel ne fasse naître les hommes, les uns avec une selle sur le dos, et l'autres avec des éperons et des bottes pour monter les premiers, je ne croirai pas à l'égalité.

RUMBOLD, histoire de madame MACAULAY.

Le résultat fait le héros ou le traître.

PARIS

FÉLIX LOCQUIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

16, RUE NOTRE-DAME-DES VITOIRES.

1843

UN SONGE.

—

> Nous ne sommes que trop enclins à juger des choses d'après nos moyens, plutôt que d'après ceux d'autrui ; à vouloir emprisonner l'activité des ames fortes dans l'étroite circonscription que la nature a donnée à l'action de nos faibles ames ; et en définitive à estimer les autres moins d'après le but qu'ils poursuivent, que d'après le résultat qu'ils obtiennent, cela nous rend souvent aussi injustes dans notre admiration que dans notre mépris.
>
> A. V. ARNAULT.

La vie serait sans charme s'il fallait toujours se renfermer dans la sphère étroite dans laquelle le hasard trop souvent nous fait naître, mais une imagination ardente sait parfois briser ces chaînes vulgaires, pour nous transporter dans des régions plus élevées,

elle nous fait arriver, ne fût-ce qu'en rêve, à l'apogée des honneurs et des grandeurs; nous bâtissons un château en Espagne, même un palais de roi, et lorsque notre esprit se pénètre, par degré, de cette nouvelle position grandiose, nous montons d'un pas assuré les marches du trône, nous nous y asseyons, et n'hésitons pas même à ceindre le diadème royal autour duquel flotte un voile destiné à masquer la réalité.

Chacun ici bas rêve à sa manière, et à ce qui occupe le plus son esprit : le jeune dandy songe à sa maîtresse, attendant avec anxiété l'heure du rendez-vous; c'est un des plus doux rêves de l'existence que celui de l'amour, mais qu'il est de courte durée! le banquier rêve à ses profits et pertes et aux dépenses de sa coquette épouse; la jeune fille rêve le plus beau jour de sa vie, son union prochaine avec un être idéal qu'elle a façonné dans son cœur vierge; le mari, comme il y en a tant, rêve à la vertu de sa femme, tandis que furtivement échappée de la couche nuptiale elle contemple, sur son balcon, un beau clair de lune qui argente son parc; le député

rêve qu'on lui offre un portefeuille de ministre, qu'il ne conservera peut-être pas six mois; riches et haut placés rêvent avoir mérité la récompense qui ne devrait appartenir qu'au courage, et sollicitent la croix d'honneur; le soldat de l'empire rêve à la gloire passée et soupire; les électeurs, tout en songeant aux chemins vicinaux, aux améliorations locales, rêvent un bon député; l'homme, en général, rêve le bonheur, mais il lui échappe sans cesse, semblable à ces feux follets qui sur les plages sablonneuses du nouveau monde, se jouent par une nuit brûlante dans les forêts d'alentour; le voyageur trompé par ces lueurs perfides, marche toujours, et lorsqu'il croit en approcher, il en est plus loin que jamais.

J'arrive à mon rêve, puisse-t-il ne pas paraître long, froid et aride, car la politique n'est pas au goût de tout le monde, et les opinions sont si variées qu'en plaisant à l'un on se fait un ennemi de l'autre, triste résultat du fanatisme des partis. Contemplez un habitant de l'Océanie, son visage est calme comme une mer sur laquelle ne souffle aucune brise, son regard est tranquille et il ne s'animera que lorsqu'il aperce-

vra sa ligne s'agiter au mouvement d'une dorade qui s'est laissé prendre; toute son ambition se borne à quelques fruits, à du gibier et du poisson, tandis que l'habitant des grandes villes ne jouit peut-être pas une heure d'un calme d'esprit pur, et sans cesse le front rembruni, poussé pendant sa vie par ses passions, il meurt dévoré par elles : si l'on pouvait redevenir jeune, je pencherais, je crois, pour l'existence de la nature, j'irais dans quelque île déserte et fertile admirer les beautés sublimes du nouveau monde, j'irais respirer librement, et vivre avec mes idées philanthropiques, souvent meilleures compagnes que notre société, combinaison habituelle de convenances dont l'hypocrisie, la fatuité et l'ambition font tous les frais.

Par une nuit de décembre, la bise faisait entendre son sifflement aigu sur les vitres des croisées de mon salon, la neige tombait à flocons, chacun enveloppé dans son beurnous regagnait précipitamment son logis, car dans les sombres jours de l'hiver les rues de la capitale sont désertes à la brume. Le riche se hasarde dans son équipage, et va promener son ennui dans

les salons à la mode, le pauvre prolétaire, la malheureuse mère de famille, entourée de ses enfants, souvent manquant de feu et de pain, cherchent dans les bras du sommeil à oublier les souffrances de l'existence.

Philosophe et peu jaloux de ces distractions mondaines qu'on nomme plaisirs, je vénère mes dieux pénates. Après un modeste repas, je mets des bottes fourrées dignes d'un Russe ou d'un Lapon, la robe de chambre aux dessins gothiques, le bonnet à la Louis XI, et je m'étends délicieusement dans un fauteuil à la Voltaire. Absorbé dans le vague de mes réflexions, j'attise un feu aux flammes vacillantes, la lumière vive de ma lampe fait ressortir les diverses nuances des peintures de mon salon; des livres couvrent le tapis d'une table ronde, ils sont ma seule société, celle qui chasse l'ennui, enrichit l'esprit, et qui est la source des véritables jouissances; des journaux sont épars çà et là.

En apercevant dans la glace cette coiffure d'un roi qui rappelle des pages de sang, je ne puis me ren-

dre raison de la bizarrerie de la mode, et je ne désespère pas de voir bientôt aussi en vogue l'escopette de l'infame Charles IX; pourquoi plutôt ne pas faire revivre, autant que possible, les belles actions des rois? elles sont assez rares pour en multiplier le souvenir.

Neuf heures viennent de sonner, je m'approche des nouvellistes aux nuances diverses, me promettant bien de ne pas prendre leurs articles à la lettre; que de pensées différentes en jaillissent, mais malgré toute l'habileté avec laquelle leur plume les a tracées, leurs secrets sentiments percent; le bout de l'oreille se laisse apercevoir. L'un veut la guerre, l'autre la paix quand même, celui-ci exalte les fortifications, celui-là tonne contre elles. Mes yeux sont fatigués, ma tête est en travail, je jette sur le tapis ces journaux qui conspirent contre mon repos, en m'écriant : est-il donc impossible de rallier les partis, est-il donc si difficile de gouverner?... Et je m'étends avec volupté dans mon fauteuil, mon imagination se monte, je bâtis un palais, je m'échaffaude un trône... mes yeux se ferment peu à peu... j'aperçois

une députation et un ange aux formes gracieuses, qui place sur ma tête la couronne royale. Veillè-je, suis-je sous le pouvoir du sommeil, ou sous le poids d'une hallucination? c'est ce que je ne peux dire, mais je m'abandonne à mon songe, je me vois roi et je veux gouverner. Voyons si je serai plus heureux que mes prédécesseurs; si j'échoue je me réveillerai bien vite en maudissant un rêve de grandeur qui ne m'aura donné que tracas et ennui, et je redeviendrai Gros-Jean comme devant.

Lecteur, pardonnez-moi ce songe, il est si doux de vivre d'illusions, et puisqu'il n'est pas donné à tout le monde d'être roi, laissez-moi au moins l'être pendant une nuit : est-il donc si difficile de s'imaginer être ce que l'on n'est pas? Mais mille fois non, et c'est une des douces jouissances d'une imagination ardente; mainte fois je me suis vu, dans mes rêveries, colonel, général, même maréchal de France; aujourd'hui, comme l'homme veut toujours monter, je transforme mon fauteuil à la Voltaire en fauteuil royal, et j'espère néanmoins qu'on ne me prendra pas

pour un factieux, car je voudrais voir notre belle France calme, florissante, et tous les Français heureux depuis le premier jusqu'au dernier, c'est ce qui m'engage à achever mon rêve.

LES COURTISANS.

—

> Mais c'est bien un renégat, c'est bien un apostat, que ce déserteur infatigable de tout parti malheureux, que ce courtisan de la fortune qui, fidèle à elle seule, toujours prêt à trahir ceux qu'il sert, se vendant sans cesse et ne se livrant jamais, trouve dans chaque révolution une occasion d'avancement, et compte par le nombre des malheurs publics, celui de ses perfidies et de ses prospérités.
>
> A. V. ARNAULT.

Je ne place point aussitôt sur ma tête ce diadème que l'on vient de m'offrir, je le dépose en face de moi, pour me rappeler les rudes charges qu'il va m'imposer sans cesse. Tous les débuts sont plus ou moins périlleux ; ... que doit être le début d'un roi ? Chacun

se presse autour de moi, courtisans et ministres; semblables au roseau flexible agité par le vent, les grands sont presque toujours disposés à courber la tête au souffle de chaque pouvoir qui s'élève. Ma profession de foi est courte : je veux que mon peuple soit libre de me voir à des jours marqués, mes choix d'hommes d'Etat seront le résultat de mûrs examens, tous les journaux devront m'être mis sous les yeux, je verrai souvent par moi-même; je prendrai fréquemment un costume simple, et accompagné d'un serviteur, je m'acheminerai au hasard. C'est dans la classe ouvrière, aux halles, aux marchés, dans les lieux publics, dans les fêtes, qu'un souverain doit venir puiser la vérité à sa véritable source : l'opinion publique doit être sa boussole.

L'homme du peuple ne sait point mentir comme le courtisan. Rien n'est beau, suivant moi, comme le chef de l'Etat assis à la table de ses sujets, et recevant à leur insu les bénédictions des heureux qu'il a faits; mais si, au contraire, il vient à connaître tardivement les erreurs que lui a fait commettre une basse adulation, combien il doit, en entendant de

dures vérités, maudire les vils flatteurs qui l'entraînaient vers l'abyme par des routes sémées de fleurs.

Malgré le despotisme de l'Orient, les califes aimaient ces promenades aventureuses; qu'Henri IV est grand chez le bon Michaud; Napoléon plus d'une fois a soulagé des infortunes dans ses excursions secrètes, on aime à le voir, aux invalides, donnant le bras à un vieux brave mutilé, et avec Duroc qui a oublié sa bourse; cette distraction sera une bonne aubaine pour le garçon du restaurant où ils se trouvent. — Un souverain s'élève en se dépouillant de son appareil royal, en venant au milieu de ses sujets, qu'il doit considérer comme ses enfants, s'informer de leurs besoins, s'assurer qu'il n'existe pas de misère; voilà la véritable grandeur, et la simple redingote grise est alors plus brillante que le manteau de pourpre; laissons ces vêtements somptueux aux hommes ordinaires, l'homme de génie est grand de sa renommée, la simplicité est son plus précieux ornement, ses belles actions le rehaussent plus que tout l'éclat du trône.

Désappointement général dans l'assemblée produit

par le bref exposé de ma conduite; les courtisans s'éloignent en silence, la tête basse, leur étonnement est difficile à peindre, ce qu'ils viennent d'entendre est un songe pour eux.

UN SALON DU FAUBOURG S.-GERMAIN.

—

J'ai le respect le plus profond
Pour tout homme qui porte un nom,
S'il l'honore par sa conduite ;
Mais un noble sans nul mérite,
Descend-il d'un Armagnac!
Je le méprise
Et je le prise
Moins qu'une prise
De tabac.

SÉDAINE.

Me voici dans un salon somptueux du faubourg Saint-Germain, où l'on remarque çà et là d'antiques fleurs de lys. Là s'ourdit une conspiration permanente, moins secrète que celle de Cellamare et de la duchesse du Maine; grace au gouvernement

représentatif et à la Charte, chacun donne un libre cours à la violence de ses opinions.

Les portraits de Louis XVIII, de Charles X, de la duchesse de Berry, ornent les murs du salon. Louis XVIII, malgré son érudition et son esprit, qui ne fut pas toujours le sien, n'eut pas celui de marcher avec son siècle, ni de résister aux idées surannées des émigrés. Charles X succomba aussi sous les penchants rétrogrades et vindicatifs de ses courtisans, qui voulurent braver les vœux du pays, sans songer au péril qu'ils faisaient courir à leur Roi, n'aspirant qu'à faire revivre un passé qu'il faut, au contraire, se rappeler pour en prévenir à jamais le retour : le peuple de Juillet a écrit sur le marbre, en caractères de sang, qu'un roi n'enfreint jamais impunément ses promesses solennelles, qu'un trône n'est pas impérissable, et que la volonté du peuple est souveraine quand il combat pour la défense des lois.

Le duc de Berry eut le talent de se faire détester des soldats; ses manières tranchantes et même brutales, ses écarts domestiques et les coulisses de l'Opéra lui valurent la mort. Sa veuve ne sut point conserver

le touchant intérêt que son malheur inspirait, et l'indifférence, pour ne pas dire plus, devint son partage. Une autre souveraine aussi eut la folie incompréhensible d'abdiquer un beau titre, et de répudier un nom couronné par la gloire ; triste effet de l'inconstance du cœur humain.

Je remarque dans une encoignure élégamment dorée, deux portraits qui devraient s'étonner de se trouver ensemble ; l'un est celui du duc de Reichstadt sur son lit de mort, l'autre celui du duc de Bordeaux mettant le pied à l'étrier, et que ses fidèles du faubourg Saint-Germain ont fait représenter ainsi, s'imaginant sans doute, dans leurs illusions, qu'il partait pour le royaume de France. Insensés ! et peut-être alors la mort allait-elle le visiter, car elle n'épargne pas plus les fils des rois que le prolétaire : il n'y a rien de stable que l'éternité.

Et cependant dans ce salon légitimiste il est nombre de fidèles qui servent un autre gouvernement, tout en faisant des vœux secrets pour le retour prochain de leur jeune exilé. Ils n'ont pu renoncer aux places, aux honneurs, ils semblent même se dévouer

en servant, à leur manière, le pays; mais ils appellent secrètement une troisième Restauration, malgré le serment qu'ils ont fait à haute voix d'être fidèles !... Ils ont prêté serment de fidélité, oui, comme ces hommes qui ont servi tous les gouvernements : ils le gardent tant que la fortune n'est pas contraire au pouvoir existant; des défenseurs pareils sont les hommes les plus dangereux de l'État, ils ont toujours une pensée en réserve pour la défaite, et vienne le jour du malheur, la défection de ces caméléons du pouvoir arrive en masse. C'est folie lorsqu'un souverain veut se rallier les partis opposés; il ne doit compter que sur ceux qui l'ont élevé sur le trône, ceux là du moins tombent et meurent avec lui; ils ne trahissent jamais, car ils n'ont rien à espérer du successeur.

Henri IV mourut assassiné par les jésuites, quoiqu'il les eût accablés de faveurs, et qu'il eût embrassé le catholicisme, et il mécontenta ses vieux huguenots qui l'avaient fait entrer dans Paris. Napoléon mourut à Sainte-Hélène, sur un rocher, pour avoir aussi cherché à rallier l'ancienne noblesse et lui avoir donné des places; il reconnut sa faute aux jours des dés-

astres, et regretta surtout de ne s'être pas assez préoccupé de l'opinion publique, qu'on ne blesse jamais en vain ; il mourut en maudissant les courtisans, les plus funestes ennemis du trône.

Prosélytes de la légitimité, soyez une fois sincères, qui vous fait tant tenir à l'hérédité, plutôt à un chef qu'à un autre ? Votre intérêt seul et non celui du pays ; car il est une triste vérité à reconnaître, c'est que l'opinion est presque toujours dominée par un motif d'égoïsme personnel, et non par un sentiment désintéressé du bien général. Croyez-vous que les peuples aient eu à se louer d'avoir eu un Charles IX, un Henri III, un Louis XI et tant d'autres à titre de succession ! Il est facile de compter les bons rois, il y en a eu si peu, que leurs sujets auraient voulu qu'ils vécussent éternellement : à leur mort on vit se répandre un deuil général, et les larmes du peuple couler, c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire.

Qu'un gouvernement s'appelle république, empire ou royaume, c'est la haute capacité, ce sont les qualités du cœur, la bonté alliée à la fermeté, qui doi-

vent faire élire à la direction de l'État. Une des choses que je trouve les plus rassurantes dans les républiques, c'est que le chef est amovible, et qu'il doit sans cesse chercher à gouverner suivant l'opinion générale, sans quoi il ne peut espérer de se maintenir au pouvoir.

Cependant, dans le salon où je me trouve, les conversations s'animent; *la Quotidienne*, *la Gazette de France*, *le National* même, sont commentés; singulière alliance, si elle existait, mais elle est impossible; ce serait, comme dans la fable de Lafontaine, les républicains tireraient les marrons du feu pour les voir manger par les fidèles soldats du drapeau blanc.

On joue sur le piano l'air de Henri IV, toujours ce roi vaillant, ce vert galant; il fut assez bon roi, il avait de bonnes intentions, mais ses maîtresses occupent une trop grande page dans l'histoire de sa vie. L'amour, cette passion pardonnable dans un homme ordinaire, nuit à un souverain, elle le fait manquer à ses hautes obligations, elle lui ravit sou-

vent une victoire; le charme de la beauté est irrésistible, et malheureusement les rois sont souvent aussi faibles que les autres mortels. Annibal s'endormit à Capoue dans les bras de la volupté, le Béarnais, qui avait pris de bonne heure, à la cour de Catherine de Médicis, de perfides leçons d'amour de cette femme sanguinaire, serait entré bien plus tôt dans sa capitale sans les couvents de religieuses où il établissait sa tente de bivouac. Un souverain doit tous ses instants au bien de son royaume, Napoléon ne laissait pas à ses convives le temps de dîner, il ne voyait les dames qu'en courant, et les seules maîtresses qui le captivèrent furent la gloire et la renommée.

Je distingue, toutefois, parmi ces fronts surannés, quelques têtes vraiment nobles, aux traits fiers et caractérisés, véritables types de l'ancienne noblesse; ceux là ont conservé leurs croyances, leur amour pour le passé, pour leur légitime souverain; ils sont restés fidèles en refusant les honneurs et les places, ils sont en petit nombre; respectons leurs erreurs, laissons-les descendre dans la tombe avec leurs convictions pures; du moins ceux là, j'aime à le croire,

ne soupirent pas après le retour des cosaques et des Russes pour ramener la divinité en exil.

Que d'autres qui paraissent ralliés au système actuel, s'indignent contre les fortifications, crient au despotisme, à l'état de siège, je ne puis m'empêcher de sourire de pitié; ces remparts ne doivent effrayer que l'étranger, qui ne s'avisera pas de venir les reconnaître, et ceux-là seuls qui désirent sa présence et le retour d'illustres exilés peuvent tonner contre ces travaux de salut public. Non, il n'y aurait point eu d'invasion si ces murailles eussent existé, partageons les opinions de guerriers expérimentés, rappelons-nous les regrets de Napoléon. Quant à ces craintes imaginaires et perfides, qui voudraient nous faire entrevoir des bastilles, une nation unie, jalouse et fière de ses droits, doit peu s'en inquiéter; lorsqu'elle se lève en masse, c'est un torrent qui entraîne tout, 1789 et 1830 sont des dates mémorables de l'histoire, qui consacrent à jamais les forces du peuple, lorsqu'il sait avec calme s'en servir; rien ne peut lui résister, ni les armées salariées, ni les murailles crénelées.

Cette politique odieuse de l'ancien régime m'a fait porter le sang au cœur ; nous ne sommes plus au temps de la féodalité, de la monarchie absolue, nous devons marcher avec notre siècle. Je voudrais reposer mes regards fatigués sur quelque tableau qui charmât doucement l'ame, sur un Cincinnatus, un Aristide, un Washington; je voudrais voir le portrait d'un bon, d'un grand roi, qui aimât son peuple, la gloire et surtout la vérité, sans laquelle on ne peut gouverner, ou au moins se faire aimer; mais ces têtes couronnées, ces princesses, ce jeune prétendant, ne me rappellent que de mauvais jours et de tristes souvenirs.

Je m'esquive furtivement en soupirant, car je songe aux partis qui ont toujours désuni la France, et je m'écrie avec Napoléon : les blancs seront toujours blancs, les bleus toujours bleus; le passé et le présent confirment la pensée du grand homme.

LE VIEUX GROGNARD.

—

Regardez ici le mont Saint-Jean,
Où reposent nos frères;
Ils y périrent en défendant
Leur patrie et leurs pères.
L'Anglais voulut leur donner des fers....
La mort leur parut bien plus belle !....

A. IMBERT.

En songe on voyage vite; le sommeil brave les invraisemblances, les unités de lieux; lorsqu'on rêve, tout est possible, et de même que la pensée dans son vol hardi nous fait quelquefois, en un instant, traverser les mers, nous porte en Chine, en Orient ou

dans les déserts glacés de la Sibérie, ainsi mon ame, mollement agitée par mon songe de grandeurs, embrasse peut-être une année dans une nuit. Une nuit de rêve, c'est parfois une existence tout entière dans laquelle viennent se confondre les souvenirs de la jeunesse, le passé, le présent et même l'avenir. On semble alors ne plus appartenir à cette terre ; le corps repose, mais l'ame immortelle veille et prend son essor vers des points inconnus. Incompréhensibles impressions, vérités sublimes au dessus de notre portée que la mort seule peut expliquer. Mais enfin les yeux s'ouvrent à la lumière, la réalité, souvent bien triste pour les pauvres humains, apparaît, et les doux songes s'évaporent avec le sommeil; l'ame seule retrace à notre imagination de doux ou de pénibles souvenirs dont on cherche vainement à percer le voile mystérieux ; il faut reconnaître son impuissance, s'arrêter devant l'inconnu... et attendre; il n'est pas donné à l'homme, malgré ses recherches persévérantes, d'approfondir l'infini ; à Dieu seul il appartient de proclamer l'éternité.

Assis mollement sur un divan, on me présente non

pas le calumet du sauvage, mais un trépied aux flammes bleuâtres entouré de cigares de la Havane, un brouillard épais se mêle aux lumières brillantes d'un lustre gothique, les glaces reflètent les nuages gris, je suis dans un estaminet de sous-officiers. Je ne dédaigne pas le verre de grog américain, tout en feuilletant machinalement un journal. Un souverain dans un café ! mais c'est contre les règles de l'étiquette, quelle étrange infraction aux convenances royales! Eh ! oui, je ne vois pas pourquoi un roi ne fumerait pas comme un autre, rien de plus absurde souvent que les usages, ni de plus gênant surtout chez les grands, et l'on est heureux quand on peut parfois oublier qu'on l'est.

De jeunes sous-officiers, au verbe haut, à l'allure fière, aux moustaches naissantes, entourent une table et écoutent avec déférence un vieux sergent dont les chevrons attestent les anciens services ; sa barbe grise et une cicatrice qui lui traverse la joue inspirent le respect, son regard est altier quoique bienveillant, et cependant l'étoile du courage ne brille point sur sa poitrine ; oh ! c'est que s'il eût fallu décorer tous

les braves de l'empire, il n'y aurait pas eu assez de croix, c'est que d'ailleurs ce n'est pas toujours la bravoure qui est récompensée; il y a une fatalité qui poursuit quelques existences méritoires, méconnues par suite d'une chance constamment malencontreuse. Aussi la physionomie du sergent est-elle sombre; on voit qu'une pensée poignante agite son cœur. Fumant une pipe, méthodiquement culottée, dont il déverse avec précaution la cendre, il jette tout à coup sur la table, avec un mouvement d'impatience, un journal qu'il vient de parcourir. La conversation devient moins bruyante, mon attention se reporte vers mes voisins. C'est une bonne école que celle de jeunes et de vieux militaires, tous jaloux d'avancement et de gloire, et pour un souverain il y a d'utiles impressions à en recevoir; écoutons donc le colloque qui s'engage entre eux.

Qu'est-ce, sergent Latulipe, dit un jeune fourrier au regard vif et intelligent, le pauvre rédacteur de ce journal aurait-il eu le talent de vous déplaire? — Il est vrai, dit le sergent en tirant une élégante blague à tabac en perles d'Allemagne, un peu noircie et usée

malgré les belles rosaces qui s'y distinguent encore, et en bourrant avec calcul sa pipe, il y a certains articles qui font monter le sang au visage et qui vous rendraient rouge comme un homard ou comme les habits de nos voisins d'outre Manche, et quand on a servi l'empereur et qu'on est bon Français.... mais il est défendu de parler politique, la consigne avant tout. — Bah! bah! nous sommes ici en lieu de sûreté, ce café est en quelque sorte notre propriété, la patrone est jeune et jolie, elle est notre divinité protectrice, nous n'épargnons pas les pourboires aux garçons, pas de rapports officieux à craindre et, par conséquent, de salle de police, ainsi donc parlons; ce serait bien le diable si parcequ'on est militaire on ne pouvait dire ce qu'on pense, l'opinion est libre, la charte l'a dit, et ce doit être une vérité pour le civil comme pour le militaire, ajouta le jeune fourrier en faisant envoler jusqu'au plafond la fumée épaisse de son cigarre; ainsi sergent, parlez, c'est à vous d'*éduquer* vos jeunes camarades, vous avez toujours quelque anecdote curieuse à nous conter, et ça fait battre le cœur même quand on n'y a pas été; on n'est

pas Français pour rien, est-ce notre faute si nous ne sommes pas nés vingt-cinq ans plus tôt pour aller, au fond de l'Europe, repousser la coalition au chant de la Marseillaise et au cri de vive la République?

Non, non, mes jeunes futurs braves, à chacun son temps, aujourd'hui c'est celui de la paix, après elle viendra la guerre, et vous aurez votre tour comme nous, car on ne peut toujours rester tranquille, notre globe tourne, et j'ai entendu dire qu'il en était de même de l'esprit qui n'aime pas toujours à être au repos, on n'est jamais bien qu'où l'on n'est pas, et si le petit caporal au lieu d'aller à Moscou était resté à son château des Tuileries... — Il ne serait pas mort à Sainte-Hélène, et vous n'auriez pas eu le nez et les pieds gelés, n'est-ce pas, sergent, dit un interlocuteur? — Oh! un nez de plus ou de moins, les pieds même.... s'ils eussent voulu seulement nous laisser aller à Saint-Pétersbourg pour couper les oreilles à leur Alexandre le grand qui eût été alors fort petit, je serais mort content en voyant son palais embrasé comme celui de Rastopchin à Moscou, la France eût été victorieuse, les Russes, les Prussiens et les An-

glais n'auraient pas souillé le sol de la patrie, nous n'aurions pas subi les Cosaques, dignes sauvages faits pour habiter leurs tristes déserts; mais comme le disait le petit caporal, c'est que cela était écrit là-haut, et ces nuées de corbeaux qui voltigeaient sans cesse devant nous auraient bien dû lui faire pressentir qu'il n'y avait rien de bon à attendre dans ce pays de despotisme où le knout sert de code aux malheureux serfs. — Vils esclaves moins à plaindre que les nègres et aussi brutes que les animaux sauvages des forêts, puisqu'ils n'ont pas le sentiment de leur force ni l'instinct de la liberté qui appartient à tous les hommes. Le sergent reposa mélancoliquement sa pipe sur la table, sa tête s'affaissa, un soupir s'échappa de sa poitrine, on eût dit du vieux grenadier de l'empire mourant sur les glaces de la Russie en donnant à son camarade ses armes et sa croix; et toute cette jeunesse ardente, au récit de nos désastres et de notre gloire passée, peut-être aussi, à la pensée du présent, soupira, leurs jeunes cœurs s'émurent involontairement.

Mais, reprit après quelques instants de silence le

jeune fourrier, dont les manières annonçaient une certaine éducation, vous vous écartez de la ligne, sergent, voilà une oblique en Russie, oblique obscurcie par les sombres frimas et la mort; venons au but, et ce mouvement d'humeur, et cet article qui a fait froncer votre moustache comme la maladresse d'un conscrit qui passe mal l'arme à terre, ce doit être un paragraphe de l'étranger? — Vous l'avez dit, fourrier, mais avant, un verre de Cognac, cela rafraîchit l'esprit, et si nous en avions toujours eu en Russie..... — Voilà encore le sergent parti pour la Russie. — Eh! mes amis, c'est que vous autres qui n'avez pas passé par là, qui n'avez pas mangé de la vache enragée, du cheval, du chat et autres animaux semblables, vous ne savez pas ce que c'est qu'un verre de Cognac quand on a faim, froid et soif; quand on souffre au moral et au physique, ce spiritueux bienfaisant est un baume salutaire, un petit verre réchauffe, deux font voir tout en beau, avec trois on passerait sur des montagnes de feu, avec quatre on se trouve dans un palais enchanté, et quelquefois cela arrivait, car il n'y a pas d'épines sans roses — et de roses sans épines.

— Aussi a-t-on vu de simples soldats épouser des princesses, mais cela était rare, — et vous n'avez pas été du nombre? — Ce serait trop long à vous raconter, puis je n'ai jamais eu de goût prononcé.... — Pour le mariage, n'est-ce pas? — Un militaire ne doit jamais se marier, à mon avis, — chacun le sien. — D'ailleurs, messieurs, je m'étais, comme le petit caporal, marié avec la gloire, et c'est la plus belle maîtresse; pourquoi, ajouta-t-il en soupirant, n'est-elle pas plus fidèle que les autres? — C'est notre nature faible qui le veut ainsi, l'inconstance est la passion à la mode. Encore un petit verre, sergent Latulipe, au deuxième on voit tout en beau, vous ne serez pas aussi indigné contre l'article. — Ah! ça, c'est une autre affaire, reprit le sergent en se le laissant remplir et en le portant à ses lèvres. — Mais l'article! l'article! — Et bien! soit, mais surtout motus sur cette soirée, car il y a de la politique aujourd'hui, et je ne voudrais pas qu'il fût dit que le sergent Latulipe manque à la consigne, lui qui la donne.

Je ne pus m'empêcher de sourire; pourquoi les

souverains ne sont-ils pas aussi curieux que moi? Que de leçons utiles il sort de l'échoppe du savetier, de la boutique de la halle: la vérité! la vérité! voilà le meilleur code à étudier, mais ce n'est pas au fond d'un puits qu'il faut l'aller chercher, encore moins dans les salons dorés.

Cet article est de Londres, dit Latulipe, mes jeunes camarades, l'étranger ne peut oublier notre gloire passée, il cherche continuellement à nous rabaisser comme si cela était en son pouvoir, il ne devrait cependant pas oublier que, maître de la capitale, il se dérangeait encore pour nous laisser passer. — Il faut s'attendre à tout de la part des Anglais. Leurs conquêtes ont été payées au poids de l'or, et ce peuple si libre ressemble à des enfants qui regardent derrière une toile transparente des ombres chinoises; leur liberté n'en est qu'une sur laquelle l'aristocratie souffle de toutes ses forces pour l'envoyer se perdre dans les brouillards de la Tamise. — Croiriez-vous que ces habits rouges, qui semblent vouloir rendre tous les peuples libres moyennant des traités de commerce et des prises de possession, caméléons adroits qui sa-

vent prendre toutes les formes et qui ne sont encore un peu puissants que par leur politique de ruses, se permettent de douter de nos démonstrations belliqueuses, et menacent de venir nous mettre à la raison si nous persévérons? — Ah! ah! c'est par trop fort!—Ils parlent sans cesse de Waterloo, mais qu'y ont-ils fait? Nous avons été sublimes de bravoure, nous avons battu et mis en déroute, à plusieurs reprises, les Prussiens et les Anglais, ils ont profité d'une erreur et de la trahison. — Oui, oui, et ce n'est pas chez nous qu'ils se flatteraient ainsi. — Ah! je ne sais ce que j'aurais donné pour faire prisonnier ce petit Wellington qu'on fait si grand, quel plaisir j'aurais eu à lui faire pirouetter son lampion de dessus la tête en lui disant: Vous êtes mon prisonnier, monsieur l'Anglais aux graines d'épinard, chapeau bas!— Oui, cela eût fait tableau, le général anglais remettant ses armes au sergent de grenadiers de la vieille. — C'eût été le plus beau jour de ma vie, et si j'avais pu lui donner pour compagnie ce sauvage de Blucher, qui voulait faire sauter le pont d'Iéna, la fête eût été complète. Ah! le petit caporal a commis une

grande faute, dans les cent jours, en ne renvoyant pas dans leurs châteaux tous les habits galonnés, et en n'avançant pas les petits sous-lieutenants ; quand on n'a plus rien à gagner, mais tout à perdre, il faut remettre le sabre dans le fourreau. — Vous pourriez avoir raison, sergent, mais il ne faut pas que messieurs les insulaires s'imaginent être invulnérables à cause du liquide qui nous sépare ; Charles VI, s'il avait été bien secondé, leur eût rendu une visite inopinée. — Et le petit caporal, avec ses coquilles de noix, dont on faisait des gorges chaudes, s'il l'avait réellement voulu, aurait été arborer le drapeau tricolore sur la tour de Londres, et nous eussions pendu la crémaillère chez messieurs les goddem, mangé leur rosbeefs, bu leur porter, mais il les a joués ; qu'ils se félicitent de ce que nous ne nous sommes pas embarqués dans nos coquilles, car nous aurions joliment fait sauter les lords et fait danser leurs ladys.

— Voyez-vous, sergent, dit le fourrier, je ne suis qu'un conscrit aussi en politique, mais chacun sa manière de voir, et si j'étais gouvernement, je serais comme le grand Frédéric, jamais on ne tirerait un

coup de canon sans ma permission. Il ne s'agit que de vouloir. Le système de concessions mène au néant; c'est une pente sur laquelle on ne peut s'arrêter et qui précipite dans l'abyme. Accordez aujourd'hui une chose à un enfant exigeant, demain ce sera une autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il vous mène par le bout du nez. — Sans doute; Napoléon, ajouta Latulipe en secouant de nouveau la cendre de sa pipe, avait rayé de son code le mot concession, il l'appliquait aux autres. — Eh! tenez, sergent, il ne faudrait qu'un coup de main hardi pour rendre nos voisins bien petits; n'avons-nous pas nos vaisseaux? et tandis qu'ils ont les leurs en Chine, en Amérique, en Orient, une fausse route, un virement de bord et une descente en Angleterre, voilà un coup de maître! Et lorsque le concert européen nous faisait un affront sanglant, je lui aurais écrit daté de Londres : Je ne ratifie rien. — Ah! ah! c'eût été un bon tour.

— Qu'est-ce, jeunes gens, dit Latulipe en allumant sa pipe, que ce concert européen? Je crois que c'est ce qui a perdu le petit caporal; et s'il n'y en avait jamais eu, il serait encore de ce monde; aussi

voulait-il rarement en entendre parler, ne connaissant d'autre concert que le canon, et de bouquet que les éclats d'obus : c'est le seul moyen de ne pas être entortillé par messieurs..... Il y eut un temps d'arrêt, le sergent ne pouvant trouver le nom. — Messieurs les ambassadeurs, les diplomates. — Vous les avez nommés. — Tous payés pour se tromper à qui mieux mieux. — Sergent, est-ce que vous pourriez croire à une troisième invasion? — Eh! eh! messieurs, on a vu des choses plus extraordinaires. Il y a eu lutte du petit caporal contre les rois légitimes, cette lutte dure toujours; la légitimité et le despotisme livrent un combat à mort aux peuples constitutionnels, parce qu'ils craignent le vaccin de la liberté, et qu'ils ne veulent pas que leurs sujets soient inoculés. Il faut que le drapeau blanc, l'emblème de la féodalité, soit déchiré et brûlé, si nous voulons que nos couleurs nationales flottent toujours. — Une troisième invasion avec Henri V escorté par les Cosaques! ah! mais nous serions là cette fois....

— N'y étions-nous pas aussi? Et quand on proclama Louis XVIII roi des Français, nous nous demandions

qu'est-ce que c'est que ça? car nous ne le connaissions pas plus que l'empereur de la Chine, et cependant nous autres vieux grognards, noircis par la fumée et la poudre, et blanchis par les bivouacs, il a fallu passer l'arme à terre. Ce n'est pas pour vous mécaniser, jeunes futurs guerriers, mais les chances seraient encore bien moins favorables; une armée ne se fait pas en deux jours; ce n'est pas le tout de posséder la théorie, le maniement des armes, il faut savoir manœuvrer devant l'ennemi, ajuster un bataillon carré, enfoncer sans sourciller sa baïonnette dans la tête ou le poitrail d'un cheval furieux, et en tirailleur descendre un Kaiserlick et un Prussien comme on abattrait une perdrix; tout cela n'est pas l'affaire d'une semaine. Il faut pour avoir, comme du temps du petit caporal, une bonne armée dont cent hommes valent mille ennemis, il faut avoir tracé son nom sur les Pyramides, ou avoir été porté sur les glaçons de la Bérésina; après cela on ne craint ni le chaud ni le froid; il faut, en un mot, avoir vu le feu du bivouac et surtout celui de l'ennemi, enfin avoir reçu le baptême du guerrier; il faut rester sous les

armes tant qu'on est apte à les manier, et ne se retirer que lorsqu'on n'est plus au complet ; alors on prend la route des Invalides, et l'on peut se carrer avec fierté et regarder avec une certaine supériorité le bourgeois pacifique quand on a laissé un œil sur le champ de bataille et une jambe dans les fossés d'un rempart sur lequel on a arboré son drapeau. La paix ne fait pas le guerrier, elle le prépare ; la guerre lui délivre son brevet; ainsi qu'au marin il faut le baptême du tropique, au troupier il faut celui du feu ; jusque-là on demeure conscrit. — Conscrit !... — Mais oui, et c'est un nom qu'il faut se dépêcher de changer contre celui de grognard, de vieille culotte de peau, types caractéristiques du brave ; mais pour cela il ne faut pas au bout de sept ans aller reprendre la charrue ou la bêche, quand on peut, avec aisance et facilité, à la première brouille politique, avoir l'honneur d'être appelé à descendre un Russe ou un Prussien. Quant aux Anglais, cela regarde particulièrement nos marins qui sont, sur la mer, pour les faire couler à l'aide de bordées, et qui sont les requins chargés de nettoyer le champ de bataille.

Sergent, sergent, vous ne flattez pas les jeunes ; mais nous ferions comme vous avez fait, sans nourriture, sans souliers, sans vêtements, nous imiterions les soldats de la république : quand on se bat pour la défense de son pays, pour ses libertés, on enfoncerait l'univers. — Complètement de votre avis, mes jeunes braves en herbe, un Français sera toujours Français quand sonnera l'heure du danger, à moins que ce ne soient des hommes de robe ou de plume, des orateurs; ceux-là ne font, la plupart du temps, du bruit que dans leur auditoire. Parlez-moi des hommes d'énergie, d'action; dans un moment désespéré, cela ferait revivre un cadavre ; quand je dis un cadavre, je simule une bataille perdue, une ville assiégée. Parlez-moi de la jambe de bois, tandis qu'on discutait à Paris, que la trahison s'agitait, qu'on parlait beaucoup pour ne rien faire, notre brave général s'entretenait d'une autre manière avec l'ennemi, et lui imposait silence, et si chacun avait causé comme cela, les autres s'en seraient retournés plus vite qu'ils n'étaient venus; mais les traîtres, ah! les traîtres, ça perdrait le plus beau royaume comme le plus grand Capitaine, c'est

plus à craindre qu'une ligne ennemie, car en présence d'une armée on sait à qui on a affaire, tandis qu'eux ne laissent pas voir leurs couleurs.

Le garçon fut appelé, un nouveau bol de punch commandé. La vie est courte, surtout pour nous autres militaires, dit le fourrier en faisant élever avec la cuiller d'argent les flammes bleuâtres et rouges de la liqueur brûlante qui se faisait jour à travers un nuage épais de fumée; il faut prendre le temps comme il vient, car tout ce que nous dirons n'empêchera pas la marche des évènements.—Vous avez de l'avenir, jeune guerrier, reprit Latulipe, en essuyant ses moustaches humectées par l'alcool, vous pouvez encore voir bien des choses, tandis que de notre temps il fallait se presser de vivre, car nous ne savions jamais la veille si nous verrions le lendemain; que de braves assis au feu du bivouac, rêvant la gloire et l'avancement, gisaient le jour suivant sur le champ de bataille, ayant pour voisins des cadavres russes et de pauvres chevaux, les fidèles compagnons de notre gloire, rougissant la neige de leur sang; des masses de boulets formant des points noirs, variaient l'uni-

formité d'un terrain blanchâtre, qui fatiguait l'œil attristé. Hier, le hennissement des chevaux, l'élan général des cohortes formidables, le bruit du canon, l'éclat resplendissant des armes, un soleil magnifique obscurci par les nuages noirs et gris des feux répétés des batteries et des pelotons, aujourd'hui un silence morne, des monceaux de cadavres, le simple soldat étendu contre un général, car les boulets nivèlent tout; çà et là on entend les gémissements de guerriers livides et mutilés, qui essayent encore à se frayer un passage à travers les morts; des oiseaux de proie seuls contemplent, avec avidité, ce spectacle de deuil.

Assez sergent, reprit un jeune sous-officier, c'est par trop triste, ce doit être bien beau sans doute, la vue d'une bataille, le jour où elle se donne, c'est bon à voir une fois en sa vie, mais le lendemain...— Ah! oui, le lendemain, c'est le jour des tristes réflexions, des illusions détruites, et même, malgré la victoire, le cœur est douloureusement affecté en voyant ce qu'il en coûte pour conquérir un peu de gloire. Lorsque le petit caporal visita le champ de ba-

taille d'Eylau, ses idées ne devaient pas être toutes couleur de rose ; à la vue des flots de sang répandu, l'ame s'attriste et les remords marchent à la suite de la victoire.—Sans doute, et l'on se dit : pourquoi les hommes sont-ils assez fous pour s'entretuer ainsi ? — et pour des choses qui ne les regardent pas la plupart du temps. — Je vous demande, moi jeune conscrit, si je n'eusse pas préféré rester dans ma famille, reprit un jeune sergent, auprès de ma pauvre mère, de mes jeunes sœurs, et, parce qu'il plaît aux monarques de guerroyer, et d'avoir des armées, il faut que je sois séparé des miens, et que j'aille tuer des hommes que je ne connais pas, et qui ne m'ont jamais fait de mal. —C'est un usage qui a pris naissance, reprit le vieux sergent, depuis la création du monde, et il n'y a pas de raison pour qu'il ne subsiste pas toujours—dans le but alors d'amener la fin du monde.

Ah ! reprit le jeune conscrit, si les hommes étaient raisonnables, et il y en a, voyez les Quakers, qui ne se battent jamais, et ne font de mal à personne, il n'y aurait plus de guerre possible. — Sans doute, une garde civique suffirait alors aux citoyens pour main-

tenir l'ordre dans leurs foyers, et s'il prenait envie aux rois de se quereller, ils iraient en personne vider leur différent, et, en définitive, il n'y aurait qu'un homme de tué au lieu de milliers de pauvres diables, qu'on mène à la boucherie comme des moutons, par suite de je ne sais quelle habitude gouvernementale.

Tout cela serait fort beau, fort humain, mais, mes jeunes guerriers à venir, dit le sergent en ayant l'air de vouloir émettre une pensée profonde, il résulterait de votre paix universelle un grand inconvénient auquel le petit caporal avait toujours voulu remédier, c'est le trop plein de la population; tout dans la nature nous indique le besoin de destruction, car sans cela on ne pourrait plus marcher. Le sauvage se fraye des sentiers dans ses forêts vierges en abattant les arbres et tout ce qui s'oppose à la circulation, les poissons se mangent et s'entredétruisent mutuellement, sans cela ils finiraient par obstruer l'Océan, qui ne serait plus navigable; les oiseaux, par la même raison, se font des guerres acharnées, le plus fort étreint dans ses serres le plus faible, sans quoi le soleil finirait par être obscurci, et l'espèce

humaine se verrait, avec le temps, condamnée à mourir étouffée faute d'air et d'espace. — Ah ! sergent, on voit bien que vous êtes de l'empire, vous aimez encore votre aigle et vos lauriers. — Quand on a commandé, on n'aime plus à obéir.

Messieurs, s'écria le jeune fourrier à l'esprit ardent, j'ai beaucoup lu, je n'étais point destiné à être militaire, je suis jeune et j'ai de l'ambition, le premier roi fut un soldat heureux — Eh ! sans doute, dit en soupirant le sergent et en remplissant son verre, combien de maréchaux de France sont partis, comme moi, le sac sur le dos ; le petit caporal était à Toulon sous-lieutenant, ses aigles victorieuses qui tenaient dans leurs serres une couronne impériale, la placèrent sur sa tête ; tout le monde ne peut pas avoir la chance ; la bravoure ne suffit pas, il faut l'occasion ; il était dit que, malgré mes blessures et mes balafres, je n'arriverais qu'à porter le galon de sergent ombragé par des chevrons, et que je n'aurais pas même l'étoile des braves ; parce que lorsqu'on n'a pas de chance on n'arrive jamais.

Oui, oui, reprit le fourrier, la chance ou l'occasion, c'est la même chose, fait tout, le résultat fait le héros ou le traître, on s'assied sur un trône ou l'on porte sa tête sur l'échafaud; Napoléon, sans Barras et le 13 vendémiaire, ne serait peut-être jamais sorti de sa disgrace et on n'aurait plus parlé de lui. Il faut peu de chose souvent pour vous élever au faîte des grandeurs, mais il en faut encore moins pour vous replonger dans le néant : l'homme est semblable à ces étoiles lumineuses qui ne brillent qu'un instant, et dont les feux vont s'éteindre avec rapidité dans la nuit des temps. — Oh ! oui, et son étoile est allée défiler la parade derrière le rocher de Sainte-Hélène. — Tenez, messieurs, continua le fourrier, qui s'échauffait au fur et à mesure que le bol se vidait, je ne suis rien, et cependant, parfois, je me permets d'avoir de grandes pensées, de me croire quelque chose, et je me mis à sourire en avalant un second grog américain, car je tenais à la conclusion de la conversation. Je ne sais pas pourquoi un souverain déguisé se refuserait le deuxième grog, quand on redevient simple citoyen il faut l'être complètement, et

plût à Dieu qu'un prince ne se compromît jamais plus gravement.

Cela vous fait rire, sergent Latulipe, on ne peut pas prévoir ce que l'on sera, et il ne faut pas juger l'avenir sur la position présente, que de grands hommes sont sortis d'une chaumière, d'une boutique d'artisan, le génie perce partout, et son obscurité première sert encore à augmenter son éclat. Croiriez-vous que je me suis imaginé quelquefois être le chef de l'Etat, et que je me disais : à sa place je ferais telle chose, et de fil en aiguille j'arrivais à des actions superbes. — C'est bien, fourrier, d'avoir de l'ambition, voyons, nous écoutons le programme de votre politique et dépêchons, car l'heure doit s'avancer pour rentrer au quartier, et il serait fort désagréable, pour un futur maréchal de France, d'aller achever son rêve sous les verroux.—Cela ne m'empêcherait pas, grace au bienfait de l'imagination, de le mener à fin : la seule chose sur laquelle le pouvoir ne peut rien, c'est la pensée, du moins tant qu'elle se contente de circuler dans notre esprit, car une fois mise sur le papier, les geoliers peuvent l'étouffer;

ma foi il faut convenir que l'homme a eu de drôles d'idées de s'emprisonner, de guerroyer, on dirait que sa civilisation a servi à le rendre esclave, voyez le sauvage, il se fait la guerre, mais il ne connaît pas les prisons, le vaincu cède la place au vainqueur et il s'en va chercher une autre île; le monde est assez grand pour que chacun possède, soit heureux et libre : voilà mon opinion, messieurs, mais pour cela il ne faut pas habiter des villes, le séjour de l'égoïsme, de la cupidité et de l'intrigue.

—Fourrier, au fait, voilà des phrases philosophiques qui vont nous demander autant de temps qu'il en faudrait pour aller aux Pyramides ou à Moskou. Et l'appel de dix heures..... — Eh! bien donc, je vous dirai en deux mots... — Va pour quatre, mais pour Dieu en avant, et enlevons cela à la baïonnette; si nous avions usé d'autant de circonlocutions pour prendre une redoute, l'ennemi aurait eu le temps de nous étendre tous par terre. — Je passe donc en revue les puissances, et je cherche auxquelles m'allier, d'abord je proclame la non intervention, chaque pays doit être maître chez lui et faire ce que bon lui sem-

ble, et il est révoltant que sous des prétextes plus ou moins spécieux, une autre puissance vienne fourrer le nez dans vos affaires. Une alliance n'est réellement avantageuse qu'autant que notre alliée partage nos idées, et qu'elle est de bonne foi, je laisse donc l'Angleterre de l'autre côté de la Manche, parce que tout en ayant l'air de diviniser la liberté, il n'y a pas de gouvernement plus aristocratique, qu'aujourd'hui elle ratifiera un traité que demain elle enfreindra, si elle y entrevoit son intérêt; que son système gouvernemental, c'est de semer des embarras sur le continent pour occuper les diverses puissances, afin de jouir plus librement de sa suprématie sur mer. Elle a assez affaire dans les colonies, en Amérique, avec la Russie. Avec sa prétention d'établir des comptoirs partout et de s'emparer des détroits, elle n'est pas le moins du monde à craindre, je me contente d'avoir une bonne flotte pour être toujours en état de commencer la conversation navale en cas de besoin : pas d'alliance donc.

— Bien dit, fourrier, on ne peut s'allier avec ceux qui ne tiennent pas parole, c'est une planche pourrie

qui manque sous vos pieds, il vaux mieux passer la rivière à la nage. — Quant à la Prusse... —Passez, passez, dit Latulipe, le Prussien c'est incompatible. — Et cependant il serait de son intérêt, vu sa position, d'être notre allié, mais ses parentés et ses lois s'y refusent. —Fourrier, un Français et un Prussien ne pourront jamais marcher ensemble, c'est comme les fleurs de lys avec notre aigle glorieuse, à un autre. — Vient l'Autriche, pays imbu de despotisme. —Passez, passez, pas dangereux, dit Latulipe, en faisant un signe d'entourage avec son sabre, nous les parquions comme des moutons, pas à craindre. — Oui, nous les laissons de côté se complaire dans leur esclavage habituel, on est heureux d'être Allemand pour se trouver bien, quoiqu'on soit mal. — Il y a peut-être un peu de trop chez eux de ce qu'il n'y a pas assez chez nous, c'est un fleuve paisible dont les eaux ne se troublent jamais, tandis que dans notre pays ou il y a calme plat, ou la tempête surgit terrible. —Oh! quant à la constance, le Français, dit Latulipe, en retroussant ses moustaches, ne sera pas cité pour modèle, il aime la varia-

tion en fait de belles comme en fait de gouvernement, l'uniformité n'est pas de son goût, c'est le peuple partisan du changement en toute chose. — Et c'est un grand malheur, sergent, car en changeant toujours on n'arrive à rien; voyez Waterloo et Sainte-Hélène, à force de marcher on se lasse, on reste en chemin, et souvent on meurt.

Fourrier, fourrier, achevons la revue, mais le bol est vide, et je crois que vu l'importance de la conversation, et le doute de l'heure, il ne serait pas mal... — Bien dit, hola! garçon, du punch! et les têtes s'échauffent, et les jeunes cerveaux vont passer en revue les questions les plus importantes. Peut-être, pourtant, s'échappera-t-il de leur conversation quelques solides idées qui pourraient passer inaperçues à des esprits même plus habitués aux affaires politiques. —La Russie, dit le fourrier en remplissant les verres, est un colosse qui pourrait bien nous écraser; ce n'est pas le bon vouloir qui lui manque, s'il n'existait une distance assez rassurante entre ses déserts de glace et la patrie. — Ce sont de bons soldats, reprit Latulipe, qui, avec leur idée de monter au paradis, se

font tuer sans rompre d'une semelle ; plaignons ces esclaves par habitude, et laissons-les dans leur triste pays, servir leurs boyards, puisque cela les arrange. —Oui, qu'ils restent chez eux, à cette condition nous ne nous mêlerons pas de leurs affaires, mais qu'ils ne s'ingèrent pas dans les nôtres ; car, sans aller jusqu'à Moscou, nous pourrions prendre facilement une petite revanche, — et même voir une chose bien naturelle ; Dieu ne semble-t-il pas en effet avoir marqué la ligne de démarcation de notre pays, celle du Rhin, notre véritable fortification, notre seule frontière. — A chaque peuple la nature a indiqué ses limites ; ainsi donc, pas d'alliance avec les Russes, elle serait monstrueuse et impolitique, le despotisme ne peut s'allier à la liberté, elle ne serait point sincère, et l'un ou l'autre, un beau jour, chercherait à l'étouffer. —Laissons-les guerroyer en Circassie, se faire décimer par les montagnards ; laissons-les jouer aux plus fins avec les Anglais, ils guettent chacun leur proie, c'est à nous à les observer et à agir quand il en sera temps.

Messieurs, vous le voyez, je ne m'allie à personne, et je n'en suis pas moins fort ; mieux vaut un bon iso

lement, qui observe, que des alliances fausses et mensongères, que ces concerts européens, soi-disant pour maintenir l'équilibre, et qui ne sont bons qu'à tout ébranler et à donner au plus fort la part du lion. — Jeune homme, dit Latulipe, en remplissant son verre, car c'était une habitude chez lui, quand cela se pouvait, pas d'isolement complet, cela est triste; et, grace à Dieu, il est encore des pays qui aiment la gloire et la liberté; ceux-là seuls peuvent être nos alliés, et doivent l'être, et s'ils ne le sont pas, c'est qu'une main de fer s'appesantit encore sur eux, mais ils n'y aspirent pas moins secrètement. Les Polonais, nos braves frères d'armes, voilà des gens sur qui compter, ils ont fait leur preuve de fidélité comme d'autres de trahison; on peut s'appuyer sur cet avant-poste. —Il ne s'agit que de le rétablir.— Ah! voilà le plus difficile, mais lorsqu'on veut on peut; voyez le petit caporal, il en a bien fait d'autres. — Ainsi, la Pologne, la Suisse, sont nos alliés naturels; la Belgique, l'Italie, voilà la réserve des peuples qui doivent ceindre nos frontières, et que nous devons soutenir si on voulait les attaquer. Sergent, n'êtes-

vous pas de mon avis? — Oui, les Suisses sont de braves soldats, qui aiment leurs libertés, on peut compter sur leurs promesses; tout ce qu'on pourrait leur reprocher, c'est de servir des causes qui ne devraient pas être les leurs, mais alors ils ne sont plus sur le sol de Guillaume-Tell. L'Italie nous regrette, j'en suis sûr, et surtout les sémillantes italiennes aux cheveux noirs et aux yeux de jais, le kaizerlik leur pèse, et elles voudraient encore voir le petit caporal venant arborer le drapeau tricolore sur le pont d'Arcole; mais ce n'est pas tous les jours fête, et il a fallu à ce peuple cette longue occupation de l'Autriche pour lui faire préférer nos armes, et la faire rougir de sa conduite envers le brave des braves, qui périt d'une manière si indigne. La Belgique est un royaume naissant, qui ne peut se soutenir que par nous, elle est notre alliée de droit et de fait. — Quant aux alliances matrimoniales, à quoi cela sert-il? L'histoire a enregistré les traces du passé : voyez Charles IX et Henri IV, François Ier et Napoléon, la politique ne connaît pas de parenté. — Messieurs, l'heure de la retraite est sonnée....

Un instant, sergent Latulipe, il y a encore un verre de punch à boire, et ma revue se termine : Je m'allie à l'Espagne, puisqu'elle a supprimé son inquisition et ses moines, et qu'elle veut aussi de la liberté ; quant aux États-Unis, ils sont mes alliés d'outre mer, ils n'ont point oublié ce qu'ont fait les Français pour eux lors de la guerre de l'indépendance. Hum! sergent Latulipe, vieux grognard de la gloire, qu'en dites-vous? puis-je marcher ainsi, enseigne déployée, et dire comme le grand Frédéric : on ne tirera pas un seul coup de canon sans ma permission! Despotes! gouvernez chez vous ainsi que bon vous semble, seulement craignez que vos sujets n'ouvrent les yeux, les nations libres veillent, et ne laisseront plus jamais, quoi que vous disiez et fassiez, revenir chez elles le régime de la féodalité et du servage ; car pour les peuples à demi sauvages à peine ce système est-il encore tolérable; voilà, Messieurs, ma profession de foi de fourrier, en attendant que je sois maréchal de France. — Bravo! bravo! s'écrièrent tous les jeunes sous-officiers, bravo ! à la prospérité de la France! à la gloire nationale! et ils se

levèrent d'un mouvement spontané, et les verres s'entrechoquèrent.

Au même instant l'adjudant-major entra, et d'une voix sévère, s'écria : Hé bien, Messieurs, il paraît que les libations font oublier ses devoirs, et l'appel de dix heures qui est sonné depuis longtemps? Sergent Latulipe, rendez-vous à la salle de police; vous, un vieux serviteur, vous devriez montrer l'exemple. — C'est vrai, mon officier, j'ai manqué à la consigne, et il est juste que j'en subisse les conséquences; mais il n'en est pas moins vrai, grommelait le vieux grognard entre ses dents, que si le petit caporal était encore de ce monde, ça ne se passerait pas comme cela.

Je pris le nom du sergent et celui du fourrier sur mon album d'observations à consulter, me promettant bien de les revoir, et de récompenser le vieux serviteur de l'Empire. Je quittai mon siège, satisfait de cette petite station politique, ne m'étonnant plus de la baguette magique avec laquelle Napoléon conduisait la nation française, car il n'y a pas de peuple

plus facile à diriger, en lui montrant devant lui, sur son drapeau, ces mots sacrés qui vibrent au cœur du vrai citoyen : Gloire nationale.

UN NAUFRAGE.

—

L'enragé d'Océan ne fait rien à demi,
Il avale à la fois ami comme ennemi.
Son estomac vorace, affamé de pature,
Offre aux pauvres marins trépas et sépulture.
WALTER-SCOTT.

Les souverains voyagent habituellement dans une bonne berline traînée par six chevaux richement harnachés, précédés d'un piqueur et suivis d'une nombreuse escorte dont les armes sont étincelantes et les chevaux blancs d'écume. Mais moi, souverain

à part, qui veux parcourir le pays et le voir, je me suis modestement placé dans une diligence avec un serviteur. Je m'aperçois que les directeurs de messageries ont avant tout à cœur l'expédition prompte des bagages qui forment un dôme sur la tête des voyageurs ; aussi ne peut-on conserver son chapeau dans ces voitures basses, si l'on ne veut courir la chance de le voir entrer jusqu'aux épaules. Toutes les constructions actuelles sont faites sous l'influence d'un esprit mercantile ; peu importe la salubrité, la commodité de la pauvre espèce humaine ; elle est condamnée, qu'elle voyage ou qu'elle soit sédentaire, à être parquée dans des espèces de cage où l'on ne peut ni se mouvoir ni respirer.

Que d'observations à faire au moment des adieux et avant que le fouet du postillon se soit fait entendre ; enfin les chevaux impatients, après avoir plusieurs fois fait jaillir le feu des pavés, ébranlent cette masse pesante qui doit inviter de loin les passants à se ranger. Un silence momentané règne dans l'intérieur de la voiture, chacun se renferme dans ses réflexions et se retrace les diverses émotions qui vien-

nent d'agiter son cœur. Mes compagnons ont des figures plus ou moins grotesques, et sur leur physionomie on aperçoit, pour ainsi dire, le reflet de leurs pensées. Enfin le silence est rompu, et mon voisin de gauche s'écrie : « Ah! dans quelques années, grace à l'industrie et aux découvertes d'hommes fortement organisés, nous dirons adieu à la cour de la rue Notre-Dame-des-Victoires; plus de chevaux! nous voyagerons comme par miracle, et ferons cent lieues par jour sur les chemins de fer; les affaires iront au pas de course, et d'un bout du monde à l'autre on pourra commercer. — Oui, reprit un gros homme, qu'à sa voix rauque et à son costume je jugeai être un marin d'eau douce, portez aux nues vos chemins de fer; ce qui est nouveau est toujours beau; que cela ruine la marine des rivières, les marchands de chevaux et tant d'autres industries, peu importe; on veut arriver vite maintenant; ce n'est pas comme du temps de nos pères, on a l'air de mépriser ce qu'ils ont fait, et l'on méconnaît le proverbe si vrai : *Qui va lentement va longtemps;* on aime mieux se rompre le cou sur les railways, être broyé par une

rencontre de convois, ou sauter au milieu d'une explosion; on veut de la rapidité à tout prix. — Mais qui êtes-vous donc, monsieur, pour nier les bienfaits d'une découverte qui, une fois mise à exécution, sera la source de la prospérité de la France? — Je suis entrepreneur de marine, monsieur, et je crois aimer mon pays autant qu'un autre. Et vous, monsieur? — Je suis actionnaire du chemin de fer qui doit conduire à la mer. » Je ne pus m'empêcher de sourire tristement en réfléchissant qu'il est bien difficile de satisfaire tout le monde.

Un autre voyageur, dans l'intention sans doute de couper court à la discussion, qui pouvait devenir orageuse, se mit à parler des sucres indigènes, de l'espoir que le ministre lui avait donné que ces productions du pays seraient favorisées et assimilées à celles de nos colonies; mais un petit monsieur, enveloppé dans son manteau, et qui jusque là n'avait pas pris part à la conversation, s'écria avec impétuosité, d'un ton aigre : « Cela ne se peut, monsieur; le ministre vous a induit en erreur, il vous a leurré d'un faux espoir. C'est un malheur pour cette industrie, mais

elle n'est point ancienne ; les sacrifices n'ont pas encore été grands; qu'on indemnise les fabricants de sucre indigène ; mais quant à rivaliser avec nos productions coloniales, ils n'y doivent pas songer : que deviendraient notre marine, nos ports de mer et nos colonies. Le gouvernement ne peut balancer; quelques individus, malheureux certainement de s'être livrés à cette profession, ne peuvent l'emporter sur l'intérêt général.

— L'intérêt général ! mot souvent vide de sens, que chacun met en avant pour masquer son intérêt particulier. — Nos ports de mer, nos matelots de la marine marchande, nos courageux colons dont l'existence commerciale se trouve liée solidairement par les mêmes besoins, ne peuvent être considérés comme intérêt particulier. — Mais cela dépend ; quelle est votre spécialité à vous, monsieur, qui avez si fort à cœur le bien général ? » L'adversaire, après un moment d'hésitation, répondit : « Je suis armateur. — A merveille ! je ne m'étonne plus de votre amour pour le bien général. — Mais vous, monsieur, qui soutenez tant l'intérêt particulier ? — Monsieur, on

peut avoir son intérêt particulier et être dévoué à son pays; je suis propriétaire d'une fabrique... — De sucre indigène. — Positivement. — Nous y voilà, et chacun a défendu ses intérêts. — N'est-ce pas bien naturel ?

— Sans contredit, lui répondis-je; mais il faudrait, en face du bien général, se mettre un peu de côté; un bon citoyen doit tout lui sacrifier. — Ces idées sont arriérées, ce sont des phrases philanthropiques usées; l'argent passe avant tout dans ce siècle; il faut faire comme tout le monde; le luxe est effrayant; on veut parvenir, et chacun se presse... — De se ruiner. » Voilà comment on arrive à ne plus rien aimer, pas même son pays; voilà comme une nation se démoralise et court à sa perte ! Je soupirai en songeant que l'égoïsme et l'indifférence sur toute chose étaient à l'ordre du jour. Ce colloque valait une séance en conseil de ministre; il y avait un certain profit à en retirer.

Du reste, des conducteurs peu complaisants, si ce n'est pour ceux qui les rafraîchissent; des aubergistes

qui s'entendent avec eux pour ne pas vous laisser le temps de manger, et souvent des postillons ivres qui, au moment où vous y pensez le moins, vous tirent d'une douce rêverie pour vous précipiter dans un ravin de trente à quarante pieds de profondeur : bien heureux si vous en êtes quitte pour quelques contusions, et s'il ne vous en coûte pas une jambe, un bras, et quelquefois la vie. Je commençai à comprendre les voyages en chaise de poste ; brûlons le pavé sur les routes peu pittoresques, mais arrêtons-nous où bon nous semble : Je rayai de mon album mes excursions en diligence.

Arrivé au port de mer, je demandai un lit. Un souverain doit moins dormir qu'un autre ; il doit consacrer ses veilles au bien-être de ses sujets ; mais ce travail continu est pénible, il use vite les facultés, et il doit parfois être interrompu. L'homme juste et bienfaisant dort tranquille, des songes lugubres, des fantômes, des fleuves de sang, ne lui apparaissent pas comme jadis à Charles IX, à Élisabeth et à tant d'autres monarques; il goûte le calme du sage. Celui qui n'a rien à se reprocher est impassible, même au

moment de monter à l'échafaud, car il a su étouffer de douloureux souvenirs de famille; il ne voit plus que Dieu et le bien qu'il a voulu faire; combien d'illustres victimes des partis en ont donné de sublimes exemples lors de notre belle révolution; la mort ne doit effrayer que le criminel.

Je parcours le rivage au point du jour, le ciel est sombre, le vent souffle encore avec force, et la vague écumante vient avec fracas se briser sur la plage et contre les rochers, la pluie tombe; c'est la fin d'une tempête et le commencement de sinistres nombreux. Les habitants, presque tous marins comme cela a lieu dans un port de mer, ont passé la nuit à donner secours aux malheureux naufragés, plusieurs seront victimes de leur généreux dévouement. De hardis caboteurs dirigeant de frêles barques, affrontent la fureur des vagues qui menacent à chaque instant de les engloutir, mais ils ont à porter des cordes de sauvetage. Sur le rivage des femmes éplorées entourées de jeunes enfants, lèvent au ciel leurs yeux remplis de larmes pour implorer sa miséricorde, leurs vœux ne seront pas tous exaucés, il y aura des

veuves et des orphelins, tel est souvent le triste sort de la famille du marin.

En entendant le son lugubre du canon de détresse mon ame est serrée, je ne puis m'empêcher de me reporter à la vie si pleine de hasards de nos hardis marins ; quelle existence d'abnégation et de périls, de souffrances et de privations! plus de terre pour eux pendant des laps de temps considérables, une mer calme ou courroucée, un ciel de feu ou de sombres nuages, voilà ce qui frappe sans cesse leurs regards. La patrie est à des milliers de lieues, leur patrie véritable à eux, c'est une patrie flottante, c'est leur navire bien aimé dont ils sont si fiers, quand il vogue avec grace, même pendant la tempête, lorsqu'il se balance au haut d'une vague blanchissante ou redescend impétueusement dans un gouffre qui semble destiné à l'engloutir, jusqu'à ce que la vague prochaine le reporte encore aux nues.

Quelques planches séparent le marin d'un abyme profond, et pourtant il dort avec calme au milieu du danger, tant l'homme sait se familiariser avec la mort. Bravant sans cesse des rescifs dangereux, des

trombes qui en un moment peuvent faire couler le navire, des mers ou des montagnes de glaces qui semblent vouloir l'enterrer vivant, il considère le péril avec cette fermeté d'ame dont il s'est en quelque sorte armé la première fois qu'il a mis le pied sur son vaisseau en jurant de vivre ou de mourir avec lui. Mais une fois à terre le marin se presse de jouir; il veut oublier ses privations, il use en quelques jours une existence de dix ans, il verse l'or étranger à pleines mains, il s'abreuve de plaisirs sachant que le bord l'attend bientôt. Aujourd'hui l'ivresse et la débauche, demain peut-être la mort; il dépense sa santé et son argent, il se hâte de jouir à sa manière, il veut connaître la satiété pour mieux aimer son existence du pont.

Mais que le marin est digne d'admiration quand l'heure du combat a sonné; pour lui l'annonce du branlebas est une fête, c'est le jour de la gloire, et la gloire, c'est la divinité tutélaire du Français. Il la servira et l'adorera toujours; on parle de son inconstance, mais la gloire, du moins, il ne la désertera jamais, c'est sa maîtresse chérie, et jusqu'à

son dernier soupir il combattra pour elle, il expirera à ses pieds en lui donnant ses derniers regrets et sa dernière pensée d'amour. Nobles enfants de la France, m'écriai-je, on aura beau faire et beau dire, vous serez toujours entre tous les peuples le premier peuple de braves.

En réfléchissant aux découvertes faites jadis au-delà des mers, je ne pouvais m'empêcher de rendre hommage au cœur enthousiaste, à l'imagination aventureuse de ces navigateurs qui, montés sur de frêles esquifs dirigés avec incertitude, osèrent les premiers franchir des barrières que le créateur semblait avoir mises pour arrêter l'ambition humaine. Mais qui pourrait effrayer le génie entreprenant de l'homme, il a pu traverser des abymes, qui sait si un jour il ne parviendra pas encore à connaître d'autres mondes, l'infini, le séjour de l'immortalité ?

En voyant tous ces braves marins s'occuper à l'envi du sauvetage du navire, et arracher à la mort, en y courant eux-mêmes, les malheureux naufragés, je me promis bien de porter toute ma sollicitude royale sur la marine ; elle est l'avant-garde

de nos frontières maritimes, elle est la messagère transatlantique de notre puissance, elle fait notre prospérité et notre gloire en allant arborer notre pavillon sur les plages brûlantes ou glaciales du globe. Combien elle est digne d'intérêt et combien ceux qui se condamnent à une vie pleine d'émotions terribles ou d'une triste monotonie, ont des titres à la reconnaissance du pays. Au jour du combat, il n'y a pas d'autre fin pour eux que la victoire ou l'abyme, il leur faut vaincre ou être engloutis; nos soldats de terre habitués à être couronnés par la victoire, ont cependant quelquefois connu les revers et sonné l'heure de la retraite ; Moscou, Waterloo, sont encore couverts de nos débris sanglants, et cependant un certain nombre de braves ont regagné le sol de la patrie pour faire tendre un voile funèbre sur nos aigles que les glaces de la Russie semblaient avoir engourdies. Si la marine avait eu son Waterloo, il ne serait pas resté un marin pour nous l'apprendre, la mer eût tout englouti, les cadavres seuls que les vagues eussent jetés sur les côtes de France, auraient pu nous annoncer nos désastres ; aussi je note sur mon album : à

examiner la marine; marins et officiers devront être mieux rétribués que les soldats de l'armée, et les retraites en proportion.

Je m'éloigne du rivage dont l'aspect présente la désolation, je sens d'ailleurs mon estomac murmurer, car un estomac royal a besoin de nourriture comme un autre; les rois sont mortels comme leurs sujets, et pour ne pas l'oublier, ils devraient avoir sans cesse sur leur album l'emblème de la mort; cette image lugubre les reporterait plus souvent vers l'éternité et les engagerait à tout faire pour s'y préparer : que de mauvais souverains, à l'heure du trépas, ont rendu le dernier soupir en gémissant sur leurs fautes : était-il trop tard pour leur salut?... Dieu seul le sait, mais leur mémoire est exécrée, l'histoire a enregistré leurs forfaits et leurs crimes.

J'entre dans une simple cabane de pêcheur; du poisson et du cidre me sont offerts; un roi doit faire quelquefois maigre chère afin de songer à ceux dont elle est le partage de tous les jours. Je m'assieds à une mauvaise table; des filets constituent l'ameublement. Une vierge, patronne des pêcheurs, est placée

dans une petite niche. Mais l'inquiétude et la douleur agitent la ménagère; quatre petits enfants aux figures fraîches et rosées l'entourent; bientôt ils iront comme leur père affronter les dangers de l'Océan; quelle existence pour la pauvre mère!

Vous semblez tourmentée, brave femme, dis-je à la pêcheuse? — Hélas! monsieur, ma vie n'est qu'une inquiétude de tous les instants, mon mari est caboteur; ah! ma pauvre mère m'avait bien dit de ne pas épouser Jean, qu'il valait mieux rester fille toute sa vie que de s'unir à un marin. — Votre mère n'avait peut-être pas tout à fait tort, mais quand on a pris un parti il ne faut pas s'en repentir, vous avez de jolis enfants, et si votre mari vous aime et en a soin.... — Ah! pour ce qui est de ça, c'est un brave homme, un peu brusque comme ce qui fréquente la mer, mais c'est un cœur excellent et c'est un brave: croyez-vous que ça ne craint pas de s'exposer chaque fois pour aller au secours des naufragés, et il en a déjà sauvé un bon nombre; aussi les jours de fêtes porte-t-il une belle médaille d'honneur; nous serions bien heureux, la pêche suffirait à nos besoins, si la

mer était toujours calme, mais elle est si inconstante, c'est comme nos grandes dames, aujourd'hui de bonne humeur, demain détestable, et les malheurs arrivent; combien ai-je de mes pauvres voisines qui n'ont plus du mariage que leurs enfants, et qui ont bien de la peine à gagner leur triste vie. Jean est parti depuis cette nuit avec son fils aîné, âgé de quinze ans, au secours du navire qui s'est perdu, et ils ne reviennent pas, et tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise, et je ne sais, j'ai de tristes pressentiments, en me quittant il m'a embrassée plus fortement que de coutume en me disant : femme, du courage, il y des malheureux qui tirent le canon de détresse, on se doit à ses frères, ayons confiance en Dieu. Allons, Jacques, suis-moi, adieu, femme; diable le ciel est noir et la vague est bien mauvaise, largue tout, Jacques, et vous autres, de l'huile de bras aux avirons, et à moi la barre; puisse le pilote vous conduire à bon port et ramener les marins en détresse; et il est parti au bruit du canon, au milieu des éclairs et des mugissements de la tempête, et depuis, plus de nouvelles...

Allons, bonne femme, rassurez-vous, j'espère que vous n'aurez pas de malheur à déplorer, et elle m'offrit un verre d'une bouteille de rhum que son mari tenait d'un marin qui avait été à la Jamaïque. — Je remerciai le ciel de m'avoir envoyé dans cette cabane chétive pour venir au secours des malheureux. Telle chose qu'il arrive, dis-je, en reposant mon verre, soyez persuadée, mère Jean, que Dieu n'abandonne pas les braves gens, votre mari a des droits à la bienfaisance du gouvernement et je viendrai à votre aide. — Oh ! nous sommes de trop petites gens pour qu'on pense à nous.

Au même instant un spectacle affreux s'offrit à mes yeux; les pressentiments de la pauvre femme n'étaient que trop réalisés, des marins apportaient sur un brancard le jeune Jacques soutenu par un matelot qui semblait bien faible lui-même. Et Jean? s'écria la malheureuse femme, où est-il? Jacques es-tu donc mort, dit-elle en se précipitant sur lui? Il ouvrit les yeux et serra les mains de sa mère. Le matelot reprit : Qu'est-ce Jean? serait-ce l'intrépide marin qui tenait la barre et auquel nous devons

plusieurs la vie ? — Oui, oui, où est-il ? — L'œil morne du matelot fit jeter des cris de désespoir à la malheureuse mère. — Que Dieu ait l'ame du brave des braves, il a disparu dans les flots lorsque la barque a chaviré, et j'ai eu bien de la peine à vous ramener votre jeune fils, votre mari m'avait sauvé la vie, je vous devais celle de Jacques ou la mienne ! Et mes yeux se remplirent de larmes devant ce triste tableau. Le deuil était pour longtemps dans ce triste réduit ; les enfants pleuraient en voyant se lamenter leur mère, ils demandaient leur père, hélas ! la vague devait bientôt peut-être le leur ramener méconnaissable et défiguré par les meurtrissures et la mort.

Vous êtes bien malheureuse, mère Jean, dis-je, mais je bénis le ciel de m'avoir fait entrer dans votre cabane ; prenez courage, il ne faut jamais murmurer contre la providence. Voici quelques pièces d'or pour subvenir à vos besoins, votre mari a bien mérité du pays, et je ferai en sorte de vous faire accorder une pension ; comptez sur ma promesse, avant peu vous en recevrez le brevet.

Vous le voyez, s'écria le matelot, un bienfait n'est

jamais sans récompense, et ce brave étranger vous est envoyé par le ciel ; mais moi que vais-je devenir, vieux matelot à bord du navire perdu, et sur lequel étaient toutes mes économies destinées à ma pauvre mère infirme; je reviens avec mon congé après vingt-cinq ans de bons services, je ne puis plus travailler, et pour avenir, ma mère et moi, nous n'avons plus que la misère en perspective ; à quoi sert donc de se vouer à la défense du pays ? — Mon vieux loup de mer, attendez encore avant de vous plaindre. Votre nom ? vos états de service ? — Les voici, monsieur, j'ai cela toujours sur mon cœur, des certificats d'honneur ne doivent jamais quitter la poitrine du brave. — Bien ; maintenant, puisque la tempête vous a ravi vos économies, prenez ces quelques pièces d'or pour vous et votre mère infirme, en attendant que vous receviez de mes nouvelles.

Il serait difficile, au milieu de ce tableau assombri, de peindre l'étonnement et la joie mélancolique qui apparurent sur ces visages ridés et mouillés par les larmes, à la vue de cet or répandu par mes mains.

Ah ! c'est alors que l'on sent le vrai bonheur d'en posséder, Dieu ne l'a donné aux riches que pour l'offrir aux malheureux, c'est la plus noble et la plus douce jouissance ; honte et misère à ceux qui ne l'ont pas éprouvée et qui peuvent le faire ! et le jeune Jacques, à qui on avait donné quelques cordiaux, m'exprimait sa reconnaissance, et tous ces braves gens en quelque sorte prosternés à mes genoux, m'appelaient leur sauveur; je leur tendis la main, satisfait d'avoir fait des heureux.

J'entendis en m'éloignant de la cabane du pêcheur ces paroles : Corbleu ! voilà un brave homme, mais quel est-il ? il doit être puissant, il a promis et il tiendra, car la vérité est son langage, ah ! si tous les grands lui ressemblaient !..... et puis plus rien dans ma pensée que le souvenir du bienfait mystérieux, et cela seul valait bien la peine de visiter un port de mer.

LA MANSARDE.

—

La mendicité est le fruit de la misère qui est elle-même produite par mille accidents survenus, soit dans les productions de la terre, soit dans les produits des manufactures, soit dans le haussement des denrées, dans un excédant de population, etc. Le remède doit être dans la nature même de chaque accident : principe qu'indique le seul instinct du bon sens et dont on ne doit point s'écarter.

Théorie des lois criminelles.
BRISSOT DE WARVILLE.

Si les souverains avaient un Asmodée, ils seraient mieux instruits de ce qui se passe que par les courtisans qui les renseignent presque toujours mal, mais ce Cicérone précieux n'a existé que dans l'imagination fantastique de l'auteur. Je m'abandonne au hasard

sans endosser le petit manteau bleu, comme cet homme généreux qui soulage journellement la misère si grande et si inaperçue au milieu de cette foule qui se presse, s'agite et marche à pas précipités pour aller je ne sais où. A considérer l'aspect de la population parisienne, on ne s'imaginerait jamais le nombre de malheureux qui souffrent sans que l'homme opulent y fasse attention. Comblé des dons capricieux de la fortune, il aspire encore aux places, aux honneurs, et enlève presque toujours au mérite toute espèce d'avenir. Fatal effet de la puissance de l'or qui l'emporte trop souvent sur le savoir! Sans doute, il est des fonctions qui exigent de la représentation et de la fortune; mais, à part ces positions exceptionnelles, un souverain doit choisir ses fonctionnaires parmi les talents restés obscurs, faute d'avoir eu l'occasion de se produire. Mazarin, Colbert et tant d'illustrations anciennes, des guerriers célèbres, sont sortis des derniers rangs de la société; Hoche est du nombre; s'il fallait nommer tous les grands hommes nés sous le chaume ou dans la boutique de l'artisan, il faudrait feuilleter toutes les pa-

ges de l'histoire. Il semble que la nature ait voulu établir une espèce de compensation entre le riche et le pauvre ; au premier elle a départi l'opulence, mais presque toujours une nullité complète; au dernier elle accorde quelquefois un trésor bien plus précieux, le génie.

Je veux apporter un examen sérieux sur les impôts, supprimer ou modifier ceux qui frappent la classe ouvrière, et les reporter sur les riches. Le sel, le tabac, les vins de la dernière qualité, ne paieront pas de droits, le pain sera toujours à bon marché ; les vins fins, les équipages, les chevaux de luxe, les chiens de chasse, les domestiques, les habits somptueux, enfin tout ce qui est l'attribut de la richesse supportera un fort impôt. S'il n'est pas donné à tous les hommes d'être riches, que les pauvres, au moins, soient toujours assurés d'un morceau de pain.

L'égalité universelle est une utopie; adoptez ce système, au bout de six mois vous aurez une inégalité complète. L'homme capable devancera toujours l'homme nul, l'homme ordonné s'enrichira, le dissipateur et le paresseux se ruineront. Plus la popula-

tion s'augmentera, plus la misère sera grande, les ressources diminueront, la concurrence amènera des ruines multipliées, et le travail deviendra plus difficile. La guerre est parfois un mal nécessaire, ou bien alors pour y suppléer, donnez à la population une perspective lointaine d'un meilleur avenir, établissez une seconde patrie outre mer, colonisez.

Avant de construire des monuments publics, des palais, d'exécuter des embellissements, je veux que dans chaque cité de mon royaume il y ait des salles d'asyles, des hospices pour les gens sans travail ou incapables de s'occuper; le premier devoir d'un souverain, c'est de consacrer les millions de l'Etat au bien être de ses sujets, et de faire en sorte qu'il n'y ait jamais de mendiants : le meilleur des gouvernements est celui où il n'y a pas de malheureux. Lorsqu'un voyageur observateur parcourt une nation où il ne rencontre pas des êtres mutilés et couverts de haillons, de pauvres mères aux traits pales et livides, entourées de petits malheureux transis de froid, et donnant à sucer au dernier né un lait tari, mais où il voit, au contraire, comme aux Etats-Unis, partout une

heureuse activité, et une modeste aisance, il peut se dire : Les institutions de ce pays doivent être étudiées et peut-être imitées. La religion nous dit de donner à celui qui n'a pas; mais depuis longtemps ceux qui possèdent ont oublié qu'il en est qui n'ont rien, et que le travail venant à leur manquer, la faim, la misère et la mort disséminent leur famille. Il est difficile de concevoir que le riche ne fasse pas plus de bien, qu'il n'éprouve pas le besoin de faire des heureux, la plus douce et la plus pure des jouissances de la vie; il paraît que le tourbillon des plaisirs et l'enivrement des richesses dessèchent l'ame, et la rendent insensible aux plus nobles émotions; sans doute il est, il faut le dire, quelques brillantes exceptions, mais combien elles sont rares.

Il n'est pas entré dans l'esprit de Dieu qu'aux uns tous les plaisirs seraient dévolus en partage, et aux autres toutes les peines. Les hommes, dès les premiers temps, se sont choisi des chefs pour les gouverner; c'est ce qu'on voit chez les sauvages de l'Océanie, dans l'intérieur de l'Afrique, et parmi les nations les

plus arriérées en civilisation; mais ils n'ont pas su retenir un peu de ce pouvoir qu'ils consentaient à accorder à la main qui devait les diriger; peu à peu elle s'est appesantie, et l'homme, par indolence, et un peu par habitude, a laissé faire; mais lorsque ses chaînes furent rivées trop fortement, parfois il les brisa.

Je voudrais qu'en naissant chaque individu eût un coin de terre inaliénable et insaisissable, suffisant à ses besoins; si jamais alors on rencontrait des mendiants, on leur dirait: allez labourer votre patrimoine; si vous êtes dans la misère, c'est que vous craignez la peine, et vous êtes ici-bas pour travailler et mourir. La paresse ne peut faire naître la pitié, mais combien de tristes victimes d'une misère non méritée! Et qu'on ne dise pas qu'on ne pourrait donner des terres à chaque habitant; je partagerais les landes, je dessècherais les marais, je diviserais les communes; enfin, après avoir disposé de toutes celles libres, on se reporterait en Afrique et en Amérique; dans ces contrées, la terre vierge et fertile ne manque pas.

L'homme deviendrait meilleur, étant plus heu-

reux; si chacun possédait, ne fût-ce que ce petit coin de terre, il serait propriétaire à vie ; certain en travaillant de ne manquer de rien, il serait bien rare qu'il songeât à mal faire, car la misère a souvent fait naître le crime. Puisse mon utopie royale ne pas être traitée de songe creux; on ne saurait trop réfléchir sur les améliorations à apporter à la classe pauvre. Riches corrompus et froids, qui vous moquez des philosophes et des propositions philanthropiques émanées de nobles cœurs, vous vous renfermez dans un système général d'égoïsme; vous et vos plaisirs, voilà toute la sphère que vous parcourez ; qu'elle est circonscrite ! et quand sonnera l'heure dernière, de votre cœur desséché il ne sortira même pas un soupir; vous mourrez comme vous avez vécu, en ne croyant à rien, car celui qui espère en un autre monde cherche à s'ouvrir le chemin du séjour céleste en faisant du bien, en donnant à celui qui n'a pas ; c'est le plus sûr moyen de trouver la clef du Paradis.

J'entre pédestrement, car il ne faut pas insulter à la misère par les dehors de la fortune, dans un des faubourgs où la bourse du riche devrait souvent aller

se vider. Dans une rue étroite et mal saine un colloque est établi entre plusieurs femmes dont les propos animés dénotent l'irritation; un petit homme replet, dont je distingue à peine les traits, à cause de ses lunettes et de l'obscurité qui règne malgré la lueur lugubre d'un réverbère, semble vouloir éviter les récriminations de l'assemblée féminine. « Vous n'avez pas de cœur, monsieur Germain, de tourmenter ainsi vos pauvres locataires; vous savez que ce sont de braves gens, et que les bonnes intentions ne leur manquent pas; ils n'ont pas d'ouvrage, et par ces jours d'hiver on doit un peu patienter. — Cela vous est bien facile à dire, vous autres femmes; vous ne savez pas comme un malheureux propriétaire est à plaindre; il faut payer ses contributions, et si les loyers n'arrivent pas, on ne nous ménage pas. — Mais vous avez de quoi, père Germain, vous pouvez attendre; la mère Antoine a quatre enfants, elle vient d'enterrer son mari qui a perdu la vie en tombant d'un échafaudage; comment voulez-vous qu'elle vous paie aujourd'hui qu'elle n'a pas de pain à donner à ses enfants? elle n'a pas eu de quoi seulement subvenir

aux frais d'enterrement, et son malheureux homme a été conduit à la fosse commune, suivi par le seul ami qui lui restait, son fidèle caniche; voilà qui devrait faire honte aux hommes sans cœur : la pauvre bête hurlait et ne voulait pas quitter son maître. — Fadaise que tout cela ! j'ai gagné mon avoir à la sueur de mon front, et il faut que cela me profite. — Vous avez eu de la chance que d'autres n'ont pas, car vous devez vous rappeler que vous n'avez pas toujours été ce que vous êtes. — Qu'est-ce à dire ? j'ai été maçon, j'ai fait des entreprises et des mémoires, et j'ai eu l'esprit de ne pas me rompre le cou. — On a bien raison de dire qu'un parvenu cherche toujours à oublier sa première origine.

— Insolente ! Mais, je vous le répète, la mère Antoine sortira au plus tôt, parce que je n'ai pas envie d'avoir des non valeurs dans ma maison. — Ah ! vous voulez la mettre dans la rue avec ses quatre enfants, et par ce froid ; c'est une indignité, et si vous le faites, je suis femme à aller porter plainte au roi. — Ah ! oui, en voilà une idée ; il a bien d'autres choses en tête. — Ah ! vous croyez ; est-ce que les

pauvres ne font pas partie de son royaume comme les riches; est-ce qu'il ne doit pas aussi s'occuper d'eux? — Ah! baste, s'il fallait qu'il répondît à toutes ces tribulations, il ne ferait que cela; il a bien d'autres occupations plus importantes. — La première, c'est de venir au secours des malheureux.

— Quant à mademoiselle Lucile, si sa mère continue à être malade, et qu'elle ne paie pas son terme, malgré son joli minois et ses yeux bleus, je me verrai aussi forcé de les expulser, bien à regret, car c'est une fille jeune, jolie et bien méritoire, qui passe, je le sais, les nuits au chevet du lit de sa mère, à travailler pour subvenir à ses besoins, et c'est bien dommage que d'aussi beaux yeux se fatiguent ainsi; mais je dois fermer les miens sur la beauté, et ne voir que mes quittances acquittées.—Vous êtes un tyran, monsieur Germain, et le ciel vous punira. — Le ciel, le ciel, nous verrons plus tard lorsque nous y serons; en attendant, il faut que les choses se règlent ici-bas suivant les usages, et c'en est un fort ancien d'être obligé de payer son terme. — Mais quand on n'a pas d'argent, quand on ne peut pas? — Alors il

faut demeurer à la belle étoile; nous ne faisons pas construire des maisons pour le roi de Prusse; les temps sont durs et les impôts réguliers; il faudrait que je ne fusse pas exact, vite une contrainte par corps de par la loi; le gouvernement ne plaisante pas avec l'argent, je fais de même : c'est un ricochet; la différence, c'est que le gouvernement trouve toujours à saisir, et qu'à nous autres, pauvres propriétaires, on ne laisse souvent que quelques mauvais meubles. — Vous devriez avoir honte de votre dureté. Voyez ce bon docteur qui vient chez mademoiselle Lucile, et qui y est en ce moment; il sait qu'elle n'a pas d'argent, et cependant il ne refuse pas ses soins à la malade; voilà un brave homme. Les médecins, c'est fort bien, s'ils font quelques visites gratis, ils se rattrapent toujours sur d'autres riches malades; ils simulent le désintéressement; mais un propriétaire n'a que ses loyers pour vivre, et il y tient; ainsi, inutile d'insister et de plaider pour vos voisines. Ce n'est pas un vice d'être pauvre, mais c'est un très grand malheur; cela expose à coucher au grand air, et par un froid de dix degrés. Je conçois que cela n'est pas

agréable, mais il faut avant tout que ceux qui paient soient logés. — C'est une infamie ; nous irons nous plaindre au commissaire de police. — Tout à votre aise, mères ; je paie mes patentes, mes contributions, je n'ai pas commis de contravention de grande voirie, je n'ai rien à démêler avec lui. »

Mon cœur s'était indigné nombre de fois en entendant les réponses de cette ame égoïste et insensible, je regrettais de voir la fortune s'être plu à favoriser un pareil être, elle ne devrait répandre ses dons que sur des hommes bienfaisants. Monsieur, dis-je au propriétaire, pourriez-vous me conduire chez la mère Antoine et chez mademoiselle Lucile, le hasard vient de me faire entendre votre conversation, et il y aurait peut-être moyen d'arranger cela. — Si monsieur veut payer, sinon... — Montrez-moi le chemin, ajoutai-je de cet air qui ne souffre pas de réplique, il s'inclina et enfila un escalier obscur, dont les marches en mauvais état annonçaient que le propriétaire était moins empressé à réparer sa maison qu'à toucher ses termes.

Voilà un heureux hasard, s'écrièrent les commères, ce monsieur me fait l'effet de quelque chose, c'est peut-être un grand seigneur, comme il y en a si peu, qui font du bien en cachette; à sa place je publierais bien haut mes bienfaits pour faire rougir mes semblables, pour les engager à m'imiter. Prions le ciel que ce soit une bonne rencontre, mademoiselle Lucile en est si digne, et cette pauvre mère Antoine est si à plaindre, avec ses quatre petits enfants et son mari défunt; puisse ce vautour de père Germain se rompre le cou sur quelque tas de glace en regagnant son autre maison; un cerbère semblable avoir des maisons! Les destins sont bien barbares, bien injustes, en donnant du bien à des cœurs comme le sien, qui ne sont bons qu'à tourmenter.

Monté dans une mansarde au sixième étage, mon cœur se serra à l'aspect du tableau de la misère poignante de cette malheureuse famille. Un mauvais lit sur lequel est étendue une paillasse, des chaises dépaillées, une table, de la paille couvrant le carreau sur laquelle gisent deux enfants endormis et mal couverts; la mère l'œil morne, la figure cave et

livide, regarde d'un air sombre son fils aîné âgé de dix ans qui se tient silencieux près d'elle ; l'autre petit garçon demande du pain ; la mère attise quelques broussailles que ses enfants ont sans doute ramassées sur les ports ; une chandelle jaune et dont la mèche longue ne rend qu'une clarté sépulchrale, est placée dans une bouteille cassée, en guise de chandelier.

A mon aspect, la mère Antoine se lève et m'offre un siège ; mais à la vue de son propriétaire, elle détourne les yeux. — Rassurez-vous, brave femme, un hasard heureux m'a fait connaître votre infortune, et je viens la soulager. — Ah ! monsieur, je n'ai plus d'espoir, j'ai perdu le soutien de mes enfants. — Il faut toujours en avoir. Tiens, mon petit ami, dis-je en donnant quelques pièces de monnaie à l'aîné, va acheter de quoi souper pour ta mère et pour tes frères, pendant que je vais compter à M. Germain le terme auquel il paraît tant tenir. — Ah ! monsieur, que de bonté, se peut-il que dans mon malheur le ciel vienne à mon secours ? Je ne tenais plus à la vie, j'ai perdu mon pauvre homme ;

ces chers enfants qu'allaient-ils devenir? déjà les cris de la faim déchiraient les entrailles d'une mère qui ne pouvait, pour toute nourriture, leur donner que des larmes sans votre généreuse intervention.

Voici la quittance, dit M. Germain, je croyais bien la remporter, mais je vois qu'il ne faut jamais désespérer. — Monsieur, avant toute chose ici-bas, quand on a, il faut aider celui qui n'a pas. — Vingt-cinq francs et trente-cinq centimes à cause du timbre. — Les voici, et puissiez-vous un jour ne pas avoir besoin des autres, car rien ici-bas n'est stable, pas plus les brillantes fortunes que les trônes; tout croule souvent au moment où l'on s'y attend le moins, et je vous souhaite de ne pas rencontrer des ames comme la vôtre, car vous courriez risque d'aller dans l'autre monde à jeûn. Le propriétaire confus, mais enchanté d'avoir son argent, s'écria : Mère Antoine, voilà un monsieur comme il y en a peu.— Le nombre des élus sera peu nombreux, monsieur Germain, prenez garde de n'en pas faire partie. — Je ne compte pas encore avec l'autre monde, monsieur l'inconnu, je ne compte qu'avec mes locataires. —

Gare au décompte ; et, comme il allait sortir, ma morale étant peu de son goût,—donnez-moi la quittance de Mlle Lucile. — Bien volontiers, monsieur. Voici un hasard comme on n'en rencontre jamais ; payer pour mes locataires ! quand vous seriez le roi, vous ne feriez pas plus. — Ni mieux, monsieur Germain ; car le premier devoir d'un souverain, c'est de soulager l'infortune. — C'est le double, cinquante francs, mais une ame bienfaisante comme la vôtre ne calcule pas.—C'est pour cela que vous calculez si bien, dis-je en lui prenant la quittance des mains avec un mouvement involontaire de mépris. — Au revoir, généreux inconnu, qui que vous soyez, je vous remercie au nom de mes locataires. Puissiez-vous ainsi chaque trimestre nous visiter ; cela m'enlèvera une inquiétude permanente.

Le jeune garçon rentra chargé de quelques provisions. Les pauvres enfants dévorent des yeux les mets inaccoutumés ; ils se réjouissent et ne pensent pas qu'ils n'ont plus de père ; l'aîné seul peut comprendre son malheur. Je laisse une bourse sur la table, en encourageant la veuve Antoine et en l'as-

surant que je veillerai sur elle. A l'aspect de ces pièces d'or répandues sur la table, ces pauvres gens se mettent à pleurer et à me remercier. C'étaient les larmes de la reconnaissance. Ah ! monsieur, s'écria la mère Antoine, si le ciel m'a enlevé mon digne homme qui s'est tué pour nous gagner du pain, il m'envoie un généreux protecteur qui me sauve de la misère et du désespoir.

Je m'éloignai le cœur ému, me proposant de revenir visiter le réduit où j'espérais voir un peu plus d'aisance. Je trouve qu'il n'y a rien qui fasse saigner le cœur comme de pauvres petits êtres revêtus de haillons et glacés par le froid. Quand on voit ces jeunes Savoyards dont les traits sont quelquefois si agréables et si fins, condamnés, en venant au monde, à s'expatrier et aller se couvrir de suie dans des cheminées, je dirais volontiers comme le maréchal de Gassion, ce guerrier philosophe : Je ne me marierai jamais, car je fais trop peu de cas de la vie pour la communiquer aux autres.

LA PIÉTÉ FILIALE.

—

La pitié filiale d'un enfant est plus douce que l'encens du guèbre offert au soleil, plus délicieuse que les odeurs qu'amène le vent du midi des champs aromatiques de l'Arabie

Manuscrit indien traduit de l'anglais, par madame BRISSOT DE WARVILLE.

Je sonne à l'appartement de la mère de mademoiselle Lucile ; une jeune personne, aux traits distingués, d'une beauté remarquable, vient m'ouvrir. En m'apercevant, ses joues pâles se colorent d'un vif incarnat, la douleur est empreinte sur sa figure.

— Est-ce à mademoiselle Lucile que j'ai l'honneur de parler ? — Oui, monsieur. — Je suis chargé de vous apporter une bonne nouvelle. — Oh ! monsieur, soyez le bien-venu, puisse-t-elle redonner la santé à ma mère. Vous excuserez la simplicité de notre appartement, nous n'avons pas toujours été ainsi. Autrefois.... et une larme vint mouiller les yeux de la jeune fille. Je la suivis en silence, trop ému pour répondre ; l'aspect de la beauté malheureuse excite une émotion doublement vive.

Ce simple réduit laissait encore apercevoir des traces d'une ancienne aisance. Ces débris d'une fortune passée faisaient éprouver un triste sentiment à l'idée que tout s'use, qu'il ne faut compter sur rien, que notre fragile enveloppe ne nous appartient même pas, puisqu'elle revient à la terre qui doit un jour la recevoir et la réduire en poussière.

La malade est assise, soutenue par un oreiller de soie aux franges flétries, sa pâleur, ses traits amaigris, son regard inquiet, annoncent que les jours de bonheur sont aussi passés. Un jeune docteur est de-

bout au chevet de son lit. — Maman, voici un monsieur qui nous apporte une bonne nouvelle. — Qu'il soit béni ! le ciel a-t-il entendu mes prières ? ai-je l'espoir du bonheur pour ma fille ? car une mère ne pense jamais qu'à ses enfants, et je pourrai mourir. — Que parles-tu de mourir, maman ? si la félicité arrive après tant de traverses, il faut vivre, vivre longtemps, pour voir ta fille heureuse, et elle ne peut l'être sans toi. — Ma Lucile, viens sur mon cœur, noble enfant, par tes veilles tu pourvois aux besoins de ta mère ; tandis qu'elle repose, tu ruines ta santé par ton travail, tes mains délicates font sans cesse mouvoir l'aiguille, tu ne connais plus le sommeil. Ah ! que Dieu vienne enfin à notre aide, qu'il récompense ta piété filiale. — Votre souhait est accompli, Madame. Voici d'abord la quittance de votre loyer et l'acquit du terme à échoir. — Oh ! s'écria Lucile, je tremblais que ma broderie ne pût suffire à l'acquitter, et nous voici maintenant en possession de quelques économies. — Vous me rendez presque la santé, Monsieur, car je vous avoue qu'en voyant ma fille ainsi s'épuiser, mon cœur était aussi malade

que mon corps, et les peines de l'ame sont souvent mortelles.

Quel est le nom de notre généreux bienfaiteur, dit Lucile ; mon cousin Alfred aurait-il l'honneur d'être connu de vous ? — Quel est ce cousin, Mademoiselle ? — Un officier de cavalerie, plein d'espérance, car il est jeune, et à cet âge on ne vit que de cela, mais il n'a que la simple épaulette de sous-lieutenant pour toute fortune, et celles de colonel lui iraient si bien, ajouta-t-elle en soupirant.—Cela va bien à tout le monde. — Plus ou moins. — Ce n'est point votre cousin, Mademoiselle, c'est quelqu'un de haut placé qui a, par un hasard dont il se félicite, appris vos malheurs.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria la pauvre mère, auriez-vous connu mon mari ? c'était un officier supérieur qui a combattu longtemps pour son pays. — Comment se fait-il alors que vous n'ayez pas une pension ? — Mon mari est mort en chargeant à la tête de son escadron, il a donné sa vie pour la patrie ; mais l'Etat tient plus compte des années que des services éclatants. — Il me semble cependant qu'une vie sa-

crifiée doit compléter toutes les années qui manquent. » Le docteur reprit : « Ah ! sans doute, et si madame était appuyée par vous, monsieur, je ne doute pas qu'elle réussît. » Je regardai le jeune disciple d'Esculape, dont le noble désintéressement me charmait. « Oui, docteur, madame a droit à un meilleur sort ; il est juste que les enfants et les parents des défenseurs du pays obtiennent la récompense de leurs services : c'est une dette que doit acquitter la reconnaissance nationale.

« Voici, dis-je en tirant de mon sein un portefeuille de maroquin, un brevet de pension sur l'Etat de 1,500 fr., qui sera reversible sur mademoiselle Lucile ; il n'y a qu'à remplir les blancs. Prends note, ajoutai-je à Latulipe, car, depuis la soirée des sous-officiers, je l'avais attaché particulièrement à ma personne pour m'escorter dans mes excursions.

— Se peut-il ! s'écria Lucile ; oh ! quel bonheur ! quelle sera la joie de mon cousin Alfred ! maintenant nous pourrons nous marier, j'aurai les 600 fr. qu'il faut à la femme d'un officier. — Vous m'enverrez M. Alfred, mademoiselle ; je veux voir s'il est

aussi bien que vous dites ; si votre cousin a déjà bien mérité, nous lui donnerons les deux épaulettes, et lorsqu'il sera colonel... — Oh ! monsieur, il n'y a pas besoin qu'il soit colonel pour cela ; notre union serait trop éloignée, et j'aime autant qu'il soit mon mari de suite, ne fût-il que sous-lieutenant. — L'amour fait faire des prodiges ; attendez au moins qu'il soit capitaine. — Faites que cela soit promptement ; après avoir tant souffert, le cœur a besoin d'un peu de bonheur, et l'attente, comme le malheur, abrège la vie.

— Mon Dieu ! s'écria la mère avec vivacité, la maladie semblant faire place à la félicité, qui êtes-vous donc, monsieur, pour dispenser de telles faveurs et faire ainsi des heureux ? quelque grand seigneur, sans doute, sous ce simple costume ? mais vos bienfaits en ont plus de prix, et notre reconnaissance vous est acquise à jamais. Vous avez rendu le bonheur à une mère et à sa fille, vous êtes notre sauveur. — Oh ! oui, s'écria Lucile, monsieur est de la cour, car je viens d'apercevoir une étoile briller sur sa poitrine ! » Je voulus cacher vivement ma décoration

royale : il était trop tard, mon émotion m'avait trahi. Le jeune docteur m'observait depuis longtemps, et s'écria : « Le roi ! Remerciez Sa Majesté, mademoiselle, et crions tous : vive notre bon roi ! » Et les larmes de la jeune fille mouillèrent ma main. J'étais plus que payé de ma visite, du bienfait : j'étais béni par ceux qui m'entouraient, j'avais conquis de nouveaux amis pour la vie.

Au milieu de cette scène attendrissante apparaît un jeune officier au regard fier, il entre précipitamment ; et, tout aux pensées sombres que la situation de ses parents doit lui inspirer, il me regarde avec un air imposant et scrutateur, craignant que je ne fusse quelque persécuteur, car les malheureux ne sont presque toujours visités que par ces gens-là ! « Alfred, dit Lucile, saluez notre bon roi, qui a daigné nous rendre au bonheur. — Se peut-il ! » Et il s'agenouille. « Oui, capitaine Alfred, car dès ce moment vous l'êtes, votre cousine a trahi mon incognito. — Ah ! sire, comment reconnaître ?... — En me servant fidèlement. — Sire, c'est à la vie et à la mort. »

Je m'éloignais lentement au milieu des bénédictions générales, lorsque revenant tout à coup sur mes pas : « Docteur, dis-je, votre noble désintéressement, la réputation méritée dont vous jouissez dans le quartier, car l'éloge du pauvre est le plus beau qu'on puisse recevoir, m'inspire pour vous un vif intérêt ; vous serez attaché désormais à ma personne. — Vous le voyez, s'écria la belle Lucile, un bienfait n'est jamais perdu. — Non, sans doute, et la beauté porte toujours bonheur. Sire, j'accepte avec reconnaissance la faveur dont vous daignez récompenser mon jeune talent, mais à une condition. — Une condition ! laquelle, monsieur ? — Vous me permettrez quelquefois d'aller visiter mon pauvre quartier. — Sans doute, et nous irons ensemble. »

En descendant l'escalier, heureux du résultat de mon excursion, Latulipe me dit : « Ah ! sire, si vous faites souvent de semblables visites, vos coffres-forts seront bien vite à sec ; il en coûte pour se faire des partisans. — On ne doit jamais calculer quand on soulage l'infortune. Si ma caisse se vide, les riches la rempliront ; nous les imposerons un peu

plus ; il est naturel que ceux qui ont trop donnent à ceux qui n'ont pas assez. — Mais, sire, vous allez vous mettre à dos tous les gens opulents. — Je leur opposerai l'amour du peuple, c'est le meilleur soutien du trône. »

LE CONDAMNÉ A MORT.

—

Qu'est-ce qu'une prison? un séjour de souci,
Où le cœur du coupable est encore endurci;
Pour juger un ami, pierre de touche sure,
Tombeau prématuré dont gémit la nature:
On y voit le coupable, on y voit l'innocent;
L'honnête homme y gémit à côté du brigand

WALTER-SCOTT.

L'homme ne naît point ennemi de la société, ce sont les circonstances qui lui donnent ce titre, c'est l'indigence, le malheur; il ne trouble la tranquillité générale que quand il a perdu la sienne; il ne cesse d'être citoyen qu'au moment où ce nom est nul pour lui, et c'est lorsque la misère a effacé ses privilèges qu'il ose porter atteinte à ceux de ses semblables.

Théorie des lois criminelles.
BRISSOT DE WARVILLE

Quelques philanthropes visitent les malheureux qui gémissent dans les prisons, peu de souverains s'en font ouvrir les portes. Le bruit lugubre des verroux, les voûtes obscures et humides, et l'aspect du malheur font presque toujours horreur aux gens heu-

reux, ils évitent ces tableaux assombris. Je veux faire exception à la règle et tendre une main bienfaisante aux prisonniers, presque toujours dignes de pitié, et que la fatalité a souvent fait dévier du chemin de l'honneur. Latulipe qui est chargé de ma garderobe d'excursions, m'a fait mettre le costume de sergent de la garde; c'est le 15 août, l'anniversaire de l'empereur, et le vieux serviteur veut, en quelque sorte, que son roi fête le célèbre défenseur de notre gloire nationale, en portant un uniforme qui fut la terreur de l'étranger.

Allons, sire, reprit-il, c'est aujourd'hui le jour de la naissance du grand homme, lui aussi aimait parfois à redevenir simple particulier et à répandre des bienfaits anonymes. Où dirigeons-nous nos pas? Une bonne action sera un encens agréable au grand capitaine, son odeur suave parviendra jusqu'au séjour céleste, et s'il vous contemple là-haut, il se consolera de voir occuper son fauteuil impérial par un digne successeur. — Hé bien, mon brave, tu as raison, et plus ce jour jadis était pompeux par ses brillantes cérémonies, par ses

fêtes grandioses, plus nous devons aujourd'hui le célébrer dans le recueillement, en cherchant à diminuer le nombre des malheureux, c'est le moyen de ne pas faire regretter le passé. Allons à la Conciergerie, il doit y avoir une exécution, je veux porter quelque consolation au condamné qui demain ne sera plus de ce monde, car tout criminel est digne de commisération, lorsqu'à sa dernière heure le repentir s'empare de son ame. — Ah! sire, en commémoration de la fête du petit caporal, graciez le coupable. — Nous verrons, Latulipe. — L'empereur a pardonné même à ses assassins. — Il est si doux d'arrêter le bras qui va faire tomber une tête, c'est la plus belle prérogative royale, je veux en user largement.

Nous suivons le chemin qui conduit à cette prison où tant d'illustres victimes inscrivirent leurs noms que des bourreaux effacèrent avec leur sang, mais la patrie les fit buriner bientôt sur le marbre au Panthéon. Des juges iniques, des tyrans sanguinaires et ambitieux firent égorger des hommes sans reproches, seulement coupables à leurs yeux de pos-

séder des talents et des vertus ; en les faisant périr ils les rendaient immortels.

En entrant dans la cour de la Conciergerie, de douloureux souvenirs assiègent mon ame ; je vois d'un côté des anarchistes sanguinaires débordant les patriotes purs qui veulent élever la liberté sur des bases solides, et non pas l'entrainer dans des voies sanglantes ; de l'autre, d'illustres victimes dévouées au bien public, sincèrement attachées à leur pays, les infortunés Girondins, montant dans des charrettes encore humides et rouges pour aller à l'échafaud et mourir courageusement en jetant un regard de triste pitié sur cette foule curieuse, si inconstante, pour laquelle ils se sont sacrifiés, qui les a portés aux nues, et les fait maintenant descendre dans la tombe ; leurs yeux s'élèvent au ciel avec calme, ils quittent ce monde sans regret et sans reproche, leur dernière pensée est pour leur famille, pour le bonheur de la France, leur dernier cri : vive la république ! paroles sonores et vibrantes, que les armées de la nation firent répéter par tous les échos de l'Europe, mots magiques qui enfantèrent des merveilles, et

portèrent la terreur dans les rangs ennemis ; l'étranger ne les a point oubliés, ils viennent encore tinter à son oreille, car ces cris proférés avec enthousiasme avaient été improvisés par la volonté du peuple.

Ah ! sire, s'écria Latulipe, quelle vilaine chose qu'une prison, c'est de ces sombres cachots que le brave des braves... dans un temps où la gloire n'était plus à l'ordre du jour, où l'on appelait les grognards de la grande armée les brigands de la Loire..., croiriez-vous, sire, qu'on pût qualifier de brigands des guerriers semblables ?... des troupiers sans peur ; ce n'était pas une infamie, mais un honneur suivant moi, d'être appelé ainsi parce qu'on aimait l'empereur et la gloire plus que l'étranger ; je vous le demande un peu, mon prince, qui avait raison ? — Le plus fort, comme cela sera toujours. — Mais comme nos cocardes tricolores furent vite retournées au vingt mars, tant il est vrai que le guerrier français ne peut renoncer à la victoire. — Latulipe, tu vas te perdre avec la gloire, tu as déjà oublié l'un de ses plus nobles enfants, le maréchal Ney. — Vous avez raison, j'y reviens ; ce fut cette cour qu'il

traversa pour aller mourir frappé de balles françaises, tandis que celles des ennemis l'avaient respecté, ah ! si j'avais commandé le peloton, le maréchal aurait eu beau crier feu ! pour la première fois, j'aurais manqué au commandement : l'arme à terre! aurais-je dit, ou tirez à la hauteur des corbeaux perchés sur les arbres du Luxembourg. Le grand guerrier serait resté debout, et les voltigeurs se seraient écriés de nouveau : Chargez ! Mais la renommée intervenant leur eût dit : Insensés! vous prenez une peine inutile; oubliez-vous que la gloire est immortelle? un brave mort devrait encore effrayer ses bourreaux, et cependant on assure qu'ils foulèrent sous leurs pieds cette illustre victime. — Mais, ajouta Latulipe avec un soupir, toutes les mesures étaient bien prises, on n'avait pas choisi les brigands de la Loire, ils n'étaient pas de service, et plus d'un officier ce jour là est devenu simple soldat, ils auraient du l'être le restant de leur vie en punition du méfait. — Tu oublies mon vieux brave, que l'obéissance, toute pénible qu'elle soit parfois, est le premier devoir d'un militaire. — Ah ! sacrédieu alors... oh ! excusez, mon

prince, le souvenir... alors j'aurais arraché mes galons de sergent, et donné ma démission de troupier ; il vaut mieux mendier son pain, mendier n'est pas le mot, mais le gagner à la sueur de son front, et n'avoir pas à rougir d'une mauvaise action. — Bien, Latulipe, tu as les sentiments d'un brave, mais nous voici arrivés.

Après avoir traversé de longs corridors que la lueur de réverbères éclaire faiblement, nous sommes introduits dans un cachot. Le prisonnier a la camisole de force, à cette vue mon ame frissonne. Eh ! quoi, me dis-je, qui peut donc donner le droit de torturer ainsi un autre homme ? Ne sommes-nous pas nés tous égaux ? à Dieu seul il appartient de disposer de notre liberté, de notre vie ; il nous l'a donnée, il peut la retirer, mais nous ne pouvons en trancher le fil sans nous charger d'une responsabilité redoutable envers l'Eternel. Réprimons les crimes pour le repos de la société, mais sans verser le sang ; maitrisons nos passions, ce sacrifice seul peut lui être agréable, et non celui des humains : Dieu arrêta le bras d'Abraham.

Muni d'une carte qui donne tout pouvoir, je fais ôter la camisole de force au prisonnier. — Me conduit-on déjà au supplice, dit-il en nous voyant, la nuit s'est bien vite écoulée, ah! c'est que l'approche de la mort hâte les heures, il faut se résigner : et dépêchons, car c'est mourir dix fois que d'attendre. — Vous n'avez donc plus d'espoir? — De l'espoir! et en qui s'il vous plaît; ma sentence est prononcée, il ne reste plus qu'à l'exécuter. — Il fallait former votre recours en grace. — Il eût retardé, il est vrai, mon supplice, j'aurais revu ma femme, mes enfants; mais la déception arrivée, j'aurais été doublement malheureux. — Vous avez donc une femme et des enfants? — Sans doute, mais pourquoi ces questions? laissez-moi en repos penser à mon dernier moment, à l'injustice des hommes, à ma triste existence passée, et donner une heure de repentir à Dieu, car j'y crois, et sans les miens je ne serais pas ici; mais il faut avant tout du pain, et lorsqu'on en manque, que la misère vous presse, qu'on entend ses enfants demander à manger, et que la mère est pâle et défaite comme une morte, alors on s'oublie, une espèce de

vertige s'empare de vous, on court sans savoir où, et c'est ce qui m'est arrivé. La première fois j'ai été condamné pour avoir volé un pain pour ma famille. — Il fallait implorer la bienfaisance des marchands, vous vous seriez évité cette peine. — Les marchands ne connaissent que l'argent.

Sorti de prison j'étais parvenu à avoir de l'ouvrage, mais on vint à apprendre que j'avais été condamné pour vol, dès ce moment, il me fut impossible de m'occuper nulle part. Oh! alors le chagrin s'empara de moi; un jour que nous étions réduits à mourir de faim, je sors, le désespoir dans l'ame, bien résolu, d'une manière ou d'une autre, à me procurer de l'argent. — Achevez. — Tentative vaine, le soir arrive, rien! que le besoin et les gémissements des miens. — Vous me faites frémir. — J'apprends qu'une assez forte somme doit être touchée chez un négociant qui demeure à l'écart; mon poignard est aiguisé, j'y cours; on ne m'a pas trompé, je veux à mon tour posséder, mon bras se lève et je frappe.... puis j'ouvre un portefeuille, un rouleau de billets de banque s'y trouve !... ils mangeront donc, m'écriai-

je et longtemps !... j'oublie le sang versé et la justice divine qui suit le coupable. — Ah! malheureux, s'écria Latulipe, tuer un homme pour de l'argent ! il fallait t'adresser au premier sergent venu, le militaire est humain, il aurait partagé son pain de munition avec toi. — Que vous dirai-je de plus? un billet de banque changé donna l'éveil, je fus découcouvert, arrêté et condamné.

Je ne me plains pas, j'ai mérité mon sort, puisse le ciel me pardonner, je voulais donner du pain à mes enfants, la misère enfante le crime. Si la société ne m'avait pas refusé du travail j'aurais pu rester honnête homme : je ne regrette pas la vie, qu'est-ce qu'une existence de souffrance? mieux vaut la mort, mais que va devenir ma femme avec ses enfants? — Vous êtes bien coupable, sans doute, d'avoir tranché les jours d'un de vos semblables, vous avez eu le courage de mal faire, il faut avoir celui d'en subir la juste expiation. — Je l'aurai, sergent, et mon dernier souhait, c'est que quelque ame charitable vienne au secours des miens, ce n'est pas leur faute si j'ai forfait à l'honneur. — Ce sera moi, je vous en donne

ma parole ; et vous pouvez y compter sur celle-là, s'écria Latulipe, c'est la meilleure de toutes. — Votre femme sera secourue. — Merci, brave sergent, et puisse le ciel vous récompenser. — Sire, dit tout bas Latulipe, daignez vous rappeler que c'est aujourd'hui l'anniversaire du grand capitaine. — Je ne l'ai pas oublié, mon vieux brave.

Si vous aviez obtenu votre grace qu'en auriez-vous fait ? — Je serais allé en pays étranger travailler avec ma petite famille. — Latulipe, demande au concierge une plume, de l'encre et du papier. — Qu'allez-vous faire, sergent, écrire au roi ? il est trop tard. — Non, mais le roi va écrire, dit à voix basse Latulipe, en se balançant avec contentement et en appelant. — L'homme doit espérer jusqu'à sa dernière heure. — En ce cas je n'ai pas longtemps à jouir de cette illusion. — Dieu est grand, et peut-être a-t-il entendu la voix de votre repentir.

Tiens, Latulipe, donne connaissance au prisonnier de ce qui est écrit sur ce papier. Le vieux

grognard le saisit et lut d'une voix forte ces mots : la peine capitale du nommé Marcellin est commuée en l'exil. *Signé* le Roi. — Ah ! sire, c'est à vos pieds qu'un criminel repentant jure de mourir s'il devait encore faillir à l'honneur; je prouverai à la société qu'on peut avoir été criminel et devenir honnête homme. — Sire, s'écria Latulipe, voilà qui s'appelle fêter dignement notre petit caporal, et je suis sûr que de là haut il vous envoie des bénédictions. — Tu porteras à la femme de cet infortuné les fonds nécessaires pour subvenir à leur premier établissement en pays étranger. — Sire, dit le prisonnier, quelle soirée ! elle ne sortira jamais de ma mémoire, puisse votre nom et votre règne être mille fois bénis. — Marcellin, n'oubliez jamais vos devoirs de citoyen, et ne faites pas même de mal à vos frères alors qu'ils vous en feront. Nous nous éloignâmes lentement, Latulipe se frottant derrière moi les mains comme s'il eût fait une bonne action : ah ! c'est que les bons et fidèles serviteurs sont jaloux de l'honneur de leurs maîtres.

Je me dirigeai vers la prison pour dettes, et La-

tulipe de me dire : Est-ce que Sa Majesté va encore visiter une de ces tristes cages de l'humanité? — Sans doute, il ne faut pas s'arrêter en si bon chemin. — Oh ! pour le coup, c'est une fête d'empereur. — En songeant à ces sombres demeures mal aérées et humides, véritables linceuls de la mort, je veux commencer mon règne par l'abolition de la peine de mort ; j'établis un Botany-Bay, les criminels y seront déportés, et avec des administrateurs humains, religieux et capables, ils reconnaîtront bientôt qu'il vaut mieux être vertueux. La misère, les préjugés, rendent souvent l'homme criminel, quand il avait l'intention de demeurer et même de redevenir honnête; changeons-le de patrie, sous un ciel nouveau il deviendra meilleur, et je n'aurai point versé de sang ; plus de prisons, je doublerai les salles d'asyle avec les fonds qui leur sont affectés, je crois qu'ils seront aussi bien employés ; les heureux qu'on a faits sont rarement ingrats. — Sire, vous m'avez permis mon franc parler de troupier, eh bien, je vous répondrai que le petit caporal en a fait bon nombre pendant son règne. — Tu as rai-

son, mon brave, mais ce fut parmi les grands; quand on n'a plus rien à gagner l'égoïsme chasse souvent une juste reconnaissance. — Oh ! oui, mais le peuple s'attache à son bienfaiteur et meurt pour lui, c'est le lierre et l'arbre qui le soutient, ou le sergent du grenadier de la vieille avec son empereur; si le peuple est naturellement indifférent il n'en aime qu'avec plus de force quand on lui fait du bien; et tenez, s'écria le vieux grognard, ce Marcellin que vous rendez à la vie, à sa famille, s'il fallait tout son sang pour sauver votre Majesté, n'hésiterait pas à se le faire tirer jusqu'à la dernière palette. — Je le crois comme toi. — Et c'est toujours bien doux pour un souverain de compter sur des attachements semblables, tandis que, excusez, sire, la franchise du sergent, il n'y a pas tant de fond à faire sur les belles assurances qui se débitent dans votre palais. Rappelez-vous la restauration et les cent jours, tandis que les princes montaient en voiture et s'éclipsaient par les portes de derrière, les courtisans retournaient leurs cocardes et leur dévouement vers le petit caporal qui entrait en triomphe par le grand escalier. — Oui,

il est assez commode d'avoir ainsi des habits à double face.

Il faut convenir, dit Latulipe, en apercevant les hautes murailles de la prison, que notre mère Ève a eu une idée diabolique de manger une pomme. Sans cette tentation satanique nous serions cependant immortels. On ne connaîtrait pas les prisons, notre seule occupation serait de nous promener dans le jardin céleste, on ignorerait l'art de la guerre, et je n'aurais pas été sergent de la garde sous le grand empereur. Et Latulipe sonna à outrance à la porte de la prison, et moi de rire des sorties franches du vieux soldat. J'aime cent fois mieux les reparties naturelles du cœur que ces phrases étudiées, à la recherche d'un bon mot, qui n'inspirent souvent que l'ennui et le dégoût : l'homme sans éducation a quelquefois de belles inspirations, c'est un diamant brut qui a besoin d'être poli, mais qui, malgré sa rudesse primitive, jette souvent quelques beaux éclats de lumière.

LA PRISON POUR DETTES.

—

Quand j'ai six sous dans ma bourse,
Partout on me fait crédit;
Mais quand je suis sans ressource
Il faut payer sans répit.
WALTER-SCOTT.

En entrant, Latulipe fronça le sourcil, son regard s'assombrit. — Qu'as-tu, mon brave, lui dis-je? — Cette odeur de prison serre le cœur, j'aime cent fois mieux celle de la poudre à canon sur un champ de bataille, cela réveille; ici il y a de quoi

mourir de tristesse, et les prisonniers doivent furieusement maudire ce métal diabolique qui cause leur captivité, pourquoi n'ont-ils pas su s'en passer ? Il fallait faire comme à la retraite de Moscou, l'or brillait sur la neige auprès des chevaux morts, mais personne n'en ramassait ; on lui préférait la vie. Pourquoi ceux-ci ne lui ont-ils pas préféré leur liberté ? — Ah ! c'est que rien ne résiste à la puissance de l'argent ; le bonheur seul n'en est pas tributaire. — Je conçois la passion de la gloire, je l'ai éprouvée ; c'est un noble sentiment qui élève l'ame, et d'un simple soldat fait souvent un maréchal de France. — Tandis que la soif de l'argent engendre l'égoïsme, dessèche l'ame et le cœur, — et vous fait souvent mourir sous les verroux, comme ici, ou si vous conservez votre liberté de corps, l'esprit est l'esclave de cette fortune que vous poursuivez. Vous regardez avec envie l'équipage, l'hôtel de l'homme opulent, et vous mourez comme Tantale au milieu des eaux, en contemplant cet or et ces diamants qui vous font éprouver une espèce d'éblouissement fatal. — Ce vieil avare, assis à une table, compte ses pièces

d'or, ses yeux avides en ont la couleur. Croit-il donc, avec ses trésors, échapper à la mort qui frappe à sa porte ? il n'y songe pas ; toutes ses pensées sont à sa chère cassette, mais il va falloir la quitter ; il garde cet or comme une relique, nulle jouissance n'a embelli son existence, il meurt en athée, sans avoir répandu de bienfaits, jetant un dernier regard sur cet argent qu'il ne peut emporter, et qui ne tardera pas à faire de nouvelles victimes.

Depuis que je suis ici, il me semble que l'argent est un poison, et je crois que je le jetterais volontiers à la mer, comme firent ces conquérants espagnols qui traversèrent des mers orageuses pour aller en pays étranger, dans un monde inconnu. — Latulipe, c'est la tempête qui engloutit ces trésors enlevés par leur insatiable cupidité, tu n'es pas aussi fort sur ton histoire que sur le maniement des armes. — Pour ce qui concerne les particularités des régimes de toutes les couleurs, c'est vrai, je confesse mon ignorance ; mais quand on a servi sous le petit caporal, je crois qu'on a vu tout ce qu'on pouvait voir. — C'était un grand capitaine, un homme

extraordinaire. — Oh ! quant à cela, il n'y a pas à le contester, et quoique mort sur un rocher, il a emporté son certificat de grandeur scellé de tous les souverains de l'Europe. — Oui, mais ils ont voulu en effacer les traces en le faisant brûler par le soleil dévorant de Sainte-Hélène. —Baste, mon prince, c'était impossible, et la renommée qui l'avait toujours précédé, quand nous marchions à la gloire, ne l'avait pas perdu de vue, elle avait enlevé le parchemin impérial pour le donner à l'immortalité. — Et les reflets brillants de ce soleil qui vivifie l'univers, ont reproduit, en caractères de feu, ces pages impérissables de l'histoire d'une grande nation.

Mais en voici assez sur ce sujet, mon brave, car si je te laisse parler du petit caporal, nous courons grand risque de passer la nuit ici, et je veux causer avec quelques infortunés. — Excusez, sire, vous m'avez permis de parler franchement. — Dis-moi toujours ce que tu penses, Latulipe, tu seras peut-être le seul de tous ceux qui m'entourent. — Sire, vous n'aurez pas de peine à être obéi, car le défaut du vieux soldat, c'est de dire ce qu'il a sur le cœur.

— Concluons, Latulipe, que bien fou est celui qui court après l'argent, — et que, quand on a sa ration quotidienne, une pipe de tabac et le soleil qui luit pour tout le monde, il est insensé de risquer de se rompre le cou, de venir dans cet hôtel, ou de se brûler la cervelle, et pourquoi ? pour des pièces d'or, pour de l'argent, si difficile à avoir, si facile à fondre ; je n'avais pas plutôt changé un napoléon, car j'en ai eu en réserve jadis sous mes galons et autres lieux circonvoisins sur ma personne, et tout cela pour dérouter l'ennemi, je n'en avais pas plutôt, dis-je, changé un, que le restaurateur et quelquefois la sémillante allemande, ou toute autre particulière d'un pays quelconque conquis par nos armes... oh ! excusez, mon prince, m'obligeaient à découdre de nouveau le galon de sergent. — Parle, parle, Latulipe, si le soldat consacre sa vie à la gloire, il est naturel qu'il donne quelques jours à l'amour. — C'est vrai, mon prince, et d'ailleurs l'un ne va pas sans l'autre ; la beauté triple le courage, et comme les femmes n'aiment pas les poltrons, encore moins les conscrits, ils se dépêchaient bien vite d'être placés au

rang des braves, et l'amour et la beauté concouraient à nous faire obtenir la victoire.

Diable, s'écria Latulipe, voici des cellules qui représentent des boudoirs de petites maîtresses. — Mais il y a de verroux à chaque porte. — Ah! c'est vrai, c'est ce qui en ôte tout le charme, et à la place de cette élégante dormeuse, de cette bouteille de Champagne, je préfèrerais le feu du bivouac et la gourde de vieux Cognac, il n'y a rien de tel que le grand air, j'aimais tant à voir un bel horizon et mon ennemi s'avancer, et quand j'étais en védette.... quoique cela ne soit pas toujours sans danger, car on peut être pris, tué ou gelé quand on vous relève, ce qui offre quelques désagréments majeurs, quand j'étais en védette..... — Si tu reprends le cours de tes campagnes, les lumières s'éteindront, et adieu les consolations que je viens apporter aux prisonniers.

C'est vrai, mon prince, pardon, excuse, mais c'est que les souvenirs de gloire, voyez-vous, pour un vieux soldat de l'empire, c'est son existence, c'est ce qui le fait vivre, il faut songer au passé...—

Quand le présent ne lui ressemble pas, n'est-ce pas ce que tu as voulu dire ? — Je n'osais, sire..... — Ose toujours, je te le répète, mais rassure-toi, si la paix règne en ce moment, ce n'est pas une raison pour que les jours de gloire ne renaissent pas, cette passion qu'ont su nous inspirer nos ancêtres est impérissable, elle sommeille; mais elle n'en aura que plus de force à son réveil.

Voici un jeune détenu qui m'intéresse, son air distingué et sa mélancolie me présagent quelque narration touchante dont je pourrai faire mon profit, sers-moi d'introducteur, tes chevrons te donnent le pas sur moi. — Excusez, sire. — Et surtout l'incognito. — Vous serez obéi, sire, si ma maudite présence d'esprit... car l'esprit n'est pas le fond de ce qu'on appelle dans les régiments... excusez, mon prince, des vieilles culottes de peau.—Pourvu qu'il ait l'esprit de se bien conduire et de se bien battre, voilà tout ce qu'on demande au soldat. — Oh ! quand je dis que l'esprit n'est pas de notre compétence, comme c'est le fort des auteurs, — de quelques uns, — je ne dis pas pour cela que nous

n'ayons pas la parole comme un autre, et quand le petit caporal nous l'adressait, un jour de bataille ou de revue, je dis que lorsqu'on avait assez d'aplomb pour lui répondre sans quitter sa position de soldat sous les armes, peut-être des pekins... oh ! excusez, mon prince.... — Va, va.... — ne s'en seraient pas tirés sans manquer le commandement ou sans faire un faux pas, et nous, nous étions immobiles, fixes, et le cœur battait plus qu'au moment du combat; mais après on se disait, en relevant sa moustache avec un air d'une fière satisfaction, et en attisant le feu du bivouac où bouillait la marmite de crompire : L'empereur m'a parlé ! — Oui, il aimait à causer avec ses braves, et c'est ainsi qu'il s'en est fait adorer. — Ah ! ça, c'est vrai, et je défie à quel souverain venu ou à venir, ah ! excuse, pardon, sire, car vous n'êtes pas plus fier que lui, vous causez avec tout le monde, — d'avoir été plus aimé. — Oui ! oui, mais entre donc, et laisse l'empereur pour le moment reposer en paix.

Le jeune détenu semble laisser échapper un livre de sa main, il paraît absorbé dans de tristes pensées,

une miniature de jeune femme orne seule la muraille; des flacons de liqueurs, des bouteilles au goulot argenté attendent, sans doute, la présence de quelques joyeux convives. — Pardon, monsieur, dit Latulipe, si nous vous troublons, mais deux militaires ont eu la curiosité de connaître cette prison. — Entrez, mes braves, la vue des défenseurs du pays fait toujours plaisir, et surtout l'uniforme de la garde, vous êtes heureux d'être ici en visiteurs; que n'en est-il ainsi de moi, ah! peut-être, si j'avais fait comme vous, je n'y serais point entré, et Dieu sait quand j'en sortirai! — Vous êtes jeune, repris-je, vous avez de l'avenir. — Asseyez-vous, messieurs, et acceptez un verre de Cognac. — Oh! quant à ce qui est de cela, dit Latulipe en me regardant avec une espèce d'embarras, on ne refuse pas ces sortes de choses.

Et quel est le barbare qui a la cruauté de vous retenir ainsi sous les verroux, dit Latulipe en remplissant de nouveau son verre, car le soldat entre vite en connaissance. — Un vil usurier. — Ah! diable, cela laisse peu d'espoir, ils ont en général le

cœur aussi dur que la peau d'un crocodile ou d'une pièce de vingt-quatre. — Comment, à votre âge, repris-je, avez-vous eu déjà le malheur d'avoir affaire à ces spéculateurs, la honte de l'espèce humaine et l'écueil de tous les honnêtes gens? — Des folies de jeunesse, messieurs; qui n'en a pas à se reprocher? tenez, mes braves, vous êtes venus fort à propos me tirer de ma tristesse, chassons-la en vidant cette bouteille de Champagne, ce vin bienfaisant allège la peine et fait disparaître la mélancolie ; sur un tombeau couvert de draperies lugubres, je crois qu'il ferait apparaître des guirlandes de roses. — Merci, monsieur, je ne vois pas la nécessité de noyer le chagrin, car après il revient plus vif. — Cela se peut, reprit Latulipe, qui ne semblait nullement partager mon avis, mais c'est un soulagement passager, un rêve doux et menteur, et puisque les sultans boivent de l'opium, je ne vois pas pourquoi nous nous refuserions du Champagne; notre premier père Noé s'enivra du vin de ses vignes. — Latulipe, épargne l'histoire sainte, je t'en conjure. — Cependant je me suis laissé dire..... — Eh ! que diable, si tu veux te rappeler

tout ce que tu as entendu, autant prendre un livre, tu seras plus sûr de tes souvenirs.

Le jeune homme se leva pour prendre des verres aux formes effilées. « Vous verrez, messieurs, que vous le trouverez excellent : c'est du Moet véritable. » Et Latulipe de me dire à l'oreille : « Sire, c'est aujourd'hui l'anniversaire de l'empereur, et si vous voulez apprendre quelque chose de ce jeune homme, *in vino veritas.* — Oh ! si tu vas devenir Romain... — J'en ai connu des Romains, et voire même des Romaines, quand nous avons rendu une visite impériale à monseigneur le pape. — Oui, oui... » Et le bouchon va frapper le plafond avec fracas.

N'y aurait-il pas d'indiscrétion, monsieur, à vous demander le récit de votre mésaventure ? — Volontiers, en peu de mots vous allez la connaître : je venais de finir mon droit, après m'être livré à maintes folies de jeunesse que mes parents avaient pardonnées; mais à peine reçu avocat, j'eus le malheur de les perdre, je devins possesseur d'une assez belle fortune, les amis ou ceux qu'on décore de ce nom, surtout les anciens compagnons de mes plaisirs, re-

vinrent en foule; les mauvais conseils me firent dévier de la route que j'aurais dû suivre, les dîners, les bals, les danseuses de l'Opéra, engloutirent en deux années, deux cent mille francs. Mes dépenses passées me donnaient un certain crédit, lorsqu'on croit que vous avez on vous offre toujours; je menai encore quelque temps ce train de vie avec l'argent d'usuriers qui me prêtaient dix mille francs en me faisant souscrire le double de valeurs. Lorsque je vins à manquer à mes engagements, le crédit disparut, et dès qu'on fut certain que je ne possédais plus rien, toutes les bourses me furent fermées, mon mobilier fut vendu. Je tombai dans la misère et le découragement, je ne pouvais, ainsi tourmenté, me livrer à mon état, l'esprit a besoin de calme pour s'occuper fructueusement. Mes créanciers, las de ne pas être payés, exigèrent des lettres de change qui m'ont conduit dans cette funeste maison; vous voyez l'avenir qui m'est réservé, il n'est pas brillant, et par moments il me prend envie de mettre fin à mon existence. — Jeune homme, quoique la jeunesse actuelle fasse l'éloge du suicide, je dis que c'est l'action d'un lâche ou d'un fou, et

qu'il y a cent fois plus de courage à supporter l'adversité, surtout quand c'est par sa faute qu'on y est en butte.

Latulipe en vidant un nouveau verre de Champagne, s'écria : le proverbe dit : Frappez et l'on vous ouvrira, cependant celui qui a besoin frappe sans voir jamais la porte s'ouvrir, les riches entendent bien, mais ils font la sourde oreille. — Demandez des places, des honneurs, on vous les accorde quelquefois, mais de l'argent jamais ! ce métal brouillerait les meilleurs amis. — Je l'ai éprouvé aussi, dit Latulipe en se versant toujours, car chez le soldat le laisser aller est une seconde nature, qu'il y ait de l'argent, cela est naturel, il gît dans la terre où du reste on devrait l'y laisser, mais qu'on ait inventé des billets... — Dites des lettres de change. — Oui, des lettres de change qui vous font coffrer, je dis que c'est un guet-apens, une invention infernale, et j'aimerais mieux me couper le poignet avec mon sabre que de mettre ma griffe dessus. — Et tu aurais raison, car elles ne sont pas plutôt faites que l'échéance arrive. — Ah ! oui, et les jours de cap-

tivité sont longs et sombres, c'est le revers de la médaille, les jeux et les ris ont disparu.

Voici une charmante personne, elle est d'une beauté ravissante, dis-je en regardant la miniature; sans doute c'est une de celles qui ont contribué à votre ruine, car la beauté est souvent dangereuse pour celui qui se laisse captiver par elle ?—Oh! non, monsieur, cette jeune fille est un ange de bonté, de vertu, c'est une de mes cousines qui me fait, en secret, passer quelques adoucissements. Si j'avais écouté ses conseils, dit-il en soupirant, si j'avais travaillé, si je n'avais pas dissipé ma fortune, je serais aujourd'hui son époux et le plus heureux des hommes. — Et si vous deveniez libre, suivriez-vous avec ardeur la noble carrière qui peut encore vous ouvrir un avenir honorable et vous rendre à la félicité? — Sans doute, mais à quoi bon se nourrir d'un fol espoir ? — Reviendriez-vous aux conseils de votre jeune parente, feriez-vous son bonheur ? — Sa main ne pourrait être que la récompense d'un travail persévérant, car Célina m'aime, et ma conduite passée lui a causé bien des chagrins; je sais

qu'elle a refusé un parti avantageux parce que son cœur ne lui appartient plus, sans cela m'eût-elle donné son portrait; elle voulait aussi m'exhorter à la patience et au courage. — Elle a eu raison, et peut-être le ciel a-t-il entendu la voix de votre repentir, peut-être vos maux vont-ils cesser. — Se pourrait-il; mais quel espoir puis-je avoir ?..

Rapportez-vous-en au sergent, dit Latulipe, s'il vous promet, il peut tenir, il ne manque pas de connaissance ni de pouvoir, et je me mis à sourire en faisant signe à Latulipe de garder le silence que le Champagne le rendait très disposé à rompre. — Et quel est le nom de votre usurier ? — Un véritable flibustier qui aurait mérité la potence avec ses dignes collègues, un ancien huissier qui fait honteusement valoir ses fonds à cinquante pour cent, voici son adresse. — C'est bien, reposez-vous sur moi, demain le greffier vous donnera sans doute une bonne nouvelle. — Puissiez-vous dire vrai, sergent, ma reconnaissance sera éternelle, et vous serez pour moi l'envoyé de Dieu. — Surtout du travail et le bonheur de la cousine. — Oh ! c'est mon plus vif

désir. — Plus de ces nombreux amis qui vous quittent quand tout est dissipé, choisissez-en qui le soient toujours, même en ouvrant leur bourse, le nombre n'en sera pas grand. — Oh ! sans doute, l'amitié a quitté cette terre que l'intérêt habite, on dirait que nous sommes dans l'âge d'argent. — Plus de lettre de change. — Plutôt la mort.

Ma foi je la préférerais, dit Latulipe en vidant un des flacons, à une demeure comme celle-ci, mieux vaut quatre pieds de terre sur soi que la musique permanente de milliers de verroux.—Adieu, monsieur, si jamais nous nous rencontrons, j'aurais beaucoup de plaisir à apprendre que j'ai fait des heureux ; et le jeune homme de dire à Latulipe : mais quel est donc votre camarade ? malgré ses galons de sergent, il a un je ne sais quoi ?... Et Latulipe de répondre, en retroussant sa moustache avec un certain air de contentement : qui n'appartient pas à tout le monde, n'est-ce pas ? — Son adresse ? — Je ne puis vous la donner aujourd'hui, mais en se rapprochant et en riant avec malice, il lui dit à l'oreille : vous la saurez facilement, sa demeure est connue de tous. —

Grand Dieu ! — Chut ! et l'incognito ? je serais mis aux arrêts. — Je crierai désormais vive le roi ! — Et vive l'empereur , reprit Latulipe en s'éloignant, car c'est aujourd'hui son anniversaire. Je ferai, m'écriai-je, une loi de fer contre l'usure, car elle ne craint pas de river les chaînes de ses victimes, c'est une plaie qui mine la jeunesse et la société.

Nous aperçûmes bientôt après une petite fille qui versait des larmes. Qu'avez-vous, mon enfant, lui dis-je ? — Ah ! monsieur, maman pleure près de papa parce qu'il n'est pas libre, et que séparées de lui nous ne sommes pas heureuses. — Conduisez-nous vers eux.

Nous entrâmes dans une chambre d'assez triste apparence, la famille était dans les larmes. Excusez la visite de militaires, leur dis-je, ils ne peuvent passer outre quand ils entendent la voix d'un malheureux ; calmes et impassibles au bruit du canon et du sifflement des balles, les plaintes de la douleur ne les ont jamais trouvés insensibles. — Merci, messieurs, de l'intérêt que je vous inspire, il est si peu de cœurs compatissants, mais désormais rien ne peut

changer ma triste position, j'ai été victime de trop de confiance, je croyais qu'on ne pouvait tromper, je pensais que l'on devait compter pour quelque chose la droiture des intentions, erreur ! les hommes d'argent ne connaissent que la rentrée de leurs capitaux.

Oui, s'écria Latulipe, tout autre sentiment leur est inconnu. — Je réalise la fortune de ma femme, je me livre au commerce, fatales spéculations qui ne laissent pas un moment de repos à l'esprit de l'homme, je suis ébloui par de brillantes apparences souvent si trompeuses, je ne sais pas que ce crédit qui s'acquiert si vite, si facilement, et qui se perd en une minute, est souvent basé sur une ombre dorée qui au moindre souffle disparaît. — Ah ! s'écrie la jeune femme, mon mari était trop honnête homme pour réussir, il vendit à des gens qui menaient grand train, ils payèrent bien, puis mal, quand les escompteurs vinrent à manquer, et finirent par ne plus donner une obole ; mais bientôt les chevaliers d'industrie se relevèrent plus intrépides que jamais, dans leurs machinations infernales ils construisirent

de nouveaux rouages de crédit, et cherchèrent de nouvelles dupes ; mon mari est ici, eux éclaboussent insolemment leurs créanciers. Il perdit ainsi une partie de notre avoir, les valeurs sur lesquelles il comptait vinrent presque toutes à manquer, c'étaient des effets de complaisance, et combien en existe-t-il dans les relations commerciales, qu'on ne soupçonne pas et qui sont l'avoir factice de certains négociants ? à l'aide de ces effets imaginaires ils représentent un actif qui disparaît aussitôt que l'escompte refuse de les prendre, alors tout se découvre, et la ruine est imminente pour le prêteur.

Aussi, reprit le négociant, je ne connais rien de plus dangereux que ces grands crédits, ces fortunes colossales que l'on voit en un instant s'écrouler, c'est folie de chercher à s'enrichir, c'est sacrifier le peu que l'on possède, j'aimerais mieux être ouvrier que commerçant ; ceux qui n'ont rien ne craignent pas les pertes, et quelquefois le hasard les favorise, mais combien en est-il ? — C'est une funeste invention que le crédit, le commerce devrait se faire sans billets, au comptant et par échange, la fortune au-

rait moins d'élus, mais il n'y aurait plus de victimes. On a supprimé la loterie, les jeux de hasard pour empêcher des catastrophes, des suicides, abolissez les billets qui sont un appât si perfide pour celui qui ne respire que la dépense ou le besoin de faire fortune.

J'espérais que mes créanciers m'accorderaient du temps, vain espoir, ils furent impitoyables, et mettant les huissiers après moi, ils pensèrent que je chercherais à m'ouvrir un nouveau crédit pour les remplir, fausse idée qui me fit traquer comme une bête fauve. Il y eut dix mille francs de frais pour un capital à peu près semblable. Ils vendirent mes meubles, ne me laissant que le désespoir et les larmes. — Pour mettre le comble à leur barbarie, un matin un garde du commerce vint arracher Alfred de mes bras ; ni mes sanglots, ni les cris de mes malheureux enfants, ne purent toucher ces cœurs inflexibles ; il fut conduit ici, depuis ce temps le chagrin est notre partage sans aucune perspective d'un meilleur avenir.

Oh ! s'écria Latulipe avec un mouvement superbe

de vieux grognard, les huissiers, les gardes du commerce, qui ne les maudirait avec de pareils exploits? que je voudrais les tenir en pleine campagne comme les Prussiens et les Cosaques ! Je me suis laissé dire qu'autrefois on pouvait tuer un huissier pour cinquante francs, c'était vraiment assez commode; mais je crois que si cette loi était encore en vigueur, leur charge ne se payerait plus au poids de l'or. — Latulipe, c'est un bon métier pour gagner de l'argent, et maintenant on s'inquiète peu des moyens. — Ma foi, je ne changerais pas mon titre de sergent de la garde pour celui d'huissier, ce mot sonne mal à mon oreille, et quand on répugne à faire des malheureux on ne doit pas l'aimer. — Que dirais-tu donc s'il te fallait être bourreau ? — Je remercierais. — Mais cela est héréditaire. — Je renoncerais à la succession. — Mais on t'y obligerait. — Oh ! alors je déserterais. — Il y a de tristes devoirs à remplir, et il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui les accomplisse. — Eh ! bien, sir... sergent, je demanderais au roi si j'avais voix délibérative au conseil, la suppression des huissiers, de la contrainte par corps et de la peine de

mort. — Eh ! mais c'est une idée qui n'est pas si mauvaise, Latulipe, et si le conseil du souverain était un peu philanthrope, ces innovations pourraient bien être opérées en faveur de l'humanité.

Monsieur Alfred, donnez-moi le nom de vos créanciers.—Comment, sergent, vous espérez pouvoir attendrir ces gens sans pitié, ces hommes d'argent ?—Si le sergent ne leur fait pas entendre raison, personne n'y réussira, dit Latulipe. — Je sais bien que les militaires parlent avec franchise et fermeté, mais c'est de l'or qu'il leur faut, ils vivent pour en avoir, et ils font mourir dans les fers leurs débiteurs pour en avoir encore. — Soyez tranquille, le sergent a fait quelques petites économies, dit-il en souriant, qui le mettront à même de vous servir ; d'ailleurs, c'est aujourd'hui l'anniversaire de l'Empereur, et cela porte bonheur.

En ce moment entra le jeune détenu que nous avions rendu à la félicité ; après avoir échangé quelques paroles, il parla à l'oreille de M. Alfred ; Latulipe sentit sa figure devenir pourpre, il craignait

une indiscrétion, et le mécontentement de son compagnon royal.

Si vous recouvriez votre liberté, si vous étiez rendu à votre famille, vous livreriez-vous de nouveau aux chances du commerce ? — Dieu m'en préserve, le négoce, suivant moi, est un jeu de hasard où il y a beaucoup à perdre et peu à gagner, c'est une torture permanente. Je solliciterai une place, l'intendance d'un château ; quand l'ame a éprouvé de grandes secousses, elle a besoin d'un peu de calme, et lorsqu'on a l'esprit constamment tendu à payer et recevoir des billets, il y a supplice perpétuel, et c'est l'enfer anticipé quand vous pensez aux échéances, et reconnaissez l'impossibilité d'y faire face.

Demain, monsieur Alfred, vous aurez de mes nouvelles; quant à être régisseur, je pourrai peut-être vous trouver cela. — Oui, le sergent a beaucoup de connaissance au château, et, s'il le veut..... Latulipe s'arrêta sur un de mes regards, et rabaissa sa moustache. — Ah ! monsieur, dit la jeune femme, vous nous rendez au bonheur. — Madame, dit Latulipe, pour un simple particulier....., même voire un ser-

gent.... — ou un souverain, il n'est rien, interrompis-je, de plus doux que de faire du bien quand on le peut ; en rentrant chez soi, on consulte son album, le nombre des malheureux soulagés, et l'on s'endort avec une douce satisfaction, en s'écriant : Voilà ma journée.

Ah ! sire, dit la jeune femme en tombant à mes genoux, car il n'y a qu'un souverain qui puisse parler et agir ainsi, notre reconnaissance sera éternelle. Vous le voyez, messieurs, dit Latulipe, la fête de l'Empereur porte bonheur. Je me retire, messieurs, en vous priant de modérer ces cris, et j'engage Latulipe une autre fois à mieux observer la consigne. — Suffit, mon prince, j'ai mérité la réprimande et même la salle de police. — Je veux garder l'anonyme, car il m'est pénible de penser, tout roi que je suis, que je ne puis soulager toutes les infortunes de cette prison, et c'est là que je sens mon impuissance ; je vais cependant m'occuper de réformes, car je veux d'abord qu'il n'y ait plus de malheureux, la terre est assez grande pour qu'on en donne un petit coin à chacun, sans cela nous serions plus à plaindre

que les sauvages, le fruit de la civilisation serait bien amer s'il ne produisait que la misère. Adieu, Messieurs, n'oubliez pas les leçons du passé ni les bienfaits de la providence. M. Alfred, vous serez un de mes régisseurs, et nous nous dérobâmes aux remercîments de ces infortunés, qui, alors qu'ils croyaient tout perdu, étaient rendus, comme par miracle, à la félicité.

Je me promis bien de charger mon conseil de me proposer une loi contre les usuriers, et de les entourer d'une telle surveillance qu'ils ne pussent plus faire de victimes. Plus de contrainte par corps, m'écriai-je, il est ignoble de priver un homme de sa liberté pour de l'argent; celui qui n'a pas ne payera pas plus, et celui qui a, s'il est fripon, pas davantage. C'est au commerce à apporter plus de prudence dans ses opérations, à se livrer moins au hasard, il agira murement et ne se reposera plus sur cette fatale idée de prise de corps, souvent la source de poignants chagrins pour l'honnête débiteur, et de bien des mécomptes pour l'inflexible créancier.

Latulipe, si tu étais roi, que ferais-tu des huis-

siers ? — Ma foi, sire, je les ferais pendre. — Comme tu y vas ; il y a parmi eux d'honnêtes gens. — Oui, des braves gens, vendant au poids de l'or leurs grimoires, vous faisant six cents francs de frais pour un capital de deux cents, et en définitive vous envoyant en cage. Oh ! quand j'y songe, je frémis, et je cherche dans ma mémoire si je n'ai pas quelque lettre de change en circulation, elle m'effrayerait plus qu'un boulet de vingt-quatre. — Je verrai s'il ne serait pas possible de supprimer les effets, et de faire le commerce au comptant et par échange. — Oui, comme chez les sauvages, c'est le seul moyen de ne pas s'enfoncer, et je crois que la civilisation, parfois, pourrait puiser avec fruit chez les nations encore neuves. — S'il n'y a plus d'effets, il n'y aura plus d'huissiers — et ce ne sera pas dommage ; le jour où les Français apprendront qu'il n'y a plus de peine de mort, de contrainte par corps, ni d'huissiers, ils croiront voir renaître l'âge d'or, et chacun respirera l'air embaumé du paradis ; ici bas, avec l'or et l'argent c'est l'enfer, car c'est sous terre que nous allons le chercher, et c'est là le séjour

du diable, qui nous le fait voir pour nous faire damner.

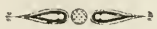
En admettant que l'on conserve les huissiers, je veux que les frais se réduisent à peu de chose, et qu'on supprime ce dédale de procédure, qu'on accorde du temps au débiteur qui, autrement, se laisse faire des frais pour reculer sa captivité ou la vente de ses meubles. Il y a des modifications à apporter, d'utiles réformes à faire sur ce sujet ; cette loi sera proposée et discutée en premier lieu, elle est indispensable, c'est un grand vice qui existe et qu'il faut extirper. — Ah ! mon prince, on vous bénira ; n'est-on pas déjà assez malheureux de devoir, sans qu'il faille encore vous écraser ? Une supposition, c'est absolument comme un soldat blessé que son ennemi achève en lui plongeant son sabre à travers le corps, alors c'est un assassinat. — Sans doute.

Sire, hâtons le pas, les verroux se font entendre, il est l'heure de se retirer, et il ne serait pas agréable pour Votre Majesté de se voir écrouée ou d'être obligée de se faire reconnaître. Cet air est asphyxiant, et quand je pense que c'est pour de l'argent qu'ils sont

ici ! — Latulipe, il faut remplir ses engagements, quand on doit il faut payer ; vois le brave Henri IV, il regardait une dette d'honneur comme sacrée ; que de fois il écrivit à Sully de payer certains mandats perdus au jeu, car notre cher collègue avait ses petits travers. — Ma foi c'est un passetemps assez agréable, et quand nous jouions à la drogue ou à l'impériale, on ne pensait pas qu'il faisait froid ou que l'estomac était à jeun. — Et pour te donner un exemple de la loyauté du brave huguenot, une fois entré dans la capitale, il remplit ses engagements vis à vis des grands qui lui avaient vendu Paris. — Il fallait, vous en conviendrez, sire, qu'ils eussent de fameux fronts de guerriers catholiques pour vendre une ville qui ne leur appartenait pas ?— Sans doute, mais il crut se rallier ces seigneurs, qui, plus tard peut-être, n'arrêtèrent pas le bras de Ravaillac ; il n'y a guère à compter sur ceux qui se vendent. — Ils cherchaient peut-être encore un nouveau roi auquel ils pussent livrer la capitale ? — C'est ce qu'on n'a pu savoir ; mais quand on a goûté des honneurs et de la fortune, il est rare qu'on puisse s'en passer. —

A moins qu'on ne soit ici. — Alors il faut, suivant le proverbe, faire contre fortune bon cœur, et quand on n'a pas d'argent, avoir de la philosophie, – et une blague de tabac, et l'on fume de deux manières, car je mets le tabac comme le baume indispensable pour la guérison des misères humaines. Je conviens que c'est un drôle de plaisir que d'aimer à voir se modeler des nuages de fumée, mais il semble que vos chagrins s'en vont avec elle. — Et souvent nos rêves d'illusion se dissipent ainsi et vont se perdre.... — dans l'espace imaginaire.

La porte roula bruyamment, nous semblâmes respirer plus librement une fois le seuil franchi ; je m'écriai alors : plus de prisons, l'homme n'a point été créé pour être traqué et enfermé comme une bête sauvage ; s'il n'a rien, qu'il conserve sa liberté, c'est le premier et le plus précieux des biens, c'est une propriété qu'il acquiert avec la vie, on ne peut pas plus la lui enlever qu'il ne peut la céder.



L'AUDIENCE.

—

N'avoir que de riches amis
Eviter l'homme de mérite,
Flatter les grands, fuir les petits,
Voilà ce qui vous accrédite.
Fermer sa porte à son parent
Et croire l'honneur inutile,
Mépriser son frère indigent,
Voilà comme on est à la ville.

A. IMBERT.

Me voici encore en cours d'excursion avec mon fidèle serviteur Latulipe. Je lui ai fait endosser l'habit civil, j'en ai fait un solliciteur; sous ce vêtement bourgeois il conserve les allures du militaire, et sa figure martiale et basanée, sa moustache épaisse et

grise dénotent un ancien brave, la décoration que je lui ai accordée pour ses bons et loyaux services, lui donne un certain air d'importance, mais elle ne jure pas, comme sur tant d'autres, avec sa physionomie guerrière, et l'on ne s'étonne point de la lui voir porter, assuré du moins lui qu'il l'a bien gagnée, et qu'elle n'est point le prix de viles adulations ou de la fortune. Latulipe a une lettre d'audience du ministre, je ne suis point fâché de m'assurer comment mes représentants reçoivent le public. J'ai conservé mon simple uniforme de sergent, j'ai simplement ajouté une large bande de taffetas noir sur mon œil gauche, afin de mieux garder l'anonyme.

En entrant au ministère, le factionnaire nous porte les armes ; Latulipe, par suite de son ancienne habitude, met la main à son chapeau rond, sans l'ôter, et le soldat de dire : c'est un ancien gro gnard ; aussi, l'arme a-t-elle doublement résonné, et il n'a pas tourné le dos, comme les militaires se plaisent à le faire pour les nouveaux parvenus ; le soldat n'aime à rendre les honneurs qu'à ceux qui en paraissent dignes.

Arme-toi de patience, mon pauvre Latulipe, nous allons entrer dans les salons d'attente, car n'arrive pas qui veut, et s'il y a foule de solliciteurs nous serons bien heureux, nous autres pauvres prolétaires, d'être reçus. — Un soldat n'en manque pas, et quand on a été en faction on en est suffisamment pourvu. — Au moins tu pourras te rôtir à un bon feu, et passer en revue tous les habitués ministériels. — Je préfère fondre ici à laisser mes oreilles ou mon nez, comme jadis en Russie, et marcher sur ces tapis au lieu d'errer dans ces sombres déserts de glace ou de neige. — Donne ta lettre d'audience. — Il me semble que cela est inutile, mon prince, si ce personnage à chaînes d'argent, et noir comme un corbeau, est le ministre même, nous serons bien vite expédiés. — Comment, Latulipe, en es-tu encore à ce point, toi qui loges au palais royal, ne vois-tu pas que ce grand monsieur est l'huissier du ministre. — Pardon, sire, mais je ne suis qu'une bête, en fait de grandeurs je ne serai toujours qu'une vieille culotte de peau. Ah ! si c'était des uniformes, je ne serais pas si novice, j'ai eu le

temps de les étudier; mais qui dirait que cet homme, avec son air important et protecteur, n'est qu'un huissier. Ma foi si le proverbe est vrai : Tel valet tel maître, je ne serai pas fort à mon aise devant le ministre, mais un grenadier de la vieille se remet vite d'une première émotion, s'il en est susceptible, et quand on a causé avec le général en chef, on ne doit rien craindre, c'est comme en plaine une compagnie de grenadiers soutenue par un escadron de cuirassiers. — Remets ta lettre à celui que tu prenais pour un ministre.

Latulipe s'avance avec assurance, l'huissier le regarde avec indifférence et la prend. — Y en aura t-il pour longtemps avant de pouvoir parler au ministre ? — C'est ce que je ne puis vous dire, cela dépend des visiteurs, vous entrerez à votre tour, passez aux salons et attendez. — Il n'y a rien à répliquer, Latulipe. Nous parcourons le salon d'attente, il y a déjà des solliciteurs, car il en est qui y passeraient la nuit ; la persévérance, pour les postulants, équivaut quelquefois à la faveur, car ils obtiennent par l'importunité ce qu'un autre doit à ses protections.

Des dames occupent un sofa et des fauteuils, divers personnages plus ou moins ridicules, tous très contents d'eux-mêmes, promènent leurs espérances avec un air d'importance et de fatuité, le ministre ne reçoit pas encore.

Sire, me dit Latulipe, la faction semble devoir être longue, car on n'annonce pas souvent, et il y en a devant nous ; s'il n'y avait encore que des hommes, mais les femmes aiment à causer, et il n'est pas facile de les congédier, surtout quand elles sont jolies. — De la patience, Latulipe, ce mot devrait être inscrit, en lettres d'or, sur la porte d'entrée, ou bien alors il faut renoncer au rôle de solliciteur. — Je vous avouerai, sire, qu'à en juger par le début, je me sens peu propre à ce métier, et que je préfèrerais rester sergent toute ma vie, que de passer des journées entières à me faire regarder par l'un ou l'autre, à voir ce grand flandrin d'introducteur qui se croit presque ministre parce qu'il est à sa porte ; ne vaut-il pas mieux poursuivre l'ennemi, faire bouillir la marmite au feu du bivouac et se couvrir de gloire, que d'employer son

temps à consulter les aiguilles de cette pendule, qui marche si lentement quand on attend, qu'on demande et qu'on ne sait si on obtiendra. — Je partage ton avis, il faut n'avoir rien à faire, ou avoir bien besoin, ou, si l'on est riche, être fou pour venir demander des places. — Mais assure-toi de ton tour avant qu'on annonce. — Est-ce que l'homme noir, sire, oserait enfreindre la consigne ? — Cela dépend de la manière dont elle a été donnée. — Il fera bien de ne pas l'outrepasser, car il a affaire à un troupier de la vieille qui ne s'est jamais laissé marcher sur le pied. Si vous le vouliez cependant, sire, d'un mot les portes seraient ouvertes, le ministre, au lieu de vous faire attendre, accourrait au devant de votre majesté, et ce grand escogriffe se prosternerait aussi bas qu'il a maintenant la tête haute; ce que c'est que l'habit! — Je ne suis pas fâché de me mettre un peu à la place du public; quand j'aurai souffert comme lui, je verrai quel remède il convient d'apporter à ce mal.

Monsieur l'huissier, pourriez-vous me dire mon tour d'introduction? — Je connais ma qualité, et

n'ai pas besoin qu'on me la rappelle. — Ne doit-on pas nommer chaque chose par son nom? et quand j'étais sergent de la vieille, on ne me disait pas capitaine, mais sergent. — Je n'ai pas le temps, monsieur, d'entrer en conversation avec vous. — Mais il me semble, reprit Latulipe, piqué au vif, qu'elle ne peut que vous honorer, et quand on a eu comme moi l'avantage de parler à l'empereur, on peut bien... — C'est de l'histoire ancienne, le coq a succédé à l'aigle. — Je le sais, quoique j'aie conservé ce vieux compagnon de la gloire; mais les trois couleurs demeurent, et ce sera toujours le drapeau d'un bon français. — Mais enfin, monsieur, que me voulez-vous? Voici des députés, des barons, des pairs de France, de hauts fonctionnaires qui arrivent, parlez, il faut que j'inscrive leurs noms. — Mon tour? — Vous l'aurez après... Votre lettre d'audience est la huitième. — Merci, je relève le numéro 7, et j'entre non en faction, mais chez le ministre, rappelez-vous, que du temps du grand règne, le grenadier de la vieille stationnait rarement dans les antichambres, que le petit caporal les recevait toujours,

et que si le vieux troupier attendait quelquefois, c'était l'instant du combat; mais notre empereur ne nous laissait pas le temps de perdre l'habitude du feu, excusez si je ne suis pas accoutumé à celui des salons; et Latulipe revint, fort content de lui, en marchant avec l'aplomb du soldat sans armes, s'asseoir près de moi, toutefois après avoir porté la main renversée à son chapeau.

Sire, nous sommes les huitièmes, ce ne sera pas long, tous ces arrivants sont après nous. — Nous allons le voir, Latulipe, car le ministre est enfin visible. — Cela n'est pas malheureux, je vous avouerai, sire, que je commençais à perdre patience, car l'aiguille a déjà fait le tour du cadran, vous en avez, mon prince, plus que le pauvre Latulipe. — Mon ami, un souverain doit en faire une plus forte provision que les autres.

En entendant annoncer la baronne de ***, Latulipe pousse un profond soupir, toujours des barons, des marquis, s'écria-t-il, ah! si l'empereur n'en avait pas tant créés; si ces mots avaient été à jamais rayés du vocabulaire français comme du temps qu'il

était premier consul..... — Il occuperait probablement toujours le trône. — Encore deux devant nous, et si ce sont encore des dames, je ne désespère pas de voir ici le coucher du soleil. Une baronne à de nombreux protégés, elle a à parler de ses tourelles, de ses ancêtres, de ses parchemins poudreux... — Philosophe Latulipe, tu en as sujet ici, et le salon d'attente d'un ministre est une vraie mine d'or pour l'observateur. — Mais, sire, voici une baronne qui s'oublie au point de mécontenter tout le monde, qui baille à ravir. L'un se promène en faisant sa phrase d'entrée, l'autre croise les jambes en relisant un placet; cette jeune femme, aux yeux noirs et agaçants, arrange sa brune chevelure en se regardant avec complaisance dans la glace, et ne compte que sur le pouvoir de ses charmes; celui-ci, dont un crachat recouvre la poitrine, compte sur sa position pour ne pas éprouver un refus; ce député sur son vote ministériel; cet épais solliciteur aux cheveux bouclés, à l'air suffisant et à la tournure commune, mise encore en évidence par sa décoration, est, sans doute, un riche parvenu; il croit, en descendant de son

équipage sans goût, posséder un arbre généalogique qui le fait descendre du roi Dagobert ; il n'est rien de plus vains, de plus ambitieux que les gens nuls que la fortune, dans ses inconcevables caprices, s'est plu à enrichir.

Les uns toussent et se mouchent, car, par une atmosphère de vingt-cinq degrés de chaleur, on peut, au lieu de la place que l'on sollicite, en occuper une le lendemain au Père Lachaise, par suite d'une bonne fluxion de poitrine; il faudra dire alors adieu aux honneurs, le postulant aura obtenu une place de la mort, et si Pluton s'emparait du défunt pour lui faire habiter son palais lugubre et le livrer à tous les diables, au lieu de laisser envoler son ame dans le séjour céleste, la seule place digne d'être ambitionnée, il y aurait complète déception. Laissons donc les parvenus, les ambitieux intriguer, et consolons-nous en songeant, suivant l'écriture sainte, que là haut : *Les derniers seront les premiers*, chacun alors aura atteint l'apogée des grandeurs, car à l'Etre suprême on doit attribuer des pensées d'indulgence et d'équité. Mais ce qui frappe le plus dans ce salon d'anxiétés, d'ennui et

d'insipides arrogances, c'est l'œil observateur de chacun qui cherche à lire dans celui de son voisin si ce n'est pas la même chose qu'il vient solliciter.

Mais sire, s'écria Latulipe, voici une heure que la baronne est avec le ministre. — Il oublie qu'on l'attend, et il faut que cette dame ait une conversation bien intéressante, ou des parentés bien influentes, pour qu'on lui accorde un aussi long entretien ; ah ! la voici qui sort. — Dieu soit loué, et puissè-je, si je suis jamais condamné à solliciter, ne pas la rencontrer sur mon chemin. — On introduit la jolie solliciteuse. — J'aimerais mieux, sire, causer une heure avec cette charmante personne que cinq minutes avec la baronne et ses quatorze quartiers. — Tu le vois, Latulipe, l'homme est toujours enclin à l'injustice, et toi le premier, il est si facile de critiquer ceux qui sont au dessus de nous, et souvent ces redresseurs feraient pis. — Sire, c'est l'histoire de la paille et de la poutre du bon La Fontaine. — Comment, Latulipe, tu as lu notre sublime fabuliste ? Cela est beau de ta part. — Ces contes me sont tombés entre les mains en Allemagne, je passais le temps à les lire et

à boire l'excellent vin du Rhin. — Le génie de La Fontaine devait parcourir le monde.

Sire, la pendule marche toujours, et nous restons depuis deux heures à la même place. — Je soupçonne, mon pauvre Latulipe, ce qui te tourmente, on ne fume pas ici. — Pardon, sire, sans pipe plus que partout ailleurs, et s'il fallait souvent faire de semblables haltes, j'aurais tellement en horreur les grandeurs, les salons des ministres, que j'irais m'ensevelir au fond des forêts. — Il faut achever la séance, passe dans l'autre pièce, et tire adroitement de ta poche ton tabac en carotte, mais tâche de ne pas expectorer, car si l'huissier t'aperçoit.....—Ah! sire, que de bonté, mais que m'importe ce grand escogriffe, du moment que votre majesté m'autorise, je vais mettre dans mon palais l'exquis tabac du Maryland. Je me suis laissé dire que Jean Bart, ce brave marin qui donnait tant de fil à retordre aux habits rouges, fumait devant Louis XIV, ainsi, sans comparaison, puisque vous voulez bien le permettre, d'ailleurs il n'y aura pas de fumée. — Un roi doit excuser quelques mauvaises habitudes aux braves

qui sont le soutien de son trône, et si ce n'étaient les dames, moi-même je fermerais les yeux sur ce passetemps des camps. — Mais elles s'y habituaient très bien lorsque les Cosaques et les Prussiens fumaient partout. — Contre la force il n'y avait pas de résistance possible. — On a eu tort de leur laisser perdre cette habitude salutaire, le tabac est l'ennemi de la fièvre jaune, du choléra et de la peste, et il vaut mieux être enfumé que de se laisser empester par ces mécréantes maladies. Latulipe se rend dans la pièce voisine, introduisant dans sa bouche son talisman de patience; mais lorsque la salivation devint indispensable, l'huissier dut penser, en le voyant fréquemment approcher de la cheminée, que le vieux grognard avait une pituite des plus prononcées.

Cependant la foule ne diminue pas, l'heure avance et la jeune solliciteuse n'est pas encore sortie; le nombre des solliciteurs devrait être limité, me dis-je, sans cela il faudrait un ministre pour chacun. Enfin, elle reparaît avec un sourire radieux, on résiste rarement à la beauté, c'est le plus redoutable ennemi des autres postulants, surtout quand un ministre est

jeune, le cœur de l'homme est faible et impressionnable.

Le septième postulant vient d'entrer, c'est notre tour ; Latulipe qui, malgré sa préoccupation tabagique, compte les entrants et les sortants, retire avec dextérité son tabac mâché, qui va se sécher sur une bûche ardente, et l'œil fixé sur l'huissier, attend que l'on proclame son nom, mais, oh ! désappointement ! le solliciteur sort et l'huissier appelle M. le baron de ***. Latulipe s'élance comme la foudre au devant du nouvel introduit et s'écrie : Pardon, monsieur, mais chacun son tour, je suis le numéro huit, c'est à moi d'entrer, et moi de l'examiner en souriant. — Cela se peut, monsieur, mais je suis baron, général et député. — Et moi, mon général, je suis sergent de l'ex-garde. — En effet, mon brave, je me rappelle t'avoir vu à la retraite de Moscou. — Je me nomme Latulipe, ainsi pardon, excuse, mon général, cette fois c'est dans l'ordre, mais si le civil passe aussi avant le pauvre sergent, je ne vois pas trop à quoi me servira ma letttre d'audience. — De la patience, mon brave, il en faut ici, et il entra. — S'il

y a beaucoup de généraux, mon prince, nous ferons bien de battre en retraite, à moins que vous ne vouliez aussi décliner vos qualités. — Achevons la séance, Latulipe, elle sera mieux gravée dans ta mémoire, et de mon côté je ne l'oublierai pas. — Sire, il ne me reste qu'à obéir, mais en voilà une faction soignée, il ne me souvient pas d'en avoir fait une pareille.

Latulipe se flattait d'entrer après le général ; mais pendant une heure encore l'huissier appelait des députés, des barons, des pairs de France, des juges, des marquis, et le vieux grognard s'élançait chaque fois en fronçant le sourcil avec un nouveau désappointement, et chacun de rire, moi le premier, en voyant les traits bouleversés du pauvre solliciteur. Voilà de quoi dégoûter bien des postulants, m'écriai-je, et je suis persuadé que s'ils ressemblaient à mon sergent, ils déserteraient à jamais les salons du ministre.

« C'est une horreur ! s'écrie Latulipe en interpellant l'huissier ; j'étais le numéro huit, et voilà plus de quinze personnes qui me passent devant le nez. — C'est l'usage,

monsieur. — Singulier usage de faire des injustices. — Les députés ont le pas sur le public ; vous seriez entré à votre tour s'il n'y en avait pas eu. — Mais il me semble qu'ils seraient mieux à la Chambre qu'ici ; et s'il en arrive jusqu'à ce soir ? — Ils entreront comme les autres. — C'est fort amusant. Latulipe à raison, me disais-je, ces messieurs remplissent singulièrement leur mandat ; ils viennent postuler, au lieu d'être à la tribune à défendre les intérêts généraux ; mais les intérêts particuliers avant tout !

Quatre heures sonnent, Latulipe s'informe s'il y a encore des députés : il croit en voir un dans chaque personne qui entre ; on lui annonce enfin son tour après le solliciteur introduit ; un coup de sonnette se fait entendre : le ministre ne reçoit plus, vu l'heure avancée. L'exaspération de Latulipe est au comble ; il se promène à grands pas, gromelant quelques grosses boutades ; il s'écrie que c'est une vraie mystification ; il a presque oublié son souverain ; la colère du vieux grognard, produite par les privilèges, lui donne un accès fébrile.

« Allez dire au ministre, repris-je à l'huissier, que

M. Latulipe, chevalier de la légion d'honneur, ex-sergent de la vieille garde, lui demande cinq minutes d'entretien, après trois heures d'attente. — Je le veux bien, monsieur; mais son excellence ne revient jamais sur ses décisions. — Allez. » Et un instant après il revint annoncer... que le ministre ne recevait plus. Un vif incarnat colora le visage de Latulipe. « Sacrebleu ! s'écria-t-il. Ah! pardon excuse, dit-il à voix basse, mon prince ; mais je suis sûr que vous êtes aussi indigné que moi. S'il s'agissait de prendre une forteresse, je serais déjà entré ; on serait charmé de m'avoir, on ne dédaignerait pas le sergent ; mais ce champ de bataille est celui de l'intrigue, et cela ne me va pas. Faites-vous donc couper bras et jambes, on ne vous en a pas plus d'obligation. Sire, si je n'avais eu le bonheur de vous rencontrer, je crois que mes états de service seraient encore dans les cartons; on aurait trop à récompenser s'il fallait penser aux anciens braves; on aime mieux s'occuper de ceux qui n'ont rien fait : à eux les honneurs et les graces ; les vieux s'en vont, les jeunes restent, et les services passés sont oubliés. — Allons,

allons, mon pauvre Latulipe, console-toi; oublie ton rôle de solliciteur et redeviens mon aide de camp, cette place en vaut bien une autre. — Je n'aspire, sire, qu'à la conserver. Ah! les proverbes sont bien vrais : *Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints.* — Oui, quand on peut en approcher. »

Nous allions quitter le salon, lorsqu'un jeune homme s'approcha avec affabilité et nous dit : « Vous paraissez contrariés, messieurs, de votre longue attente; il y a de quoi. (Cet employé était un sous-chef du cabinet.) J'ai bien hasardé, témoin fréquent de ces désappointements du public, de proposer au ministre de lui assigner des jours d'audience réservés, et de ne donner accès aux fonctionnaires, aux députés, que les dimanches; chacun resterait ainsi à son poste, et il n'y aurait pas de privilégiés; le public serait avec le public, les fonctionnaires entre eux; mais le ministre n'a point paru goûter mes observations, et je n'ai pas osé insister. — Votre idée était bonne, monsieur, et le ministre a eu tort de ne pas l'adopter; car le premier devoir du gouvernement, c'est de satisfaire aux exigences justes, et de faire

aimer ainsi son souverain. Y a-t-il longtemps, monsieur, que vous appartenez à cette administration ? — Dix ans; et j'ai même publié un ouvrage spécial qui a eu quelque succès. — Je serai charmé de le connaître; apportez-le-moi demain aux Tuileries; je suis attaché au château, je pourrai peut-être faire quelque chose pour vous. Veuillez demander une plume et de l'encre, j'aurais quelques mots à écrire au ministre. — Volontiers, monsieur. »

Ce jeune homme paraît capable; il est avenant, juste, qualités essentielles pour un ministre; qui sait ce que j'en ferai ? me disais-je. Mazarin, Colbert, furent de simples commis; c'est dans ces rangs souvent qu'un roi doit aller puiser, c'est une mine toujours féconde, et dont on retire des trésors enfouis et cachés.

Je pris la plume; Latulipe laissait aller furtivement ses regards par dessus mon fauteuil; j'écrivis : « Monsieur le ministre, j'ai attendu trois heures, « ainsi que le public, sans avoir l'honneur de « vous voir; j'espère que je serai plus heureux une « autre fois, et que vous vous empresserez d'adopter

« un mode de réception qui supprime les privilèges
« et abrège les heures d'attente, toujours si longues.
« *Signé* le Roi. »

« Bravo! s'écria involontairement Latulipe. Sire, votre ministre va avoir un fameux pied de nez. — Curieux et indiscret, Latulipe, tu es un bien mauvais courtisan; tu ne sais pas maîtriser tes impressions; tu es bien le type du vieux soldat, il faut que tu exprimes tout ce que tu ressens. — Pardon, sire, je suis un mauvais anonyme; l'ancien grenadier de l'empire ne sait pas se masquer comme tant d'autres. — J'espère, monsieur, dis-je au jeune sous-chef, que vous garderez le secret vis-à-vis des bureaux... — Ah! sire, le ministre va être désespéré quand il apprendra... — Et moi j'en suis enchanté; je ne veux pas que mes ministres fassent aux autres ce que je ne voudrais pas que l'on me fît. A demain, monsieur; nous causerons ensemble. N'oubliez pas votre ouvrage : à l'œuvre je jugerai l'auteur.

« Latulipe, tâche donc de réprimer tes exclamations, et de ne plus oublier ton rôle, qui consiste à accompagner ton souverain comme un simple parti-

culier, avec permission illimitée de me dire tout ce qui te vient par la tête ; mets-toi bien dans l'idée, une fois pour toutes, que je suis ton camarade, et rien de plus. — C'est un peu difficile, quand on sait, sire... — Que le diable emporte ton sire; dis-moi sergent, camarade; il est donc bien difficile de se familiariser avec son roi ? — Doit-on jamais oublier le respect qu'on lui doit ? — Sans doute, s'il te l'ordonne. — J'obéirai, sire. — Encore ! tu es incorrigible ; enfin il faut te garder comme cela, car tu as des qualités qu'on ne retrouve pas toujours. — D'ailleurs, mon prince, quand on fait du bien, pourquoi se dérober aux élans d'une douce reconnaissance ? — Pourquoi, pourquoi... cela serait trop long à te dire. »

Nous étions entrés sous les arcades ; ce n'était plus le même factionnaire : trois heures s'étaient écoulées dans le salon d'attente. « Ouf ! m'écriai-je, en respirant l'air, quel rude métier que celui de solliciteur ! je ne suis pas près de recommencer ; je préférerais labourer la terre à ces heures passées en suppliques et en déceptions. — J'aimerais mieux, sire, être ga-

lérien et traîner le boulet, au moins on sait à quoi s'en tenir ; tandis qu'un solliciteur ne peut compter sur rien, pas même sur son numéro huit, grace aux privilèges. — Je les abolirai, et j'entends qu'indistinctement mon peuple puisse, à des jours marqués, parler aux ministres et au souverain : le premier devoir d'un roi, c'est d'être accessible.

« Sire, Latulipe n'est qu'un sot, et cependant si j'étais ministre... — Eh bien ! que ferais-tu ? - J'enverrais tous les solliciteurs, avant de les recevoir, faire une promenade au Père-Lachaise, et je suis certain qu'à leur retour le nombre diminuerait de beaucoup, car ils verraient la folie de perdre du temps à solliciter, quand on en a si peu à vivre. — Ton idée est bizarre, mon brave, et juste, à l'aspect du néant des choses humaines et des grandeurs, insensé est celui qui laisse torturer son ame par des désirs ambitieux. »

LE CURÉ.

—

C'est une très méchante manière de raisonner que de rejeter ce qu'on ne peut comprendre.
Génie du christianisme. CHATEAUBRIAND.

Notre-Dame, église gothique où tant de rois sont venus se faire sacrer, qui n'ont pas régné plus longtemps pour cela, tes hautes tours noires attestent l'antiquité des temps et la vicissitude des choses humaines, tes tourelles si finement sculptées, tes ogives

gracieuses nous reportent vers l'éternité, et nous prouvent même que dans les siècles les plus reculés, l'homme a toujours adoré le créateur de toutes choses; le sauvage de l'Orénoque, le noir Africain, le Tartare, admirent aussi bien que l'habitant des villes, cette voûte azurée et resplendissante qui attire les regards, et nous force à nous agenouiller à l'idée de celui qui a su coordonner cet enchaînement admirable du monde, vaste et incompréhensible conception dont il n'est point donné aux fragiles humains de percer le mystère.

Eh bien! mon cher Latulipe, que dis-tu de notre visite aux prélats de Notre-Dame? je te vois contempler avec un soupir étouffé cette cathédrale magnifique qui semble défier le temps. — Ah! sire, excusez mon silence, je réfléchis que nous sommes bien peu de chose, et lorsqu'on se rappelle comme moi avoir assisté, en grande tenue, au sacre du petit caporal comme empereur, je dis qu'il ne faut compter sur rien; ce jour-là il était au faîte des grandeurs et depuis il est mort sur un rocher!—Telle est la loi du destin, l'homme veut toujours monter,

la tête lui manque et il tombe, — et les traîtres restent debout. — S'il fût demeuré premier consul, il présiderait peut-être encore aux brillantes destinées de la France. — Sans doute, sire, mais ce diable d'aigle, l'emblème de la victoire, n'aimait pas le repos.

Que dis-tu de mon archevêque, Latulipe? — Nous avons eu presque autant de peine à arriver jusqu'à lui que vers le ministre. — Il est vrai, ce sont les rois du ciel et presque de la terre, car ils voudraient être représentants de l'un et gouverner l'autre; mais ce temps-là est passé, et jadis même plusieurs rois secouèrent le joug du Vatican en encourant l'excommunication. — Passe pour cela, mais si j'étais monarque, sire, je leur dirais : à chacun ses œuvres, occupez-vous des choses célestes, et laissez-moi les choses terrestres, à vous le ciel, à moi la terre. — C'est que la mitre est si séduisante, elle s'entoure de tant de privilèges, mais le ciel a du rougir de voir un Dubois la porter. — Eh! mon Dieu, il me semble que si j'étais évêque, archevêque même, je saurais suivre mon droit chemin et rester à ma place; à chacun ses attributions ; aux soldats la guerre, aux bourgeois

les emplois civils et la tranquillité; aux hommes de Dieu, l'esprit de conciliation, les paroles de paix, la bienfaisance, l'humilité surtout, et je vois des palais, des voitures et des croix d'honneur! Cela jure avec leur mission divine; c'est, sans comparaison, comme un grenadier de la vieille en habit bourgeois et en chapeau rond. — Oui, tu as raison, l'humilité et la bienfaisance devraient être les seules distinctions des missionnaires de Dieu; le Christ marchait nus pieds; ils ne devraient porter que la croix du Seigneur à son imitation, cette croix que le pieux Saint Louis acheta, aux poids de l'or, d'un prince d'Orient. — Je ne dis pas qu'il ne puisse y avoir des exceptions, comme ce curé de Gron, qui chargea les Cosaques et eut la croix de l'empereur; celui-là l'avait gagnée, c'était un prêtre soldat, il était brave comme la vieille, et le ruban ne doit se dérouler que lorsqu'on a reçu le baptême du feu. — Aussi le réserverai-je pour les actions d'éclat, j'instituerai un autre ordre pour les talents civils; on ne doit pas confondre la bravoure et le génie, la récompense doit être distincte.

Avez-vous remarqué, sire, cette jolie brune qui

nous a introduits chez monseigneur? elle était digne de figurer dans le sérail du grand sultan. — C'est une anomalie, j'aviserai aux moyens de détruire le préjugé, les hommes spirituels avec leurs saintes missions, n'en sont pas moins de chair et d'os comme nous, et je prétends les marier. — Plus de jeunes filles, sire, iront alors recevoir l'absolution, et plus de femmes se rendront à confesse avec la permission des maris. — Je prétends, en outre, rapporter la loi sur le divorce, elle est la source d'une immoralité partagée et de nombreuses infortunes; mais j'y mettrai un fort impôt afin qu'une mûre réflexion précède la résolution. — Cette décision, sire, vous vaudra la bénédiction de bien des maris et de bien des femmes, car je n'ai jamais pu concevoir qu'il ne valût pas mieux se séparer, quand on ne peut s'entendre et se voir, que d'être toujours lié tout en étant maître chacun de son côté.

Entends-tu le son lugubre et imposant du bourdon qui fait rententir tout Paris; il appelle les fidèles à la prière. — Ah! oui, c'est majestueux,

sire, les cloches me font songer au sacre... et Latulipe alors laissa échapper son juron favori... ah! pardon, mon prince... — Parle, parle. — Il y aurait plus de fervents si l'église prêchait d'exemple; mais combien vous maudissent en vous bénissant, et peut-être qu'à l'heure où fut sacré Napoléon... — Le clergé sacrifie souvent la religion à la politique; je saurai le renfermer dans sa mission, ah! c'est qu'autrefois il régissait le monde, et il lui en coûte d'abandonner d'anciens privilèges extorqués à l'aide de la divinité. — Sans doute, sire, quand le temps change la marche, il faut changer le pas et aller en mesure, ou autrement il n'y a plus d'ensemble et cela finit mal.

Je ne sais, cet encens, ces paroles saintes et mesurées, auxquelles je ne me fie que tout juste, m'ont donné mal à la tête, j'ai besoin de respirer, je ne veux pas encore retourner dans mon palais, allons visiter un village, un bon curé; justement en voici un qui sort de Notre-Dame, et qui monte dans une modeste voiture de la banlieue. — Qu'autrefois on appelait *coucou*. — Embar-

quons-nous avec lui. — Quoi, sire? — Va, te dis-je. — La voiture est pleine, un garde national la complète. — Mettons-nous en lapin. — Attendez, sire, je vais y faire mettre le garde civique. — Je te le défends. — Monsieur ne serait-il pas aussi bien sur le siège? mon camarade est un peu indisposé. — Pardon, l'ancien, mais je crains les cahots et les chutes. — Ah! ah! vous n'auriez pas aimé à entendre gronder le canon de Waterloo. — C'est ma place, et je la garde, je vais au bal de Sceaux et j'ai besoin d'être frais. — Sacrebleu, s'écria Latulipe, si j'étais mon maître! — Allons, mon ami, en lapin; nous verrons mieux le pays.

Le cocher, après avoir allumé sa pipe, a fouetté son cheval qui agite ses grelots, et Latulipe de me dire tout bas à l'oreille : Pardon, sire, ne pourrai-je aussi profiter de l'occasion? — Un peu plus ou moins de fumée n'y fera rien, et pour mieux m'identifier avec elle, fais-moi une cigarette. — Bravo! sir...sergent, si ce n'est pas feu de toute part, ce sera fumée; cocher, un peu d'amadou; le coucou s'ébranle, et je crois qu'il reste au moins

une seconde sur chaque pavé. — Sire, s'écria Latulipe, en me voyant tranquillement expectorer ma fumée, si l'on vous reconnaissait on dirait : Quel roi ! en voilà un fameux lapin !

Messieurs, dit un voyageur avec une voix à prétention, il me semble qu'avant de nous engouffrer de fumée, vous auriez dû consulter les personnes de l'intérieur de la voiture, et quand je suis dans mon cabriolet... — Il fallait le prendre, dit Latulipe en lui envoyant un nuage de fumée. — Mon cheval conduit une charge de coke. — Quand on va en coucou, il faut faire provision de patience, de courage, et s'attendre à tout. — Cependant, reprit le garde national, il y a une ordonnance qui défend... — Ah ! bravo ! et le garde aussi, sacrebleu ! combien y a-t-il donc de temps que vous en faites partie? je croyais que toute la garde nationale fumait; et le garde de se mordre les lèvres et moi de sourire. — Par exemple, voici une jeune personne charmante à côté de M. le curé, si cela les indisposait, nous verrions ce que nous aurions à faire, je respecte l'âge et je suis l'esclave de la

beauté. — Monsieur le sergent, reprit la jeune fille en rougissant, cela ne m'incommode nullement, mon père était un soldat de Napoléon. — C'était un brave, dit Latulipe en poussant une énorme bouffée de fumée, que la terre lui soit légère!

Messieurs, reprit le curé aux traits francs et bons, j'ai pour principe de me faire à tout, afin de ne gêner personne, et Jeannette partage mes sentiments; j'ai connu son père, mort sous l'Empire, et j'ai eu soin de son enfance. — En voila un bon curé, s'écria Latulipe; tenez, sire, je m'y fierais plus qu'à votre archevêque, je serais enchanté de faire sa connaissance. — Eh bien! Latulipe, je me repose sur toi pour le visiter.

Un hurrah s'éleva tout à coup de la voiture, un voyageur, simple ouvrier, avait aussi allumé un vieux brûle-gueule et engouffrait l'intérieur de fumée. De là des récriminations de la part du monsieur à coke et du garde aussi négociant. — Puisque les sergents fument, messieurs, je ne vois pas pourquoi je m'en priverais; j'ai une blouse, il est vrai, je suis ouvrier des ports, mais cela n'empêche

pas les sentiments; ce n'est pas ma faute si je n'ai pas voiture comme vous, aujourd'hui qu'on ne fait le commerce qu'au galop. — Ce que c'est que les révolutions, s'écria le marchand, il n'y a plus aucune distance observée, on est coudoyé par tout le monde, ah! du temps de la Restauration.... — Oui, parlez-nous de cela, dit l'ouvrier, elle était gentille en croupe derrière l'étranger et les Cosaques, en voilà une restauration qui a démoli le pays!

Messieurs, dit le garde, ne parlons pas politique, quoique les opinions soient libres; la paix, la paix, c'est l'existence du commerce, que Pierre ou Paul gouverne, qu'on se batte ou se déchire à l'étranger, peu m'importe, la tranquillité seule permet de payer ses billets et d'ouvrir ses magasins. — En voilà un fameux lapin, s'écria Latulipe, s'il n'y en avait que comme cela, je crois que les Kalmouks seraient bien vite encore sur la route de France; et le cocher, qui était à la conversation, venait presque d'être jeté dans le bas de la chaussée par un roulier, malgré ses cris de : Eh toi! et Latulipe de

me dire : Vous le voyez, sire, ce n'est pas toute rose que d'être en lapin. — Oui, je vois que le gros écrasera toujours le petit, j'y mettrai bon ordre.

Que le diable emporte votre politique et votre restauration, s'écria le cocher, elles ont pensé me faire verser ; parlez-moi de l'Empire, il n'y aura jamais de règne pareil, les coucous était encore en vogue, tout roulait et vive l'Empereur! — Sire, dit Latulipe qui allait aussi faire chorus, vous le voyez, dans la chaumière comme sur le siège du simple cocher, on voudrait le faire revivre, ce que c'est qu'un grand homme. — Oui, dis-je en soupirant, pour la classe moyenne la tranquillité à tout prix, pour le peuple la gloire nationale partout et toujours, avec cette idole on le conduirait encore aux extrémités du monde. — Sire, c'est que les choses ordinaires, c'est de tous les temps, et que les faits merveilleux se comptent par siècle.

Cocher, et vous mon voisin, pas de politique, je le répète, nous ne changerons pas les choses, troquons nos marchandises, montons notre garde, et contentons-nous de ce qui est. — Cela vous est

bien facile à dire, reprit l'ouvrier, mais le commerce devrait au moins payer un peu plus la main d'œuvre, cependant je ne changerais pas ma blouse contre vos croix et vos brillantes devantures de boutiques, j'aurais peur de me laisser éblouir et de dégringoler; je reste sur mon port satisfait de peu et prêt encore à aller défendre le pays s'il en était besoin, car cela passe avant tout. — Pas mal, et digne de la vieille, s'écria Latulipe, tu aimes ta patrie, donne-moi une poignée de main, et quand tu aurais servi sous le petit caporal... mais autre temps autres mœurs, jadis la gloire, maintenant l'égoïsme et le matérialisme. — Messieurs, dit le curé, le premier devoir d'un chrétien, c'est d'aimer son pays; malheur à celui qui ne pense qu'à lui et aux misérables vanités de ce monde.

Monsieur le curé, dit Latulipe, qui n'avait pas perdu de vue ma recommandation, vous êtes un digne pasteur, il serait à désirer qu'il y en eût beaucoup comme vous, et je serais enchanté si vous vouliez m'honorer de trinquer avec un vieux de la vieille. — Comment donc, mes braves, nous voici

arrivés à mon presbytère, et je serais flatté d'y recevoir des défenseurs de la patrie. Ma Jeannette en fera les honneurs; c'est une pauvre enfant de troupe, mais elle n'en est pas moins belle pour cela.

Le cheval est blanc d'écume, il a la tête entre ses jambes; le cocher a placé son fouet en travers; un mendiant, toujours des mendiants! garnit la roue d'un mauvais tapis; je descends en regardant nos voyageurs et je me dis : S'il fallait faire un appel à mes sujets pour la défense du pays, je compterais seulement sur le cocher, le curé et l'ouvrier, car les deux commerçants tourneraient comme une girouette à tout vent, et si celui du désastre soufflait, ils auraient bien vite crié : Vive le successeur! et Latulipe de donner pour boire au cocher en lui disant : Tiens, tu as bien parlé de l'Empereur, voilà pour porter trois santés à la gloire, car elle est un peu malade, mais cela reviendra.

Le curé nous montre gracieusement le chemin de son presbytère; sur son passage le respect l'environne et les chapeaux sont bas; il s'arrête fréquemment pour porter une parole de consolation. — Ah!

m'écriai-je, voilà le véritable serviteur de Dieu, il n'est ici bas que pour diriger les cœurs vers le ciel et faire du bien. Les grands du clergé passent inaperçus dans leurs équipages, à peine si on les regarde et les salue; on se demande le bien qu'ils font, tout aux grandeurs de ce monde au lieu d'être à celles du ciel, la religion perd de son prestige, et le nombre des croyants diminue; il faut venir au village, contempler un vénérable curé adoré de ses paroissiens, alors on se reporte avec charme vers l'éternité, on aime la religion, et l'on s'étonne qu'il puisse exister des cœurs incrédules.

Ah! monsieur le curé, s'écria une paysanne, j'attendais avec impatience votre retour et votre saint ministère, mon pauvre homme est à toute extrémité, il se désespère de ne pas emporter en mourant les consolations de la religion. — Je suis à vous, brave femme; Jeannette, prépare une légère collation, car ce n'est pas ici la maison du riche, prends dans le cellier du meilleur vin, il n'y a rien de trop bon pour d'anciens braves, et le curé suit la pauvre femme.

Nous allâmes dans le jardin en attendant le repas, déjà le soleil s'était caché derrière l'horizon, et la lune au disque argenté, escorté de ses satellites brillantés, éclairait la voûte céleste. Regarde ce ciel étoilé, dis-je à Latulipe, est-il, après cette sublime contemplation, permis de douter d'un être suprême, d'une autre existence ? Malheureux à jamais ceux qui ne croient à rien ! — Sans doute, sire, il est doux d'espérer en un autre monde, et c'est cette croyance qui fait de si bons soldats des Russes, des Musulmans et des Arabes qui se battent pour leur prophète. — Vivre pour souffrir presque toujours ici bas, et pas une vie de béatitude éternelle, ce serait par trop triste, Latulipe, il n'y a que le criminel qui doive redouter le tribunal suprême, encore Dieu sera-t-il indulgent, nous sommes nés pauvres pécheurs, pécheurs il nous retrouve, et devant sa clémence l'enfer doit disparaître. — D'ailleurs la place ne serait pas assez grande pour nous recevoir ; s'il est beau à un roi de pardonner, à plus forte raison celui qui dirige tout doit absoudre ses faibles créatures. — Ce doux espoir console le véritable chré-

tien, jamais il ne ferme sa paupière sans avoir récapitulé ses actions du jour, sans contempler ce ciel si beau, si incompréhensible, qui inspire tant de grandes pensées et fait naître la confiance ; là, doit se dire celui qui souffre, finiront mes tourments, là commencera pour moi une nouvelle vie après celle d'épreuve.—Aussi, l'empereur ne doit-il pas regretter son rocher aride et brûlant, il siège là haut, entouré de ses braves de la vieille garde : non elle n'a pu mourir à Waterloo, elle est immortelle, pourquoi n'ai-je pas eu ma place près de mes camarades.—Patience, Latulipe, ton tour viendra comme aux autres.—Il est vrai, sire, les boulets n'ont pas voulu me donner mon passeport, ce sera le curé ; ce n'est pas ma faute, le soldat ne devrait mourir que sur le champ de bataille.

Excusez, messieurs les militaires, dit la gentille Jeannette, vous n'aurez que des œufs, du jambon et quelques fruits, avec un vin du crû de l'année de la comète; c'est du vieux quoique monsieur le curé donne tout ce qu'il a, car il n'a rien à lui, tout est pour les pauvres, les malades et les voyageurs ; la cave, sa table, sa bourse, ne lui appartiennent pas, aussi n'est-il pas très

bien monté ; mais ce qu'il donne il l'offre de bon cœur, c'est le denier de Dieu, et cela porte bonheur.

Brave homme, s'écria Latulipe, sa figure calme et riante ne m'avait pas trompé, il est digne d'être évêque. — Et qui sait, peut-être le sera-t-il?—Ma foi, sire, si ce grade s'obtient par les services et les bonnes actions, peut-être y aurait-il des droits. — Oui, oui, et il se souviendra du voyage en coucou et du voyageur en lapin. — Avec cela il pense bien et c'est si rare; si jamais celui-là vous sacre, je réponds bien, sire, qu'il ne vous bénira pas en songeant à un autre. — Je le crois aussi, j'y réfléchirai. — Il est bien heureux d'être servi par les graces, ces diables de... ah! pardon, mon prince, ces curés ont toujours de jolies nièces ou servantes ; après tout ils ont raison, ce sont des hommes comme nous. — Sans doute, et quoiqu'il ne faille pas juger sur les apparences, souvent si trompeuses, je veux, je le répète, qu'ils se marient, la moralité y gagnera et ils feront, j'en suis persuadé, d'excellents pères de famille.

Le curé revint en s'excusant des devoirs que lui

imposait son pieux ministère. Jeannette, dit-il, va porter une bouteille à la mère Marie, elle est bien faible, et ce pain au père Jean qui est sans ouvrage avec cinq enfants. — Mais, monsieur le curé, vous en manquerez? — Va toujours, nous en ferons assez, Dieu a dit de partager, et malheur à celui qui ne soulage pas son semblable, il n'est pas digne de vivre. — Bien parlé, monsieur le curé, s'écria Latulipe, touchez-là, vous êtes un brave, nous boirons un verre de vin de plus, et mangerons un morceau de pain de moins.

Pendant la collation frugale, je fus à même de reconnaître tous les bons sentiments et la solidité d'esprit du pasteur qui, pour dédommager Latulipe du pain donné aux pauvres, descendit à la cave chercher une nouvelle bouteille du crû. — Ma foi, s'écria Latulipe, ce repas me rappelle celui que je fis sur le mont Saint-Bernard, en revenant d'Italie, et cela n'était pas sans besoin, car lorsqu'on arrive au couvent, les dents vous craquent, vos moustaches sont deux sucres d'orge de glace, mais une bonne mine et du vin chaud ont bien vite fait oublier

le thermomètre.—Ce sont de dignes serviteurs de Dieu qui affrontent la mort pour sauver leurs semblables. — Le petit caporal a eu là une fameuse idée pour les soldats et pour les voyageurs, car il n'y aurait pas beaucoup d'aubergistes jaloux de s'établir dans ce désert glacial que les trombes et les avalanches parcourent en tout sens.

Allons, le coup de l'étrier, mes braves, j'ai encore là en réserve certaine vieille bouteille de pur rhum qui me fut donnée par un marin, en reconnaissance d'un petit service que je lui rendis, je ne saurais l'entamer en meilleure occasion, et Latulipe de s'incliner et moi de sourire au bon patriarche. — Monsieur le curé, puissent vos paroissiens vous posséder longtemps, et puissent vos confrères exercer leurs devoirs comme vous. — Je voudrais pouvoir faire davantage, mais les appointements sont si modiques... — Oui, oui, je le sais, il faut véritablement aimer Dieu et son prochain pour s'en contenter, et cependant vous trouvez encore, en vous privant, moyen de faire des heureux.

Jeannette revint en apportant les bénédictions

des pauvres gens qu'elle venait de visiter. — Vous le voyez, dit le curé, on peut bien se retrancher un peu, il est si doux de faire du bien. — Monsieur le curé, lorsque vous viendrez à Paris, venez me voir, j'aurai à causer avec vous, et j'espère que ce ne sera pas notre dernier entretien, vous aimez trop à soulager l'infortune pour qu'on ne vous en donne les moyens. Vous demanderez le sergent Latulipe. — A quelle caserne? — C'est une caserne, dit Latulipe, où n'habitent que les souverains et les militaires qui y sont attachés, au château des Tuileries.—Oui, j'y ai un emploi et quelques connaissances. — Qui pourront vous être utiles, fiez-vous à moi, monsieur le curé, mon camarade a le bras long quoique sergent, et Latulipe de sourire. — Volontiers, mes braves; à mon premier voyage à Paris.

Nous prîmes congé du vénérable pasteur et de la gentille Jeannette que Latulipe aimait pour le moins autant à contempler que le ciel. C'est la fille d'un ancien brave, me dis-je, qui sait si je ne marierai pas mon vieux grognard.

Allons, pensai-je, je vais proposer une loi sur le

divorce, marier mes curés et doubler leur rétribution, il n'est pas juste que le haut clergé ait tout et les pasteurs rien; Latulipe soupira en quittant le presbytère. — Qu'as-tu donc, mon brave? — Je ne sais, sire.... un accès de mélancolie; savez-vous qu'il est bien heureux, monsieur le curé, d'être ainsi entouré de bénédictions? — Et surtout d'être en compagnie de la jolie Jeannette, n'est-ce pas ce que tu as voulu dire?—Mais cela se pourrait. — Eh bien! que ne te fais-tu curé? — Ma foi, sire, pourquoi non, si vous devez les marier, et surtout si je savais avoir une Jeannette, d'ailleurs plus d'un ancien brave l'a été; on peut après avoir servi son pays, servir Dieu. — Fort bien, je te ferai curé, et l'on te donnera Jeannette, puisque tu préfères un village à un palais. — J'aimerais mieux, je l'avoue, sire, votre palais. — Mais avec Jeannette? — Vous l'avez dit, sire. — Je vois qu'on aime à tout âge. — J'ai aimé la gloire, il n'y en a plus à acquérir, je voudrais maintenant avoir celle de faire un bon mari. — Oui, avec une jeune et jolie femme, tu n'es pas difficile, allons, j'y réfléchirai, mais ne te mets pas martel en

tête, car d'abord il faut plaire à Jeannette. — Oh! quant à ce qui est de cela, lorsqu'on a servi dans la vieille... — On n'est plus jeune, et il ne faut pas se flatter. — Puis, c'est la fille d'un brave, elle doit aimer les braves. — C'est ce que je ne puis dire, car l'amour souvent est inexplicable. Tu le vois, Latulipe, tu t'étonnais de mon idée de voyage en coucou, et il n'a pas été sans fruits, j'ai vu des gens aimant encore leur pays. — Nous en avons compté jusqu'à trois. — Et un vénérable pasteur à qui je veux faire du bien. — Sire, vous trouvez toujours moyen d'en faire. — Cela est si facile quand on le peut. — Et qu'on le veut, ce qui est plus rare.

LE LABOUREUR.

—

Qui pourrait préférer les soucis de la cour
Aux paisibles plaisirs de ce charmant séjour ?
SHAKSPEARE.

« Ma foi, vive les chemins de fer, sire; on voyage comme par enchantement; et si on pouvait en établir sur la plaine liquide, on aurait bien vite fait le tour du monde. Nos ancêtres ne pourront pas dire que nous ne marchons pas avec le temps. — Oui,

l'esprit humain travaille sans cesse, et je ne désespère pas qu'il ne trouve bientôt les moyens de parcourir l'espace infini qui s'étend au dessus de nos têtes. — Ce serait la plus belle découverte qu'on eût encore faite; les voyageurs seraient nombreux, et les curieux ne manqueraient pas, car on n'a jamais vu personne revenir de là-haut. — Ces hardis explorateurs de la voûte azurée seraient portés aux nues, de toute manière, et surpasseraient l'intrépide Colomb. L'homme cherche l'inconnu : c'est l'ambition des grandes ames, des génies sublimes; ils voudraient percer la nuit des temps et l'éclairer d'une auréole de lumière. Qu'as-tu, Latulipe; tu soupires? — Sire, je réfléchis à la fragilité de notre existence, à la mort, le terme de notre court voyage : c'est le dernier postillon, et Dieu sait où il nous conduit; ce qu'il y a de certain, c'est que notre demeure finale n'est pas des plus attrayantes : six pieds de terre sur la tête sont un peu lourds à supporter. Pourquoi n'y a-t-il plus d'apparitions? elles ranimeraient la foi un peu ébranlée. — Les hommes sont trop méchants maintenant; Dieu semble les abandonner à leurs pas-

sions ; ils tourbillonnent sur un abyme, jusqu'à ce qu'il les engloutisse. — Et la fin du monde arrivera, et ce jour sera aussi beau que celui d'une grande bataille du petit caporal, quand on entendra les fanfares des trompettes célestes qui feront ressusciter les morts : si l'empereur en avait eu à sa disposition, il les aurait fait sonner souvent, quoiqu'il eût le talent de faire sortir des armées de dessous terre.

« Trente lieues en trois heures, sire, pour visiter vos sujets. — J'ai voulu voir mes pauvres laboureurs ; on ne s'occupe pas assez d'eux, et je veux améliorer leur sort. Que cette immense plaine, sur laquelle un léger vent balance mollement des milliers d'épis dorés, est belle à contempler ! L'air qu'on respire ici est pur, une nouvelle vie semble nous animer à la campagne, l'ame y retrouve le calme, le cœur y est content. Dans la capitale, l'air est comprimé et mal sain ; ici, des odeurs suaves, le parfum embaumé de la nature, une vague et délicieuse rêverie produite par l'aspect de riants côteaux et de vignes jaunissantes, par le murmure de ruisseaux limpides, par la mélodie des oiseaux, par le chant du paysan à

l'ouvrage et la musette du pâtre, enfin par le spectacle immense de cette voûte azurée sur laquelle un soleil fécond répand ses feux éblouissants. Ah! bien fous sont ceux qui regrettent un palais, dont les ris sont à jamais exilés, où les soucis habitent sans cesse, où l'intrigue règne, où les paroles s'étudient, où les visages se composent; c'est un supplice perpétuel de convenance, d'usages, d'adulations, de désirs, d'envie, de passions haineuses, d'hypocrisie; le plus heureux et le plus favorisé souvent est celui qui le mérite le moins, et dont le talent consiste à dire ce qu'il ne pense pas, et à paraître ce qu'il n'est pas. Cette ferme est préférable à mon palais, car je navigue sans cesse sur une mer agitée par une tourmente; lorsque je pose les pieds sur les marches de mon château, un serrement de cœur, un mouvement de tristesse involontaire, s'emparent de moi; cette hôtellerie royale inspire la mélancolie en reportant la pensée sur tous ceux qui l'ont habitée, et sur le peu de souverains qui y sont morts tranquillement. Tel y entrait en grande pompe aux éclats bruyants de la populace, s'enivrant de cette grandeur passagère, qui peu de temps après atten-

dait avec anxiété l'instant de s'en échapper furtivement. Témoignage terrible de l'instabilité des choses humaines! Aussi devrait-on mettre en lettres d'or, sur le frontispice des palais des rois : *On sait comment on y entre, on ne sait pas comment on en sortira.*

« Sire, il se fait tard; est-ce que Votre Majesté ne se sent pas besoin de prendre quelque chose à la ferme voisine? — Nous allons y entrer; j'imiterai le brave Henri IV chez Michaud : on peut sans déroger choquer le verre des laboureurs, qui sont les premiers du royaume. — Lorsqu'un souverain met la fierté de côté, il se grandit encore. Le roi Murat trinquait avec ses compatriotes aussi bien après qu'avant son élévation, et il ne refusait pas plus un coup de sabre à l'ennemi qu'au simple soldat qui lui manquait; à la déroute de Moscou, où la discipline était peu observée, car à la guerre, où les balles ne ménagent personne, l'égalité s'établit vite, à cette retraite fatale où tant de braves rougirent de leur sang les neiges glacées de la Russie, Murat dut souvent recourir à son sabre pour disputer un bivouac un peu convenable. — Sans doute, dans les désastres, une grande fer-

meté de caractère, un courage qui semble défier le sort, peuvent seuls vous conserver la supériorité sur ceux qui vous environnent, car si les hommes sont abattus, ils n'en sont que plus disposés à se révolter.

— Sire, permettez-moi de vous faire observer que vous oubliez le repas de la ferme? — Il est vrai, je ne puis me lasser de contempler dans le lointain ces forêts verdoyantes, ces côteaux qui s'étendent à perte de vue, cette rivière aux eaux argentées ; les troupeaux cherchent l'ombrage sous les arbres touffus; les oiseaux suspendent leurs concerts et semblent attendre la fraîcheur du soir; le soleil darde ses rayons brûlants, qui bientôt feront tomber sous la faux du moissonneur ces riches moissons; tout semble dans la nature se livrer au repos : le paysan, bravant la chaleur du jour, arrose la terre de la sueur de son front, et c'est pour nourrir le riche, qui s'inquiète peu des productions de la terre, certain de ne jamais manquer de rien! Le laboureur lui fournit la fleur de son blé, ses meilleurs vins, ses viandes choisies, et lui, le soir, assis devant sa porte, il boit une boisson aigre, mange du pain noir, un fromage blanc peu substantiel, car les fromages gras

sont pour les villes et la table de l'homme aisé; jamais de viande sur la sienne, si ce n'est aux grandes fêtes de l'année. Henri IV, qui pensait à son peuple, voulut que les laboureurs eussent la poule au pot le dimanche; je ne crois pas, malgré ses bonnes intentions, que beaucoup, pendant son règne, l'y aient mise.

« Je veux trouver un ministre, et celui-là sera mon premier, qui me donne les moyens de supprimer les impôts sur le petit laboureur; ils nous nourrissent, travaillent comme des galériens, été comme hiver, et mangent une nourriture détestable, et ils paieraient encore un tribut pour cette existence pénible et misérable? Non, le riche seul doit payer, et au quintuple, à l'état, la faveur du sort; on ne doit pas imposer celui qui a peu ou rien, mais celui qui a bien au-delà de ses besoins et qui peut satisfaire ses caprices. Oui, je le répète, je ferai mon premier ministre de l'homme capable qui saura me présenter une loi d'impôts équitable. Aux premiers l'impôt du travail, au riche l'impôt pécuniaire : il me semble que c'est un système de compensation fort juste, et

que le riche sera encore le privilégié du sort. Que n'ai-je un Sully? Je veux un impôt général payé deux fois l'an; pas d'embarras pour le commerce; la liberté commerciale sur tous les points de mon royaume; mes sujets pourront exporter et l'étranger importer suivant leurs intérêts et les besoins des peuples : Dieu a varié les productions de chaque pays, et dans sa haute sagesse il a voulu donner à l'homme les moyens de fraterniser avec ses semblables par la réciprocité des échanges, base première du commerce le plus lointain.

— Sire, oserai-je vous faire remarquer que nous tournons le dos à la ferme, et si je juge de votre estomac par le mien, il doit être dans un piteux état depuis le temps que nous voyageons sans rien prendre que l'air. — Tu as raison, mon brave; mais c'est qu'on ne peut se lasser d'admirer ce soleil couchant qui bientôt va rougir de ses derniers rayons l'horizon qui sera tout en feu. — Sans doute, sire, et bien des fois, le jour d'une bataille, avant de voir s'ébranler nos bataillons, avant que la fumée de l'artillerie et de la fusillade obscurcît l'atmosphère, nous aimions à re-

garder ce ciel illuminé qui nous faisait bien augurer de la journée, car le cœur de l'homme se livre à la joie et à l'espérance par un beau jour, comme son ame se laisse aller à la tristesse par un temps sombre et pluvieux. Le petit caporal était favorisé des éléments, presque toujours le plus beau soleil éclairait ses revues majestueuses, l'acier jetait mille feux en reproduisant les nuances variées du firmament. Aussi parle-t-on toujours du soleil d'Austerlitz. — Mais le soleil se voile parfois de nuages précurseurs de la tempête? — Ah! dit Latulipe en soupirant, je ne sais s'il y en eut à Waterloo, car la nuit d'avant, la pluie tomba par torrent, et en ce jour de triste mémoire, où la valeur française fit ses derniers efforts, nous n'eûmes pas le temps de considérer le ciel : il s'agissait du sort de la France, et nous ne voyions que cela.

— Quel meurtre, m'écriai-je, ce serait de fouler aux pieds ces belles moissons dont le vent agite légèrement les tiges en courbant leurs blonds épis; j'aime le frolement de ces blés et le chant aigu de la cigale, qui interrompt seul le silence de cette

chaude journée. — Et cependant, sire, que de fois, lors d'une affaire, nous avons sacrifié de belles récoltes; les pieds des chevaux de nos escadrons rendaient à la terre ce qu'elle venait de donner au travail de l'homme. — Oui, la guerre traîne à sa suite le ravage et la désolation; les armées une fois en présence, rien ne peut les arrêter; le guerrier, par habitude plus que par haine, aspire à en venir aux mains, et souvent même les liens les plus sacrés n'ont pu calmer cette soif du sang humain. »

Un vieillard aux traits vénérables, aux longs cheveux blancs, était assis devant la ferme; malgré son âge avancé, il semblait vouloir reprendre une nouvelle vie aux rayons ardents du soleil; des enfants jouaient à ses pieds, un autre montait à cheval sur les genoux, sans doute, du grand-papa : c'était le tableau du commencement et de la fin de la vie. Mais Latulipe ne voyait plus rien et n'aspirait qu'à se trouver à table.

« Vois ce troupeau bêlant rentrant au logis, et les chiens intelligents qui l'observent, et ces belles vaches quittant leurs pâturages, si précieuses pour le

laboureur; mais voici le fermier ramenant ses chevaux de labour en entonnant une chanson joyeuse; le jour de peine a été long, la nuit sera courte; mais il revoit sa jeune femme, au rouge corsage, au jupon court, qui lui tend son dernier né pour le mettre sur le cheval, et la fatigue est dissipée. Admire le vieillard, qui, pour satisfaire aux cris de son petit-fils, se lève, et, par un dernier effort de la nature, le met aussi en croupe; on n'arrive pas à un pareil âge dans les villes, les passions tuent de bonne heure; il faut la vie des champs pour exister heureux et longtemps, malgré les privations et les fatigues journalières. Ah! Latulipe, ce tableau est touchant; je préfère cette rentrée à la ferme à une réception royale. — Oui, sire; ici c'est un tableau de nature, au palais c'est une scène artificielle; et puis il y a encore une Jeannette, et avec elle le bonheur. — Allons, le ménage est une idée fixe chez toi; nous irons revoir le bon curé, s'il ne vient pas. — Il est vrai, mon prince, c'est une idée fixe, comme celle de me mettre à table, car voici à peu près tout un jour de jeûne; nous ne sommes pourtant pas dans le carême, et je ne

souhaiterais pas à Votre Majesté, dans l'intérêt de sa santé, de venir trop souvent contempler les beautés de la nature. »

Nous voici à table, au grand contentement de Latulipe, qui fait honneur au repas que la fermière a préparé de concert avec lui. La poule n'a pas été mise au pot, mais il l'a fricassée en compagnie d'un canard. Il croit encore être au feu du bivouac, quoiqu'il n'entende plus les qui vive des factionnaires, mais bien les chants des coqs, qui interrompent seuls le silence de cette belle nuit. « Vous êtes heureux, n'est-ce pas, mes braves gens, dis-je au fermier et à ceux qui l'entouraient; il faut venir à la campagne pour avoir l'image du vrai bonheur? — Heureux?... mais oui, nous ne nous plaignons pas : le blé, les légumes ne manquent pas, mais c'est l'argent souvent; il faut payer son maître, les impôts, qui sont si durs, et pour lesquels il n'y a pas de remise de temps; cela écrase; il faut avoir recours à des gens du pays, qui ont toujours des sacs d'écus à votre service, moyennant que vous leur en promettiez deux fois la valeur en vins ou en blé; il faut payer à Noël et toute l'an-

née le percepteur; on hésite, puis on souscrit, puis à l'échéance il faut livrer sa récolte, les profits s'évanouissent et les regrets arrivent. Mais quand on est pauvre on ne fait pas comme on veut; le riche vient à notre secours et a l'air de vouloir nous tirer d'embarras; mais, faute de pouvoir attendre le moment avantageux de vendre ce que nous possédons, nous travaillons en pure perte pour les autres, et souvent la misère est notre partage.

« Puis, les voies de communication sont mauvaises, difficiles, et cela ruine pour aller au marché de la ville; on nous promet tous les jours, et nous ne voyons rien changer; les ornières sont toujours profondes et les chemins impraticables en hiver; à quoi servent le maire et les membres du conseil municipal, si la commune n'a pas d'argent? tout s'en va en paroles et en vœux qui ne produisent rien, comme nos terres en jachère. — Est-ce que vous suivriez encore la méthode de vos aïeux, si funeste à vos intérêts? — Mais oui, nous faisons comme ils ont fait; quoi qu'on en dise, ils en savaient autant que nous. — Erreur, mon ami; faites-en l'épreuve, et vous verrez;

semez des prairies artificielles, et vous récolterez des fourrages, vous bonifierez vos terres, vous nourrirez vos bestiaux et vous aurez des engrais. — Oui, je sais bien que l'on dit tout cela; mais pour faire des essais il faut être riche; j'en ai vu plus d'un se ruiner en voulant devenir cultivateur et innover; il n'y a rien de tel que l'expérience du passé. — Oui, mais les découvertes nouvelles doivent apporter des modifications. Si l'on créait dans chaque département une ferme modèle et une école d'agriculture où chaque laboureur pût aller puiser des connaissances et s'assurer du succès des nouvelles méthodes, on ne douterait plus, et la prospérité augmenterait. — Dame, je ne dis pas, on reproche aux paysans d'être routiniers, cela est vrai, d'être entêtés comme des Normands, cela est encore vrai; il faudrait bien se rendre à l'évidence. Mais tâchez que cela soit, les gouvernants s'occupent bien de nous, les grands n'habitent que les villes! s'ils viennent quelquefois à leurs châteaux de campagne, c'est pour y arriver en poste, sans vouloir rien voir. — Des prairies artificielles, voilà la pierre philosophale de l'agriculture,

la pierre de touche qui découvre des mines d'or; augmentez vos bestiaux avec vos fourrages, les recettes doubleront, la viande sera plus commune, vous n'aurez plus à redouter la concurrence, vous pourrez laisser importer les bestiaux étrangers, car la première chose pour le peuple, c'est que la viande et le pain soient à bon marché ; c'est à quoi doit tendre tout gouvernement paternel.

—Sergent, vous avez de grandes idées, c'est dommage que vous ne soyez pas prince ; dame, c'est souvent chez les petits qu'on trouve les bonnes pensées, quoi qu'on en dise, reprit le fermier en versant à plein bord du vin clairet de sa cruche de grès. — Oui, dit Latulipe en vidant son verre, notre camarade est.... c'est à dire ferait un fameux roi, car il s'occuperait de ses sujets, ce que beaucoup ne font pas. Il semble qu'il y ait entre la classe pauvre et celle des riches un double voile afin qu'on ne puisse voir ce qui s'y passe. — Eh bien ! supposons un moment que je le sois, dis-je en souriant. — Ah ! ah ! en voilà une supposition. — Mon Dieu, mes amis, ici-bas tout n'est, pour ainsi dire, que supposition; il n'y a

presque rien de positif ni de certain. — Si ce n'est qu'une fois mort on est bien mort pour toujours, reprit le fermier. — Que dites-vous? est-ce là ce que vous enseigne votre curé? pourquoi allez-vous donc tous les dimanches à l'église? — Parce que c'est l'usage. — Mais quand vous faites mal, n'entendez-vous pas une voix intérieure qui vous en fait un reproche? — C'est vrai, sergent. — Eh bien! c'est ce qui vous prouve qu'il y a en vous quelque chose de supérieur à votre enveloppe terrestre, dont vous vous dépouillerez un jour, c'est cette voix immortelle, votre juge ici-bas, qui ne pourra plus ensuite là-haut plaider la cause du pécheur. — Mais vous parlez comme un livre, sergent. — Le sommeil est l'image de la mort, et cependant quand vous dormez il y a en vous quelque chose qui veille et qui vous fait agir, parler et sentir comme si vous étiez éveillé : c'est encore cette voix immortelle qui se fait entendre, c'est votre ame, qui ne doit jamais dormir et qui veille sur vous. —Si notre curé vous entendait, je crois qu'il vous embrasserait. » Latulipe, qui trouvait la conversation un peu abstraite et sérieuse,

causait avec la jeune et jolie fermière, tout en remplissant fréquemment son verre.

« Ma foi, dit le fermier, si on allait aux voix pour faire nommer un curé ou un roi, sergent, vous auriez la mienne, tant vous parlez bien et avez de bonnes idées.—Merci, mon ami; d'abord, si je l'étais, je supprimerais cette plaie dévorante qui mine les paysans, celle de l'usure; j'établirais des banques à faibles intérêts destinées à venir en aide aux cultivateurs. — Ah! voilà qui serait bien imaginé; vous tueriez nos juifs de province, et les agriculteurs ne travailleraient point, en quelque sorte, pour eux et leurs maîtres. — Je vous donnerais de bons curés, parce que, par eux seuls, par leur conduite et leurs prédications, se fortifie ou se perd notre croyance. Je ne défendrais pas les bals, mais je les crois la source de l'immoralité qui parfois règne dans les campagnes, et pour diminuer les dérèglements, j'instituerais chaque année un prix de vertu, je couronnerais et je doterais la fille la plus méritoire, je proclamerais une rosière : ce serait le moyen le plus sûr pour empêcher les jeunes filles de s'écarter de leurs devoirs. — Sergent,

vous étiez digne d'être sous-lieutenant ; si les voix des jeunes villageois comptaient, vous les auriez toutes.

—Hé bien, dit Latulipe, faites une pétition au roi ; le sergent vous l'a tracée d'avance ; donnez-la-lui, les militaires approchent souvent les princes, lorsqu'ils sont de service ; mon camarade, tout petit sergent qu'il est, va souvent à la cour, et il pourra peut-être faire arriver cette ère d'améliorations, si désirable pour la classe des cultivateurs, et je vous réponds qu'il vous servira de grand cœur, car il ne songe qu'à faire du bien. — Tais-toi, dis-je en m'approchant à l'oreille de Latulipe, tu vas encore donner cours à ton indiscrétion habituelle. — Je ne parle plus, sire. » Et pour cela il remplit son verre.

Mais tout à coup le fermier se lève et s'écrie : « Grand Dieu ! c'est le roi ! » Et tous de crier : « Vive notre bon roi qui ne craint pas de venir s'asseoir à la table du pauvre laboureur ! » Latulipe était consterné, et me regardait en me faisant voir qu'il venait de vider son verre et n'avait ouvert la bouche que pour cela ; moi de chercher l'énigme de mon incognito découvert. « Sire, pardon, mais cette

fois je ne suis pas coupable; c'est encore votre plaque royale qui s'est fait jour à travers votre habit, que la chaleur et la contemplation vous ont fait déboutonner.

— Eh bien! oui, mes amis, j'ai voulu m'assurer de vos besoins, et reposez-vous sur moi du soin d'apporter quelques douceurs à vos fatigues journalières; les laboureurs sont les pères nourriciers de la France, il ne faut pas les écraser si on veut qu'ils nous fassent vivre. — Ah! sire, malgré mon peu d'esprit, il y avait quelque chose de grand, d'extraordinaire sous l'habit du sergent, qui me disait.... — Que j'étais fait pour être sous-lieutenant, n'est-ce pas? — Notre grand empereur, sire, a débuté par là.

— Bonsoir, mes amis, dis-je en me levant; voilà un parallèle royal avec le brave Henri IV, mais je ne vous promets pas encore la poule au pot, parce qu'après avoir promis on doit tenir, surtout un souverain, et qu'en fait d'améliorations on doit marcher graduellement et sans fortes secousses. » Et tous de crier : « Vive le roi! »

Quel beau tableau de famille, et combien un sou-

verain en est rehaussé. « A bientôt, mes amis, et puissè-je couronner chez vous une rosière. — Et puisse, s'écria Latulipe, Jeannette l'être aussi, et me placer sa couronne sur la tête : c'est la seule que j'ambitionne maintenant. »

LES BEDOUINS.

—

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
BERANGER.

Le soleil répand une teinte rougeâtre dans l'atmosphère, des habitations aux couleurs variées dont les toitures sont faites en forme de terrasses, le gigantesque et gracieux palmier, des plantes aux feuilles épaisses, larges et piquantes, une plage déserte et

brûlante que les flots d'une mer agitée battent sans cesse, tout annonce un pays étranger : nous sommes en Afrique ; nous respirons l'air étouffant et souvent si dangereux d'une côte fréquentée naguère par des pirates. Latulipe fume tranquillement sa pipe à l'ombre d'un arbre ; des dattiers, des orangers, des citroniers, répandent un parfum délicieux, et l'on se demande involontairement si l'homme à demi civilisé n'est pas plus favorisé de la nature par la richesse de son sol, à peine exploré, que l'habitant des villes ; mais à quoi cela lui sert-il ? il ne sait pas en tirer parti ; il marche sur l'or, et le laisse enfoui dans la terre ; il le voit rouler au fond des fleuves sans se déranger pour s'en emparer ; tandis que dans les grandes cités l'homme ne songe qu'à l'argent et est sans cesse à sa poursuite : l'indifférence de l'un n'est-elle pas préférable à l'acharnement de l'autre ?

« On ne dira pas, sire, que vous êtes un roi stationnaire, vous voyagez sans cesse, semblable au grand empereur, qui passait sa vie sur les champs de bataille, au lieu d'habiter son palais.—Oui, mon ami, je veux voir par moi-même ; celui qui s'en réfère

aux relations ou aux discours d'autrui, est sujet à mille erreurs qu'enfante le prisme des passions; il ne faut s'en rapporter qu'à soi, c'est le moyen de bien être au courant de ce qui se passe. — Sire, excusez la franchise de votre vieux serviteur; vous avez déjà parcouru toutes les villes soumises à nos armes, est-ce que vous songeriez encore à explorer quelque autre cité rebelle? Il y aurait danger pour Votre Majesté, il est de mon devoir de vous le faire observer. — Qu'avons-nous à craindre, mon brave Latulipe? bien d'autres comme nous, et naguère encore d'intrépides voyageurs, ont parcouru même l'intérieur de l'Afrique. — Mais ils y ont trouvé presque tous la mort. — Murat allait seul visiter Mourad-Bey, son ennemi. — Il se croyait à l'épreuve du boulet; bien des fois il a échappé aux balles meurtrières; l'amour de la gloire et des belles fait franchir toutes les barrières, mais c'est jouer sa vie, et un souverain se doit à ses sujets. — Allons, nous ne visiterons qu'Abd-el-Kader, et puis nous retournerons en France. — S'il nous laisse partir, sire. — Quelle importance veux-tu qu'il attache à deux soldats? — Mais il pour-

rait bien s'en accommoder, et il n'aurait pas mauvais goût.

— Que cette colonie est précieuse pour la France! Mais que dis-tu, toi vieux soldat, de notre armée? — Qu'elle est brave et résignée à toutes les fatigues, comme nous l'avons été; mais elle n'est pas assez nombreuse. — Oui, tu as raison, les demi-mesures ne valent rien, on n'arrive jamais à aucun résultat, on s'épuise inutilement. — Sans doute, et le petit caporal, qui se connaissait à faire la guerre, attaquait presque toujours pour être victorieux, il usait de tous ses moyens et fondait souvent à l'improviste sur son ennemi. En Espagne, il n'y laissa pas assez de troupes, occupé qu'il était dans le Nord; aussi les régiments disséminés avaient peine à se maintenir et perdaient beaucoup de monde; il fallait les renouveler sans cesse, et nous finîmes par être obligés d'abandonner un pays conquis avec tant de sacrifices et de sang. — C'est une leçon dont je veux profiter : j'enverrai cent mille hommes en Afrique, je me rendrai maître du littoral de ce côté de l'Atlas, je refoulerai les Arabes sur l'autre versant, et je leur ôterai l'envie

de repasser cette chaîne de montagnes; ils ont assez de pays sur ce point pour s'y occuper; l'Afrique est de toutes les contrées la moins connue et la moins civilisée; utilisons cette côte si importante pour nous sous le rapport des relations commerciales du midi de la France, et en cas de guerre avec l'Angleterre et la Russie; mais ayons pour alliés le pacha d'Égypte et la Turquie, s'il se peut, protégeons les Grecs et les chrétiens de Syrie; notre possession sera notre avant-garde en cas de rupture avec les puissances du nord, et nos phares éclaireront la route que l'on veut établir par Suez pour aller aux Indes. Nous pourrons, comme par enchantement, envoyer en peu d'instant trente mille hommes en Orient. Les Anglais sont jaloux de notre occupation, mais avons-nous des comptes à leur rendre? ce qui est acquis par droit de conquête appartient au vainqueur; et s'ils devaient restituer les pays, les colonies qu'ils ont prises par la force ou la ruse, Albion aurait à rendre sur tous les points du globe. — Oui, sire, messieurs les habits rouges seraient forcés d'établir un fameux décompte, et il ne leur resterait pas grande chose à la masse.

— On parle de fusion avec les Bedouins et les Arabes, chimère qui ferait encore couler bien du sang; un peuple conquis hait ses vainqueurs, il murmure en silence, se soumet forcément; mais au premier espoir d'une réaction, il se soulève et massacre ses maîtres. — Il n'y a pas plus, sire, à se fier à des fanatiques qu'à des juifs, ils vous écorchent quand ils le peuvent. Rappelez-vous, sous le petit caporal, et malgré des soumissions nombreuses, la révolte du Caire? Voyez ici comme les soldats qui s'éloignent payent de leurs têtes leur imprudence, guêtés qu'ils sont par des maraudeurs qui s'embusquent dans les ravins et derrière les buissons. En Espagne, en Italie, les vaincus étaient soumis aussi en apparence, et ils nous coupaient les oreilles et la langue admirablement quand ils pouvaient nous rencontrer, ils nous pendaient et nous rôtissaient même à l'envi; ces fameux guérillas, le poignard à la main, descendaient de leurs montagnes avec l'impétuosité du vent, grace à leurs espadrilles, et fondaient sur nos convois : combien ont été la proie de ces hordes de brigands sans pitié.—Oui, les conquêtes, les co-

lonisations lointaines ne se sont maintenues qu'en exterminant les indigènes, c'est une triste nécessité, ou bien il faut à jamais les chasser de leurs contrées. Si les rites étaient les mêmes, peut-être encore cette fusion serait-elle possible ; mais il y a une barrière infranchissable, le fanatisme n'a jamais entendu la voix de la raison, les guerres de religion l'attestent. Abd-el-Kader mort, d'autres fanatiques pourront quand ils voudront relever l'étendard de la révolte. Toutes ces soumissions partielles et forcées sont illusoires : au premier coup de trompette d'un sectateur de Mahomet, tous ces prétendus tributaires auront leurs yatagans levés sur la tête des Français.

— Comme vous dites fort bien, sire, cent mille hommes de suite, un coup de main général, une razzia et une poussée jusqu'aux cîmes de l'Atlas aux Bedouins, qui vivront, s'ils le veulent, aussi bien au midi qu'au nord, bien heureux encore qu'on ne leur fasse pas la conduite jusqu'au cap de Bonne-Espérance ; et puisqu'il est reconnu qu'ils ont trop de terre, il est bien juste qu'ils en cèdent un peu à ceux qui n'en ont pas assez. — Cette colonie est

d'autant plus importante, qu'elle pourra toujours recevoir l'excédant de population de la France, et elle deviendrait effrayante si nous n'avions pas ce débouché avantageux qui n'est qu'à deux pas de la mère-patrie. — Ah! mon prince, c'est un trésor qu'il faut garder, car si nous l'abandonnions, les Anglais viendraient nous remplacer, et il ne faut pas que nous nous étouffions chez nous pour leur faire plaisir. Puis, c'est l'école pratique de nos soldats, ils exécutent ici les feux de file et de peloton, les artilleurs prennent pour point de mire les beurnous blancs des Arabes; il est bon de conserver son coup d'œil juste, et de ne pas perdre l'habitude de l'odeur de la poudre à canon et du bruit de la mitraille. Voyez les Russes et les Anglais, ils ont toujours quelques contrées où ils guerroyent; ces petites guerres préparent leurs armées à de plus grandes affaires, et c'est un immense avantage à opposer à une nation toujours en paix.

« Combien peu j'ai vu de cultures; toutes ces belles plaines si fertiles devraient produire, et presque rien encore depuis dix ans! — Que voulez-vous,

sire, il n'y a pas beaucoup d'amateurs jaloux de venir labourer une terre sur laquelle, à tout moment, leur tête peut rouler et leur sang couler. — Il est vrai; mais aussi ma razzia opérée, j'enverrai, après avoir fait construire des habitations indispensables pour les préserver de l'insalubrité du climat, cinquante mille colons, la moitié cultivateurs, je leur donnerai des terres, le passage gratuit et des vivres pour six mois, des administrateurs éclairés, intègres et fermes, et la colonisation marchera; mais le noyau dirigeant sera composé d'hommes éprouvés, capables et purs; ce qui perd toutes les colonies naissantes, c'est qu'en général ce sont les vices et la paresse qui vont y chercher fortune, et c'est la principale cause des déceptions et des non réussites. Etablis en bon nombre et sur un pied militaire, mes colons offriront des masses compactes et imposantes qui ôteront l'envie aux maraudeurs de venir les inquiéter. En fait de fossé continu, je prends l'Atlas, c'est le meilleur rempart; mais il faut commencer par peupler le littoral de cent cinquante mille hommes, militaires et colons : aux premiers, le soin de la conservation de la con-

quête, les belles actions, les morts glorieuses et les récompenses justement méritées ; à chacun sa spécialité, le civil n'est jamais bien dirigé par le militaire, c'est une administration tout à part et toute différente ; aux administrateurs civils les bonnes directions pour l'agriculture et le commerce, aux laboureurs le soin de la fertilité du sol et des fructueuses récoltes. — C'est cela, sire, projet habilement et énergiquement conçu, et vous enlèverez au pas de charge l'Atlas comme nous enlevions jadis aux Russes leurs redoutes. — Puissent mes projets se réaliser, et la France recueillir les fruits de ses nombreux sacrifices, en voyant bientôt prospérer cette précieuse colonie, qui ne demande qu'à être organisée sur un système vaste et ferme. »

Quelques jours après, Latulipe paraissait rêveur. « Qu'as-tu donc, mon vieux brave ? tu es soucieux. — Ah ! sire, ne sommes-nous pas sous une tente qui avoisine celle d'Abd-el-Kader ? vous avez voulu le voir, et Dieu sait quand nous le quitterons. — Nous verrons ; nous ne sommes plus, je le sais, au temps de la première conquête, de Murat ; les beaux sen-

timents, les mouvements grands et généreux deviennent plus rares, il est vrai. — C'est un rusé Bedouin sur lequel il n'y a pas à compter; il plaide le faux pour savoir le vrai, et je crois qu'il n'y aura jamais à ajouter foi sur ce qu'il promet; il se soumet quand il ne peut rien, et il relève la tête dès qu'il pense nous écraser; c'est un fanatique, et ce n'est qu'à l'aide de sa religion qu'il se fait des prosélytes. — Je crois son règne passé, les tribus se lassent de guerroyer sans cesse. — Attendez... sire, une idée qui me vient. — Ah! diable, et quelle est-elle? une idée à Latulipe, une inspiration! — Dans notre position difficile, il est bien naturel de mettre son esprit en campagne, son esprit... enfin, quand on a du cœur on trouve toujours moyen de sortir d'embarras. — Sans doute, et tu crois avoir trouvé celui de persuader à ce rusé chef de Bedouins qu'il faut qu'il nous donne une bonne escorte pour nous reconduire au camp français; mais tu sais qu'il a une idée fixe, celle de nous enrôler dans ses réguliers. — Peste, je le crois bien, il n'a pas mauvais goût, un roi et un ex-sergent de la vieille, on lui en donnera des soldats comme

cela. — Eh bien ! ton idée, est-ce qu'elle t'échappe ? — Non, au contraire, sire, la voilà qui revient, et plus forte que jamais, c'est le petit caporal qui me l'envoie : on a vu des moyens de ce genre réussir même chez les sauvages. — Je ne te comprends pas.

— Attention, sire, voici Abd-el-Kader, et ferme au poste, suivez le commandement, je vais chercher à jouer le rusé matois : qui l'eût dit qu'un vieux de la vieille jouerait au plus fin, en présence de son souverain, dit-il en portant la main à son bonnet à poil, avec un roi arabe bedouin ! Mais, sire, l'oreille attentive, l'œil fixe sur notre malin ennemi, et la main droite toujours près de la poignée de notre sabre, car vous savez que MM. les Bedouins ont l'esprit et le caractère versatiles, et que pour un zist ou un zest souvent ils vous font tomber la tête aussi lestement qu'un épi de blé, ce qui ne serait pas fort agréable. — Oui, comme Tarquin s'amusait à faire sauter les têtes de pavots avec la lame de son cimeterre. — Moi, je faisais voler, dans les Cent-Jours, les fleurs de lys, que je chargeais Eole d'emporter à

la cour de Gand. — Eh quoi ! Latulipe, de la fable, je ne te croyais pas si savant ; mais tâche que notre captivité cesse promptement. — Savez-vous, sire, que ce damné Abd-el-Kader, car il le sera, malgré son prophète Mahomet, a des houris délicieuses, le Bedouin s'endort sur des roses, et il lui en faut des magasins ; il aurait bien besoin qu'un régiment de hussards passât par ici et l'en débarrassât, car c'est un mauvais bagage en temps de guerre que le sexe. — Latulipe, et Jeannette ? — Sire, j'y pense sans cesse ; mais en présence du sexe étranger, de ces syrènes, car je crois qu'elles sont nées, les syrènes, dans les pays chauds.... — Silence, Latulipe, voici notre Bedouin. — Pardon, sire, c'est à moi la parole.

— Eh bien ! Français, vous êtes-vous enfin décidés à entrer dans ma garde ? — Assurément, sublime sultan, ce serait beaucoup d'honneur pour nous, mais un grand devoir nous appelle ailleurs. — Alors qu'êtes-vous venus faire ici ? — Te voir et te dire que nous admirons ton courage, tes excursions hardies. — Vous cherchez à me flatter ; mais vous ne me quitterez pas, vous me faites l'effet de braves ;

votre costume ne ressemble pas à ceux des Français que je combats? — Il est vrai, ce sont les uniformes du temps de l'ancien. — Qu'appelles-tu l'ancien? — Le petit caporal, autrement dit. — Je ne te comprends pas. — Comprends-tu maintenant, s'écria Latulipe en ouvrant son sein et en lui montrant un portrait avec un mouvement superbe d'entraînement : c'est celui de l'empereur Napoléon, dont le nom est connu de l'univers entier !.... » Abd-el-Kader s'inclina malgré lui en disant : « Oui, Napoléon fut un grand homme ; et vous l'avez suivi? — Oui, sergent de grenadier de la vieille garde, celle qui a fait trembler l'Europe. — Donnez-moi la main, j'aime les braves de ces temps, et je veux vous prouver l'estime que j'ai pour le grand guerrier en vous rendant votre liberté, sans chercher à connaître vos projets; des braves tels que vous ne peuvent être des traîtres. — Nous te remercions, et nous n'oublierons pas ta généreuse conduite. »

Après avoir fumé la chibouque aux contours longs et circulaires, et fait honneur aux boissons versées par les houris d'Abd-el-Kader, les adieux eurent lieu,

et Latulipe en s'en allant se dit : « Allons, ce procédé me réconcilie un peu avec les Bedouins. » Quelques cavaliers s'élancèrent sur leurs chevaux arabes, et Abd-el-Kader leur dit d'un ton impératif : « Vous protègerez ces Français jusqu'à leur camp : ce sont des soldats de Napoléon. — Vous le voyez, sire, il n'est pas inutile d'avoir connu le petit caporal, il porte toujours bonheur. — Oui, mon brave, ton idée a été merveilleuse et digne d'un soldat de la vieille garde ; tu étais superbe dans ta position guerrière en face du chef bedouin. Un grand nom est un talisman, il fait passer partout, inspire l'admiration, le respect à tous les peuples de la terre, et même aux brigands, témoin ceux d'Italie aux pieds de l'Arioste. — Il est vrai, sire ; mais tous les Bedouins pourraient ne pas avoir connu Napoléon ; et croyez-moi, assez de courses aventureuses comme cela pour Votre Majesté ; quand on saura le danger qu'elle a couru, vos courtisans vous reprocheront cette excursion plus que hardie. — S'ils m'eussent accompagné, ils eussent paru trembler pour moi, tandis que peut-être.... — C'eût été pour eux, sire;

Mais l'ex-sergent de la vieille est impassible en face du danger, et c'est pour cela qu'il se trouve flatté d'escorter son roi. Mon prince, passons le plus promptement possible les montagnes, les ravins et la plaine, et montons vite à bord; la France réclame votre présence. — Allons, je vois que tu as le mal du pays, et peut-être que l'idée de Jeannette.... Mais je ne suis pas fâché de mon voyage; il reste de grandes choses à faire pour affermir notre conquête africaine, et je veux de suite frapper un coup décisif. — Bien parlé, sire; vous voulez donner de vos nouvelles au chef bedouin; lorsqu'il apprendra qu'il a eu en son pouvoir le roi, il s'écriera : Par Mahomet, je suis joué, j'ai perdu la partie. — Abd-el-Kader nous a donné nos passeports pour la France, je lui délivrerai le sien pour l'autre versant du mont Atlas. — Ce sera ce qu'on appelle, sire, partie et revanche gagnées. »

UNE JEUNE FILLE.

—

« Dans le printemps de ta jeunesse, au matin de tes « jours, quand les yeux des hommes se fixeront sur les « tiens avec délices, ah! écoute avec précaution leur « langage séducteur : garde bien ton cœur, et qu'il ne « s'enivre pas de leurs douces flatteries. »

Manuel de tous les âges, traduit d'un manuscrit indien, par madame BRISSOT DE WARVILLE.

C'était par une matinée brumeuse de novembre, la neige se mariait à une pluie froide, le vent agitait les quelques feuilles jaunes qui paraient encore les arbres gigantesques de Saint-Cloud ; parfois leurs cîmes altières et leurs plus faibles branchages se ba-

lançaient poussées par une brise légère : on eût dit de la mâture d'un navire agité par les flots de l'Océan ; les feuilles mortes jonchaient les allées du parc, et le bruit de leur froissement sous les pieds, le craquement des branches qui se brisaient en tombant à terre, tout imprimait à l'ame une teinte de mélancolie, la nature paraissait en deuil : c'était le commencement du triste hiver.

Latulipe me suivait en silence, j'étais peu disposé à le rompre. Le tableau d'un paysage terne et silencieux, ces arbres dépouillés, ce spectacle de tristesse reportent l'ame vers le passé et la prédisposent à envisager la mort, le résultat de la vie, résultat que tout homme en naissant devrait ne jamais perdre de vue, car, au moment où la dernière heure sonne, on voudrait, mais vainement, régler les rouages usés de son existence.

« Sire, me dit Latulipe, lorsque nous franchissions les grilles du parc pour entrer dans Sèvres, ce temps sombre, cette neige qui semblerait vouloir nous disputer le jour, si en s'arrêtant sur les toits et les branches d'arbres, elle ne nous éclairait par l'effet de la

réflection, ce paysage glacial, tout me rappelle notre triste excursion en Russie. — Tu as une idée fixe, c'est de vivre de souvenirs, mon pauvre Latulipe ; du reste, cela est assez naturel. — Quand on a passé l'âge de la conscription, sire, et que la moustache et l'impériale prennent la teinte du tableau d'aujourd'hui, c'est ce qu'on a de mieux à faire ; c'est une société comme une autre, dont on s'entoure au gré de son désir. — Sans doute, et quand on laisse les épines pour ne se rappeler que les brillantes et fraîches roses cueillies, on peut encore passer de doux instants : c'est ainsi que l'homme méditatif, ou l'artiste enthousiaste, contemple, avec mille sentiments divers, ce ciel azuré, sur lequel se jouent de capricieux nuages, dont les couleurs et les formes variées imitent souvent les pics glacés des montagnes les plus élevées du globe ; mais si ce ciel aux couleurs bleues et blanches vient à s'obscurcir, si les nuages noirs s'amoncèlent rapidement et le couvrent, si les éclairs précurseurs de la tempête sillonnent la nue, si la foudre fait retentir les échos des vallées et des montagnes d'alentour, alors, ils ferment les yeux et tâ-

chent de s'endormir sous l'impression du ciel calme et azuré.

— Eh bien ! moi, sire, je dis qu'il faut conserver les épines et les roses, car ce sont les dangers qui rehaussent la gloire, ce sont les difficultés qui donnent du prix au but désiré. — Tu peux avoir raison, Latulipe, un jour bien, un jour mal, c'est une sage distribution du destin ; on apprécierait moins les heures d'une douce quiétude si le malheur n'avait pas auparavant soufflé sur nous ; l'homme n'est point fait pour la même existence ; s'il tournait toujours dans un même cercle, l'ennui ne tarderait pas à s'emparer de lui ; une insipide monotonie l'accablerait chaque jour, bientôt il ne serait plus. Mais que signifie, sur cette place plantée d'arbres, cette réunion de jeunes filles vêtues de blanc, malgré le temps affreux qu'il fait ; va voir ce qui cause ce rassemblement. Je suis triste aujourd'hui : quelque bienfait sagement distribué me rendra peut-être la gaité. — Ah ! sire, vous êtes sans cesse à la recherche du malheur, et vous devez presque être fatigué des cris de la reconnaissance. — La source

du bien est intarissable. Mais dépêche-toi. — Sire, pardon, mais avec le temps qu'il fait, il serait bien d'étendre ce parapluie, car il tombe des hallebardes, et je me suis laissé dire que les fluxions de poitrine ne respectaient personne, et qu'il ne fallait pas plaisanter avec les maladies et les médecins. — Qui sont souvent plus disposés à plaisanter qu'à guérir leurs malades. Mais rassure-toi, j'ai un bon manteau, et la douce espérance de soulager quelque malheureux réchauffe et vivifie l'ame ; et quand l'ame est heureuse, le corps est alors toujours bien disposé. »

Latulipe, fidèle à ses anciennes habitudes, a, tout en accélérant le pas, allumé sa pipe d'écume; mais il l'éteint bien vite à la vue du triste spectacle qui s'offre à lui ; une bière recouverte d'un drap à franges d'argent, surmonté de plusieurs couronnes blanches, annonce qu'une jeune fille vient d'être moissonnée par l'impitoyable mort. Les filles et les hommes sont dans le plus profond recueillement ; l'effroi, un morne chagrin, sont peints sur tous les visages, des larmes mouillent les

paupières, et chacun s'écrie ou se dit, le cœur serré : « Mourir ! mourir si jeune ! non cela n'est pas possible ! » Ah ! c'est qu'il en est d'une jeune fille comme d'une fleur aux suaves et brillantes couleurs, elle éblouit, enchante, mais elle passe souvent en un jour.

Latulipe a presque oublié son souverain en présence de ce douloureux spectacle d'une mort inattendue. Quand le cercueil est blanc, lorsque des fleurs virginales le recouvrent, l'affliction navre l'ame, on se dit avec un accent de profonde tristesse : « A quoi tient la vie ? à peine né et mourir ! » Peut-être Dieu veut-il arracher, dans son ineffable bonté, de jeunes et trop tendres cœurs aux tourments et aux déceptions de ce monde agité.

Je me suis peu à peu rapproché du cortège, et me trouve derrière Latulipe. Combien le tableau de ces jeunes personnes, encore ignorantes de la vie, est intéressant, attendrissant, et contraste avec les figures mâles des hommes dont les rides attestent les années et les vicissitudes éprouvées ; et cependant ces hommes aux têtes chauves et vénérables existent encore,

semblables à l'arbre antique qui se dépouille de ses feuilles, de ses branches, mais qui reste toujours ferme et semble défier le temps; c'est un jeu du hasard, c'est une leçon de Dieu; l'homme blanchi par les années est debout, et regarde avec un sourire amer et sombre le cercueil où il devrait reposer au lieu de la jeune fille.

Les prêtres s'avancent en faisant résonner leurs chants lugubres et en portant la croix qui doit nous sauver, nous pauvres pécheurs. Bientôt le cortège se met en marche, et malgré la pluie, la neige qui se fond et la boue qui couvre le pavé, chacun, la tête découverte, suit la pauvre jeune fille; chacun peut bien un peu souffrir, elle du moins ne souffre plus! ou bien les décrets de la Providence seraient inconcevables. Tous, sur son passage, répètent en soupirant : « Quel malheur! elle était si jolie, si douce, si bonne fille, et elle n'est plus, elle est morte! » Conçoit-on tout ce qu'il y a d'affreux dans cette idée; en vain voudrait-on se persuader que c'est un rêve; on voudrait presque croire qu'on a perdu la raison, mais la triste réalité est là, le cer-

cueil s'avance toujours et n'annonce que trop que la main impitoyable de la mort ne respecte rien, et qu'elle se fait un jeu de laisser vivre le vieillard qui a peine à marcher, tandis qu'elle tranche les jours de la jeune fille qui courait naguère sur la pelouse verte, plus svelte et plus légère que le daim de la forêt. Oh ! bizarrerie de la destinée, qui semble vouloir nous rappeler à chaque instant qu'il ne faut compter sur rien ici-bas, et que nous ne sommes que de pauvres mortels. Il faut briser sa prison terrestre et s'envoler là-haut pour ne plus douter que le bonheur ne peut s'allier qu'à la vertu et à la simplicité, et que les passions, les vanités mondaines, jouets trompeurs, hochets empoisonnés, abrègent les jours de l'homme et le tuent en desséchant son ame, qu'à Dieu seul il appartient de vivifier.

« Comment, sire, malgré ce temps affreux, vous voilà mêlé à ces pauvres jeunes filles ? — Recueille-toi, Latulipe, et fais silence ; nous allons à l'église, au cimetière : c'est une occupation méritoire ; il n'y a que les malheureux qui aiment à suivre et qui désirent la mort ; j'aurai quelque chose à faire ici, et

toi, vieux soldat de l'empire, tu as depuis longtemps fait connaissance avec elle. — Il est vrai, sire, c'est une ancienne connaissance, mais elle n'a pas voulu de moi. — Ce dont je te félicite. — Sans doute, sire, quand on est bien, il est toujours temps d'aller faire le grand voyage, d'où l'on ne revient plus. »

Le père de la jeune fille marche morne et silencieux, de grosses larmes mouillent ses joues; ah! c'est qu'il est des coups imprévus contre lesquels l'ame la plus forte, la mieux organisée, ne peut lutter; et la mère, la tendre mère, qui doit tant aimer une jeune fille à peine entrée dans la vie, est sur son lit de douleur, dans des convulsions horribles; il lui est interdit de voir et de conduire son enfant à sa dernière demeure, il faut qu'elle vive, qu'elle concentre ses douleurs poignantes au fond de son cœur, car elle a encore un pauvre petit dont les pas débiles annoncent qu'il vient presque de naître; sa sœur est morte, pleine de vie, d'espoir et de douce félicité, et lui, il commence à comprendre qu'il existe, il essaye de marcher, il veut apprendre la vie; pourvu que quelques faux pas ou l'in-

flexible destin ne vienne pas encore déchirer le cœur de la pauvre mère : oh! non, ce serait par trop affreux.

Quelle leçon terrible pour ces jeunes filles qui marchent avec un douloureux recueillement, elle vaut toutes celles que pourraient leur donner leurs tendres parents. Des artistes distingués suivent le convoi; en voyant cette mort prématurée, ils aspirent à une célébrité durable, car il n'y a d'immortel que le génie. De jeunes officiers font aussi partie du cortège, ils veulent se recueillir avant le bruit des combats, ils veulent se familiariser avec la mort, qui peut-être les attend dans un duel ou sur un champ de bataille.

Le curé qui conduit le convoi funèbre est un ancien capitaine de dragons décoré; on le suit avec d'autant plus d'estime et de piété, car il est digne de respect, il a bien servi son pays, et maintenant il sert Dieu en rappelant chaque jour au bercail les brebis égarées.

Enfin les portes de l'église sont ouvertes, le corps est déposé, des cierges jettent une lumière vive à

l'entour; mais à quoi bon? la pauvre jeune fille ne voit plus rien ici-bas, on va rendre à la terre sa dépouille mortelle; mais son ame, du moment où elle a cessé de vivre, s'est envolée dans le séjour des bienheureux, et Dieu lui a dit : « Jeune fille, vous étiez un ange ici-bas, désormais vous serez un ange immortel dans le séjour céleste; trop de charges et de douleurs vous attendaient peut-être dans ce monde de déceptions, je vous ai appelée vers moi; près du Seigneur, l'ame est calme et heureuse. »

Les chants, la musique, font résonner les voûtes du temple; des tableaux de l'Écriture sainte ornent l'autel et les murs de l'église. Que ces temples consacrés au Seigneur sont majestueux, ils apportent le recueillement dans l'ame des pauvres mortels; les prières adressées à l'éternel la calment et lui donnent souvent le courage nécessaire pour supporter la vie. Au village, dans les grandes cités, dans la capitale, on aime, dans sa course souvent aventureuse, à reposer ses regards sur ces clochers qui semblent vous indiquer le ciel pour terme du voyage. Que nos églises gothiques de Paris sont belles à contempler

d'un point qui les domine, et par une brillante journée ; la teinte noire et imposante qu'elles reflètent sur un ensemble blanchâtre atteste que le temps forme seul ce contraste frappant, qu'elles ont vu s'écouler des siècles, que l'homme, de tout temps, a rendu hommage à celui dont il émane, et que, ne pouvant trouver l'inconnu, il a imploré sans cesse la miséricorde de Dieu en entonnant des chants de grace.

Chacun est triste, morne, silencieux ; des larmes amères mouillent tous les visages, on pense avec désespoir que celle qu'on a vu naguère si fraîche, si pleine de vie, si jolie, n'est plus, et qu'il va falloir s'en séparer pour toujours, pensée poignante et qui déchire l'ame.

Mais ces chants sont trop sonores, ils deviennent parfois assourdissants; la douleur a besoin de recueillement, il faut se concentrer en soi-même ; j'aimerais mieux un simple discours en français ; il attendrirait bien plus le cœur des fidèles, dont la plupart ne comprennent rien à ce qu'ils entendent ; et cet argent réclamé dans le sein même de l'église, et

pendant la cérémonie, n'enlève-t-il rien à sa sainteté et à sa majesté. Ah! pensai-je en moi-même, il y a quelques modifications à apporter dans nos institutions religieuses, car le premier devoir des missionnaires de Dieu, c'est d'employer les moyens qui doivent augmenter le nombre des croyants, et pour arriver à ce but, il faut être humble, simple et désintéressé comme l'était notre Seigneur.

On se dirige vers le cimetière; il faut encore monter, une terre glaise jaunâtre semble vouloir nous empêcher d'arriver à la fatale fosse, bien profonde, trop profonde pour y mettre la beauté. Le curé va prononcer les dernières paroles du salut; on descend le cercueil. Oh! que cet instant est affreux, c'est celui de la séparation pour toute la vie avec l'être qu'on chérit, cruel et déchirant moment compris seul par les ames tendres et passionnées. De la terre est jetée sur la jeune fille, qu'elle lui soit légère; une couronne blanche est bénite par le prêtre et placée sur la tombe de la défunte : ce devait être une couronne nuptiale, elle devait ceindre son front virginal aux doux et heureux jours de l'hyménée, et mainte-

nant, oh ! douleur ! cette couronne nuptiale, préparée, disposée, tant regardée avec mystère, est une couronne mortuaire. Destin, que tes coups sont parfois terribles !

Chacun se retire en silence, on a peine à s'éloigner. Pourquoi déposer ainsi les morts sous terre, pourquoi ne pas les laisser sommeiller dans leurs plus beaux vêtements, dans des caveaux majestueux, comme on fait dans d'autres pays ; la mort aurait quelque chose de moins affreux, car l'idée d'être ainsi recouvert de quatre pieds de terre est une pensée qui tue même avant de mourir. Je verrai, m'écriai-je, plongé dans de sombres réflexions, il y a quelque chose à changer dans nos modes d'enterrements ; si je me dois aux vivants, je me dois aussi aux morts.

Chacun franchit les marches du lieu de sépulture, tout le monde sort, la jeune fille reste ; elle est à sa dernière demeure ; au lieu d'aller à l'autel, de prononcer le *oui*, elle est aux pieds du Seigneur ; mais si elle pouvait parler, elle dirait à la foule : « Je

vous remercie, mes bons amis, mes jeunes camarades, mais calmez votre douleur, je suis morte désormais pour vous; mais maintenant mon cœur est paisible, maintenant je suis heureuse. Ah ! n'aimez pas tant la vie, où il n'y a que tourments et chagrins poignants; pensez à la mort et ne la redoutez pas, car c'est le terme de vos souffrances, et il faut souffrir avant de mourir. Maintenant je pourrai vivre d'amour, de cet amour pur et éternel pour le Seigneur, qui donne des délices ineffables, tandis que l'autre est souvent mortel, car, vous le voyez, il m'a étouffée, il m'a tuée !

« Va, Latulipe, t'enquérir de la position des parents avec l'adresse qui te caractérise, et viens me retrouver dans le parc, heureux si je puis adoucir une perte si cruelle. — Sire, j'y serai aussi tôt que vous; dans les petits endroits, c'est comme chez les portiers, on sait tout ce qui se passe, et même ce qui ne se passe pas, le bavardage est à l'ordre du jour, gare à ceux qui sont l'objet des caquets, car les bavardages, sire, qui touchent à l'honneur, ça tuerait un brave tout aussi lestement qu'une jeune fille; la

calomnie est l'ennemie acharnée du genre humain. — Heureux celui dont elle ne s'occupe pas. »

Il était quatre heures du soir, une nuit froide semblait vouloir envelopper de ses ombres le parc de Saint-Cloud. Le bruissement des branches et des feuilles, une légère brise qui soufflait, les derniers moments du jour, mêlés aux tristes souvenirs de cette journée de deuil et de malheur, jetaient l'ame dans une noire mélancolie.

« Déjà, Latulipe ? — Je savais, sire, qu'en m'adressant à la première boutiquière, j'en saurais en une minute plus que je n'en désirais. — Et que t'a-t-on dit ? — Le père de la jeune fille est artiste ; c'était une excellente musicienne dont les leçons adoucissaient la position de ses parents, laquelle n'est pas brillante ; les artistes, sire, vous le savez, sont presque toujours brouillés avec la fortune. — C'est bien ; demain je te chargerai d'une mission : si ce jeune ménage a été frappé par un coup mortel et imprévu, je veux le compenser par un bonheur inattendu. — Encore, sire, des heureux, et toujours par vous. —

Eh ! mon ami, il y aura encore trop de malheureux ; pourquoi un roi ne peut-il tous les connaître ? »

Tout à coup, au milieu de cette nature morne et silencieuse, que trouble seul le chant lugubre de quelques oiseaux au plumage noir, qui vont se chercher une retraite sur la cime des arbres les plus élevés, des cris se font entendre, une voix désespérée et martiale résonne dans une allée solitaire ; une autre reprend : « Non, mon officier, vous ne vous tuerez pas tant que je serai là ! — Vite, Latulipe, suis-moi ; il y a là-bas quelques malheureux encore à secourir. — Sire, à vos ordres. » Tout à coup nous apercevons un homme qui a jeté de côté son manteau, se débattant avec un soldat pour se percer de son sabre. « Malheur ! malheur ! s'écriait-il, j'ai tout perdu, il ne me reste qu'à mourir. »

Nous nous jetâmes sur lui et l'empêchâmes de suivre son inspiration désespérée. « De quel droit, dit-il, voulez-vous m'empêcher de me tuer, et m'obliger à vivre ? J'étais heureux, j'étais aimé ; que de fois ici nos tendres cœurs laissèrent échapper de doux aveux ; que de fois, sous le charme d'un vert

feuillage et du chant des oiseaux, nous aimions à lire dans l'avenir et à nous créer un plan délicieux de vie. Pourquoi a-t-elle douté, pourquoi n'a-t-elle pas eu le courage de supporter l'absence? ah! c'est que quand une jeune fille aime, c'est avec passion, et la passion tue, et les doutes encore plus; l'absence crée mille chimères.

« J'arrivais de mon régiment avec l'autorisation de célébrer mon mariage, heureux de la pensée que j'allais la revoir; après une année d'attente, nous allions enfin goûter les douceurs d'une heureuse union; je crève vingt chevaux, j'arrive malgré le temps et les routes affreuses, mon cœur palpite à m'étouffer, je ne marche pas, je vole, je traverse la place, je frappe à cette porte tant connue!.... un silence morne et glacial, personne!.... un frisson se répand sur mon ame, je descends, je demande ma bien-aimée; où est-elle, où est-elle? m'écriai-je avec anxiété. Des jeunes filles vêtues de blanc me répondent : Là-bas, au cimetière.... Ah! trois fois malheur! m'écriai-je, et je me trouvai mal.

« Vous le voyez, j'ai tout perdu, elle est morte,

morte pour toujours pour moi, comprenez-vous ?.... Et je veux aussi mourir, je veux aller la rejoindre; ainsi donnez-moi mon arme, elle seule peut maintenant me rendre au bonheur ; ma place n'est plus à la tête de ma compagnie, elle est là-bas aussi, au cimetière, à côté d'elle ! et puis au ciel. Mes armes, mes armes ! ou craignez ma fureur ! Morte ! morte ! et voilà notre hyménée ! c'est la mort qui en fait les frais. Eh bien ! qu'elle soit satisfaite, je ne sacrifierai plus à l'amour, elle aura deux victimes pour une. Ah ! c'est trop d'amour, trop de vie qui l'a étouffée, le sang est remonté au cœur, à la tête, il l'a tuée, et tout cela par excès d'amour, et par défaut de patience. Mes armes ! encore une fois, messieurs ? — Monsieur l'officier, vous n'êtes pas en état de vous en servir aujourd'hui ; vous viendrez demain les reprendre au château, chez le roi. — Et qu'a de commun le roi avec elle, avec mon amour ? je donnerais le monde entier pour racheter sa vie, pour la revoir, pour être à elle.

— Mon officier, s'écria Latulipe, prenez garde de manquer au roi.... — Eh ! que me parlez-vous de

château, de roi ; je vous dis que c'est elle qu'il me faut, et que je ne puis la revoir qu'en me passant ce sabre au travers du corps ; en me donnant la mort, c'est la vie que je recouvre, car je ne puis vivre sans elle. » Et il se mit à parcourir rapidement l'allée, comme s'il poursuivait une ombre fugitive : la jeune fille était morte, il était fou.

UNE ILE DÉSERTE.

—

Un esprit noble méprise la perfidie de la fortune ; la grandeur de son ame ne peut être abattue.
Traduit d'un manuscrit indien, par madame BRISSOT DE WARVILLE.

L'existence n'est pas toujours couleur de rose ; aux douces heures de la félicité, souvent si courte, succèdent les sombres et douloureuses pensées produites par la roue toujours agitée des vicissitudes humaines. Les songes, qui reproduisent ordinairement

les diverses sensations de la journée, nous en font éprouver une foule d'opposées : tantôt bercés par de riantes amours, par l'inconstante fortune, par la renommée et les brillants et passagers honneurs, tantôt poursuivis par les bêtes féroces, par des assassins, par l'émeute même, nous cherchons à franchir d'un vol audacieux l'espace infini, et transportés miraculeusement entre la terre et le ciel, nous semblons fuir en nous riant du danger vers le séjour céleste.

Mon esprit romanesque et aventureux, l'amour du bien et de l'inconnu, le désir du progrès, m'ont porté, toujours dans mon rêve, à parcourir le nouveau monde; mon royaume est tranquille; Pierre le Grand, empereur de toutes les Russies, s'est immortalisé par ses voyages utiles, et en changeant momentanément son sceptre contre un rabot. Je suis donc à bord d'un vaisseau avec Latulipe et mon chien Fox, qui m'accompagne dans toutes mes excursions : dans un tableau représentant des courtisans on devrait mettre en opposition cet animal précieux; les premiers ne sont fidèles qu'à la fortune,

le second n'abandonne jamais le malheur ; quel parallèle ! Et sur qui la honte doit-elle rejaillir ?

Le ciel est pur, azuré ; la vague uniforme, fraîchement agitée par les vents alisés, nous porte vers ce nouveau monde que je veux étudier, car celui qui n'a pas parcouru ces délicieux et majestueux sites n'a rien vu, n'a pas vécu, et n'est pas digne de mourir. En voyageant on nourrit son esprit, on rafraîchit son imagination ; en allant toujours et n'arrivant jamais, on s'étonne de l'immensité du monde et des prodiges toujours renaissants que le Créateur a, sans doute, voulu mettre sous nos yeux, pour ne pas nous permettre de douter de sa puissance.

Cependant, le ciel si calme, si beau, si brillant tout à l'heure encore, s'est tout à coup obscurci ; une brise plus vive a fait amener les voiles ; des éclairs sillonnent la nue ; la chaleur est extrême ; la mer commence à moutonner, une écume blanchâtre bat les flancs du navire. Les marins à la voix de leurs chefs, et en s'accompagnant de leurs cris lugubres et cadencés, exécutent la manœuvre ; les passagers s'inquiètent ; les femmes commencent à faire enten-

dre des gémissements, l'orage redouble, les ordres se succèdent rapidement; aux visages sombres des chefs et des matelots, il est facile de voir que le danger est grand, que c'est une tempête, et il faut en avoir éprouvé une pour s'en faire une idée. A chaque instant nous touchons au ciel ou nous sommes plongés dans un abyme qui menace sans cesse de nous engloutir.

Des femmes éplorées se jettent dans nos bras; Latulipe est immobile et contemple, dans un morne silence, ce spectacle nouveau pour lui; il voit la mort s'approcher, mais il l'a vue cent fois et ne tremble que pour son souverain. — Rassure-toi, mon ami, s'il est écrit là-haut que nous irons servir de pâture aux requins ou aux baleines, il faut se résigner. — Sans doute, sire, mais pourquoi aussi avoir quitté notre beau royaume de France? — Pourquoi ai-je un esprit aventureux? Mon ami, l'homme ne se refait pas, il agit presque toujours suivant son caractère. — Hélas! oui, Napoléon ne rêvait qu'à la guerre et cela a fini mal. — Eh! mon cher, c'est qu'il devait en être ainsi. Je n'aspirais

qu'à la paix, qu'au bien-être de mon peuple, et tu vois que le dénouement vise au tragique. — Il faut se résigner, sire, et imiter notre pauvre Fox qui semble, par ses regards inquiets, nous dire : Je ne vous quitterai jamais. — Si je viens à mourir, Latulipe, tu l'enverras empaillé à mes courtisans, en leur écrivant : Il a suivi son maître dans le Nouveau-Monde, jusqu'à sa mort, en eussiez-vous fait autant ? — Sire, il est de braves généraux dont les noms seront immortels, qui n'ont pas abandonné non plus notre pauvre Empereur ; ils ont voulu aussi partager avec lui le séjour desséchant du rocher de Sainte-Hélène. — Sans doute, et c'est une douce consolation pour un roi dans l'adversité de pouvoir encore compter parmi des milliers de grands quelques cœurs nobles et fidèles. — Cela est vrai, sire, et sans faire aucune allusion, jusqu'à trois on peut en compter.... — Bien heureux encore lorsqu'on n'est pas tout à fait abandonné : la Fortune ne manque jamais d'une brillante escorte, le Malheur marche presque toujours seul. — A moins que ce ne soit un chien qui le suive.

Les mats se brisent, le vaisseau semble ne plus vouloir se relever, des vagues furieuses balayent le pont. Un cri sinistre : Les canots à la mer ! annonce qu'il n'y a plus d'espoir. Cruelle position ! chacun voudrait se sauver, mais l'immensité des mers est là !... il faut périr ; de jeunes mères, de pauvres enfants, rendent le tableau encore plus déchirant. La main appuyée sur mon front, je contemple, de l'arrière, ce spectacle de désolation, en m'écriant : et je suis souverain, et je ne puis rien pour sauver ces infortunés ! Ah ! c'est alors que je sens tristement qu'un roi, à la couronne près, est un homme comme un autre.

Sire, me dit Latulipe, avec un grand sang-froid, il faut autant que possible, dans le danger, ne pas perdre la carte, quoique sur les neiges de Moscou nous la perdions souvent. Je ne sais pas nager, je ne vous offrirai pas ce moyen de sauvetage ; mais voici un morceau de mât qui peut nous sauver, ne le perdons pas de vue, cramponnons-nous après, et à la grace de Dieu, c'est encore le meilleur patron à implorer. — Je suivrai ton conseil, mon brave, je

n'ai point peur de la mort, un roi doit en quelque sorte la toucher du doigt en montant la première marche du trône, je regretterai seulement de ne pas avoir fait autant de bien que je l'aurais voulu.

Un craquement effroyable annonce que le navire s'est entr'ouvert sur un rescif, on n'entend que le bruit des vagues furieuses, les cris des passagers qui voyent leur canot chavirer..... On ne distingue rien.... qu'à la lueur des éclairs; le terrible sauve qui peut a été prononcé, c'est l'avant-coureur de la mort; le capitaine l'attend, il veut mourir en brave et digne marin, c'est le lot qu'il a choisi.

Sire, vite à cette corde du mât, tenez ferme et moi aussi, et tâchons de ne pas boire à la grande tasse, c'est un mauvais cordial, et puis la mer sur le pont... le vaisseau disparaît... et plus rien... que la mort qui cherche à nous capturer à chaque vague ou sur les rochers. Latulipe, auquel les flots laissaient à peine le temps de parler, me dit : Sire, du courage, un roi doit en avoir pour dix; s'il est écrit là haut que nous abordérons à quelque île déserte, les vagues et la tempête auront tort, il n'y a que

les lâches qui s'abandonnent à la peur, et avec elle on n'arrive jamais à rien de bon !

Cependant j'entr'ouvre les yeux... je ne suis donc pas mort ; je suis couché sur une plage que la mer vient encore mouiller de ses vagues mugissantes, Latulipe est près de moi, mon chien Fox aussi. Ah ! du moins dans mon malheur, m'écriai-je, il me reste deux fidèles serviteurs, et, pour un prince, c'est quelque chose. Sire, me dit Latulipe, encore une goutte de ma gourde, elle nous a rappelés à la vie, bien heureux qu'elle ne m'ait pas quitté, et ce pauvre Fox, nous lui devons aussi quelques remercîments, car nos forces s'épuisaient, et sans lui je crois qu'au lieu d'être sur ce sable brûlant, nous serions maintenant en digestion dans l'estomac de quelque poisson.

— Eh bien ! mon pauvre Latulipe, que dis-tu de ton souverain, naguère assis sur un trône, assis maintenant sur un mât naufragé, et réduit, comme le sauvage, à parcourir ces plages désertes ? — Eh ! mais je dis, sire, qu'ici-bas il ne faut compter sur rien, et que lorsque la tempête surgit il en est d'un

trône comme d'un vaisseau, qu'on ne sait s'il ne s'abymera pas; quant au capitaine de navire, ce n'est pas toujours sa faute; s'il peut prévoir la tempête, il ne peut l'éviter, car c'est Dieu qui la fait gronder, et c'est sa volonté; mais un roi, c'est souvent lui qui la fait naître, tandis qu'il aurait pu gouverner avec un calme parfait. — Aussi n'aurais-je pas du m'exposer à celle-ci. Que vont devenir mes pauvres sujets? — Sire, vous voilà comme le grand capitaine dans une île et près de rochers, mais nous sommes, je l'espère, dans une île fortunée de l'Océanie, où nous rencontrerons de bons sauvages qui seront préférables à ce geôlier anglais d'Hudson Lowe. Les sauvages empoisonnent leurs flèches et frappent face à face leurs ennemis; l'Anglais versait un poison lent dans le corps du grand homme, il le faisait dans l'ombre et le silence, mais la renommée qui n'avait pas quitté même sur son rocher le grand capitaine lors de ses désastres, satisfaite de ce qu'il avait fait pour elle, lorsqu'il eut exhalé le dernier soupir, proclama par tout l'univers qu'un grand empereur malheureux avait demandé l'hospitalité à une nation

étrangère, plein de confiance en son honneur et sa loyauté, et que cette nation l'avait assassiné !

— Latulipe, je respecte ton attachement pour Napoléon; ces sentiments sont d'un fidèle serviteur et d'un ancien brave, mais tâchons, mon ami, de laisser un peu le passé de côté et de nous occuper du présent qui n'est pas des plus agréables, et, suivant le précepte du sage, consolons-nous de notre malheur. — Sans doute, sire, car il pouvait en arriver un plus grand pour vos sujets; la mort nous suivait de près, et elle se riait sous cape de posséder un roi. — Et, mon ami, je crois qu'une fois mort nous passons à notre tour comme le moindre des mortels, saint Pierre a du recevoir l'ordre de ne pas reconnaître de distinctions mondaines, et à moins que les vertus et les belles actions ne donnent le pas... — Alors, sire, vous passerez toujours avant les autres. — Tu me flattes. — S'il en est ainsi là-haut, j'espère que je n'attendrai pas autant que chez votre ministre des finances. —Tes titres qui ont été peu appréciés ici-bas, peuvent te valoir là-haut une tout autre réception. — Surtout si c'est la vieille qui y fait la

musique, en reconnaissant un ancien de la garde les fanfares joueront une marche triomphale en l'honneur de la gloire nationale, et, en avant, j'entrerai au pas de charge.

De grace, mon ami, entrons un peu dans notre position cruelle ; avec tes souvenirs de gloire tu ne vois rien ; la tempête se calme, le jour commence à paraître. Il me semble que nous sommes dans une île déserte. Je souffre horriblement de la soif, de la faim, ma poitrine est déchirée par ces rescifs qui voulaient m'empêcher d'aborder, et nous sommes sans armes, sans aucuns moyens de nous rien procurer, sans secours humains; vois ce que c'est que l'homme abandonné à lui-même, il a bien lieu d'être si fier quand il commande à ses semblables ; seul il est si peu de chose, un grain de sable tout au plus dans l'immensité. — Nous voilà, sire, comme de nouveaux Robinsons Crusoés; mais, il faut en convenir, c'est une rude épreuve pour un souverain habitué aux prévenances, aux adulations, à satisfaire tous ses caprices, et ici il redevient.... — Ce qu'il était dans le principe de la création, l'homme de la

nature : où sont mes courtisans, mes nombreux serviteurs, mes troupes brillantes?

— En fait de courtisans, je ne vois ici, sire, que quelques malins singes que voici perchés près de vous, et qui contrefont tous nos gestes; si Dieu me prête vie, j'en rapporterai à votre château, ils trouveront des gens de leur espèce; quant aux serviteurs, à part ces singes qui ne manquent pas d'intelligence, je serais fort embarrassé, votre fidèle Latulipe excepté, de vous composer un personnel; pour la revue de vos troupes, à moins que nous ne prenions ces arbres gigantesques et variés pour des soldats, je ne vois pas à qui commander ici. — Mais, en revanche, il y a à observer une foule de beautés sauvages et inconnues qui feraient oublier les villes, les grandeurs et les richesses. — Si l'on avait, sire, l'estomac rempli; souvenez-vous de l'excursion à la ferme; ah! du moins, là, nous étions, comme on dit vulgairement, sur le plancher des vaches; mais maintenant Dieu seul sait quand nous quitterons cette île, je ne dis pas ses habitants, car jusqu'à présent il n'y a pas le moindre vestige de pas humains.... et à

part messieurs les singes et ces nombreux oiseaux aux plumages éclatants qui semblent étonnés de nous voir... — Et, mon ami, c'est une société comme une autre ; avec celle-ci, nous éprouverons peut-être moins d'ennui, et nous n'aurons pas à craindre la médisance. — Et peut-être bientôt serons-nous à nous demander si ce n'est pas un avantage que de ne pas savoir à qui parler.

— Latulipe, tâchons de nous procurer quelque nourriture, après nous ferons de la morale et causerons tant que cela te fera plaisir ; et si nos forces nous le permettent, nous irons ensuite reconnaître notre île, mon nouveau royaume. — Sans sujets jusqu'à cette heure. — Il en sera plus facile à gouverner ; je n'aurai plus à redouter la trahison, les mécontents et l'émeute. La vie sauvage, mon ami, a ses charmes, et si je n'étais roi, si je ne me devais au bonheur de mon peuple.... — Vous fixeriez votre séjour ici, sire ? — Peut-être. — Alors je vous prierais d'animer un peu ce paysage, déjà si riche en beautés diverses, par la plus douce et la plus enivrante créature de Dieu. — Tu veux, dis-je en

riant, j'en suis certain, parler de la compagne naturelle de l'homme, de la femme ? — Vous l'avez dit, sire ; car, voyez-vous, on a beau porter aux nues cette nature grandiose, ces sites admirables, en vain je m'extasie à contempler ces gracieux palmiers, ces bananiers aux longues grappes, ces orangers aux feuilles si vertes et aux fruits si rouges, ces limoniers jaunes, ces lianes verdoyantes, ces fleurs grimpantes aux couleurs variées qui ornent le tronc et la cime de ces arbres majestueux ; tout cela est fort beau, sire, mais finirait par fatiguer, par ennuyer même, si on n'avait avec soi, pour balancer ces créations sublimes, une jeune et jolie fille blanche ou brune, aux formes sveltes et bien dessinées, aux yeux noirs ou bleus ; voilà, à mon avis, la plus belle invention de l'Être suprême.

— Ne te monte pas tant l'imagination à ce sujet, Latulipe, car cette solitude sauvage ne semble pas propice à satisfaire ton désir.... Mais, si je ne me trompe, la mer rejette sur le rivage des objets du navire, ils pourront nous être d'un grand prix.... Et pas un passager de sauvé, toutes ces jeunes femmes

perdues à jamais ; ah ! que cela est affreux ! — Il faut en convenir, c'est un bien vilain élément. Et quand on réfléchit qu'en une minute deux ou trois cents malheureux sont la pâture des poissons, cela devrait dégoûter un peu des excursions sur mer. — Remercions Dieu de nous avoir sauvés. — Il a voulu, sire, vous conserver à vos sujets ; l'homme juste et bienfaisant doit vivre longtemps, sa présence ici-bas est nécessaire aux malheureux. — Et cependant combien ont péri avant le temps victimes de leur idée d'établir un sage équilibre et de soulager la misère de leurs semblables. »

Cependant la mer amène toujours sur le rivage de nombreux débris du naufrage, des barils, des mâts brisés ; la chaloupe du navire y est aussi poussée, mais vide : tous ont péri ! Cruelle destinée, tant d'innocentes créatures, tant de mortels, bercés par de brillants projets, ont été en un instant frappés par la mort !

Latulipe, habitué aux fatigues de la guerre, à l'aspect de son souverain morne, silencieux et presque abattu par les coups du destin, sent renaître ses

forces ; il enfonce les tonneaux : oh ! bonheur ! ce sont des armes, des outils, des munitions, des voiles ; nous bénissons la Providence de venir à notre secours dans notre déplorable position. Une tonne de biscuit est ouverte.

« Voilà le commencement de notre déjeûner, dit Latulipe, du moins nous ne mourrons pas de faim. » Il charge un fusil et abat en un instant de superbes pièces de gibier, des faisans, qu'on ne sert presque toujours qu'à la table du roi.... Latulipe avec sa hache en a bientôt établi une. Des bananes excellentes, des fruits divers, des orangers, des limons, sont cueillis par mon fidèle serviteur ; il veut se distinguer et faire grandement les honneurs de mon nouveau royaume ; il a improvisé, à l'aide de voiles, un filet d'un genre nouveau, et bientôt une pêche miraculeuse couvre la table. Quand on a été soldat, les positions difficiles font naître les inventions. Latulipe est devenu maître-d'hôtel, il croit encore être aux bivouacs brillants de l'empire ; je le regarde avec complaisance, s'occupant d'adoucir la position de son souverain.

« A table, sire, le déjeûner est servi, et l'on ne dira pas encore que ce n'est pas un repas de roi ; cette île est enchantée. — A table, mon fidèle ami, sans oublier le pauvre Fox, qui nous a si bien rapporté ce bon gibier. — Pardon, sire, mais je n'oserais jamais.... — Assieds-toi près de ton souverain ; la nature ne connaît pas d'étiquette, et mes courtisans ne sont pas ici pour faire observer le décorum. — Voici, mon prince, un tonneau en place de fauteuil : à la guerre comme à la guerre, les fourchettes du père Adam nous serviront, et l'eustache du pauvre sergent, qui ne l'a jamais quitté, pas plus que sa blague à tabac, découpera aujourd'hui les morceaux royaux.

— Tu as improvisé, mon pauvre Latulipe, un déjeûner qui n'est pas à dédaigner, et dont plus d'un lion parisien ferait cas ; mais il nous manque deux choses essentielles : des verres et de quoi les remplir. — Ah ! diable !.... pardon, sire, vous avez raison ; quant aux verres, cela sera facile.... voici des calebasses, et en les coupant par moitié.... — Eh bien ! ce limpide ruisseau, dont le doux mur-

mure porte à la mélancolie, nous invite à goûter de ses eaux bienfaisantes, va y puiser. — Pardonnez, sire, si je ne partage pas votre avis ; mais en présence d'une si belle nature solitaire, il faudrait pour égayer la position et voir tout en beau, alors surtout qu'il n'y a pas une seule beauté capable de faire tout oublier...— Quelques bouteilles d'un vin vieux et généreux, n'est-ce pas ? — Après avoir bu comme nous l'avons fait dans ce diable d'Océan, je vous assure, sire, que cette boisson serait fort nécessaire. — Mais, à moins qu'il ne croisse de la vigne dans notre île, et que des grappes ne soient suspendues aux cîmes de ces arbres, que tu ne veuilles les pressurer et en faire du vin, je ne vois pas trop comment tu pourras, malgré ton esprit inventif, remédier à cette lacune.

— Attendez, sire, je crois que la Providence veille encore à notre conservation, j'aperçois une caisse qui flotte sur la mer, et si le hasard voulait.... » En un instant Latulipe s'est jeté dans le canot et est parvenu à la faire arriver sur la plage ; il fait une ouverture avec sa hache ; une exclamation

subite de Latulipe et sa figure rayonnante me font sourire. « Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé, s'écrie-t-il, Dieu veille sur nous; regardez, sire ! » J'aperçois alors dans une superbe caisse un bon nombre de bouteilles cachetées et aux formes différentes. Latulipe a placé sur la table deux bouteilles de Bordeaux et une de Champagne. — Comment, Latulipe, tu veux.... — Sire, ce n'est pas aujourd'hui l'ouverture de vos Chambres, mais votre entrée dans votre nouveau royaume, et il faut faire les choses grandement, il faut sabler hardiment ces vins améliorés par le capricieux Océan ; j'ajouterai même le carafon de rhum ; et quand la position n'est pas belle, il ne faut l'entrevoir qu'à travers les prismes de l'imagination. Ah ! messieurs les marins se soignent. — Ils mènent une si triste vie et sont si souvent exposés.... — Qu'ils se pressent de vivre, et ils ont raison; faisons comme eux, car qui sait ce qui nous est réservé dans cette île, où du reste le calme règne jusqu'à présent. »

Nous faisons un repas délicieux; ces mets sont d'un goût, d'une fraîcheur, supérieurs à ceux de mon

royaume, les fruits sont exquis ; le bouchon du pétillant Aï a fait résonner les échos d'alentour, et de bruyantes troupes d'oiseaux, attirés par les débris du repas et par le biscuit, s'envolent en faisant retentir l'air de leurs cris aigus, de superbes perroquets dominent cette masse de volatiles. Latulipe n'a point oublié le café, dont il a trouvé une boîte.

— Tu vois, Latulipe, ce que c'est qu'un grand, un prince, un roi : aujourd'hui je suis moins que toi ; tes habitudes t'ont donné les moyens d'adoucir notre situation difficile, tu as vaincu les obstacles, et moi, qui commandais naguère à tout un peuple, j'ai été pour ainsi dire nul, j'étais embarrassé.— Ah ! dame, sire, à chacun son métier : à moi est échu celui de servir mon pays et les autres, à vous de vous faire servir. — Il est vrai, mon ami ; mais cela devient difficile quand on n'a plus de serviteurs ; et si j'avais eu le malheur de te perdre, que serais-je devenu ! — Ne parlons pas de cela. — Ah ! ce triste naufrage, cet abandon dans une île déserte, ne me font que trop sentir la nécessité même pour un roi de s'habituer de bonne

heure aux fatigues, aux travaux manuels, afin qu'il puisse toujours compter sur lui, car qui sait ce que le destin lui réserve? Un trône est comme un vaisseau battu par la tempête, on ne sait jamais si l'on pourra se maintenir au dessus des flots.

— A votre bonne santé, sire, dit Latulipe en se levant; je ne boirai pas au bonheur de votre peuple, vous êtes maintenant loin de lui. — Ne parle pas de cela : si ce n'étaient les heureux que je manque de faire, je prendrais mon malheur en patience; mais maintenant plus de puissance, de sujets, de trésors.— Pour les donner aux malheureux. — Cela sera ma privation la plus amère et pour ainsi dire le seul regret de ma grandeur passée.

— Permettez-moi, sire, de me mettre à l'ouvrage, car la nuit arrivera, et il ne faut pas coucher à la belle étoile, quoique nous n'ayons pas à redouter le froid; mais nous n'avons pas exploré votre nouvelle possession : il peut, quoiqu'il n'y ait pas d'hommes, s'y trouver des bêtes malfaisantes, et il faut être toujours sur ses gardes. Je vais construire,

non loin de ce ruisseau, sur cette petite éminence ombragée par ces beaux arbres, une espèce de tente; puis, si vous le jugez convenable, nous irons reconnaître l'île, ayant pour avant-garde le fidèle Fox. — Volontiers.... cet excellent déjeûner m'a remis; j'ai presque oublié le naufrage : il n'y a que mon pauvre royaume.... — Sire, pour le quart d'heure il faut aussi n'y plus songer jusqu'à ce qu'il plaise à la Providence de nous envoyer quelque navire. Alors l'espérance reviendra, et je dirai : plus de voyages sur mer pour un roi qui est aimé et qui soulage sans cesse l'infortune.

Latulipe a promptement terminé la tente, il l'a entourée de branchages en guise de chevaux de frise; nos provisions y sont roulées. Il ne nous manque plus qu'un chat, un perroquet, comme à Robinson. J'espère bien me faire une petite cour des charmants oiseaux de l'île; du moins celle-là ne m'enchantera que par ses doux accents, et je n'aurai point à me mettre sans cesse en garde contre le mensonge et les basses adulations.

Nos fusils sur l'épaule, nous explorons l'île; Fox

nous devance d'un air joyeux ; cependant il marche avec une certaine prudence, car tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend est aussi nouveau pour lui, et il peut tout à coup surgir quelque ennemi dangereux. Après avoir côtoyé le rivage où se distinguent d'énormes bancs de corail à fleur d'eau qui défendent l'île, nous escaladons quelques rochers, quelques plateaux, cherchant à découvrir au loin quelque île habitée ; mais rien que l'immense Océan borné par l'horizon, les phoques et les veaux-marins qui se jettent à la mer à notre approche. Que de jolies coquilles, de brillantes étoiles couvrent le rivage ! que de richesses répandues sur toute la surface du globe, là surtout où les pas de l'homme ne se sont pas encore imprimés ! De gros crabes de terre se renfoncent dans leurs trous en nous entendant. Le nombre de singes est considérable ; ils sautent de branches en branches en poussant des cris et en faisant des grimaces effroyables ; quelques uns plus hardis semblent vouloir nous disputer le passage et nous lancent des fruits. — Voilà des sujets rebelles, dit Latulipe en armant son fusil ; vous empêcher, sire, de recon-

naître votre île ! j'ai bien envie de les châtier. — Ne fais pas cela ; ils nous voyent pour la première fois, il faut bien leur pardonner : nous venons les déranger chez eux, c'est bien le moins de prendre possession de leur territoire avec de bons procédés.

Nous entrons bientôt dans des bouquets épais d'orangers, de citroniers, de bananiers, de palmiers ; des ruisseaux bienfaisants arrosent cette terre vierge et alimentent cette verdure brillante qu'aucune saison ne voit disparaître. Que cette nature est belle, sublime ! elle fournit pour ainsi dire à tous les besoins de l'homme, et il n'y en a pas ! Cette terre fertile est inculte ; une herbe haute et abondante la couvre ; sans doute elle est l'habitation de reptiles dangereux ; une odeur embaumée qui charme les sens nous accompagne en tout lieu : on se croirait transporté dans un Eden. Ces îles désertes, m'écriai-je, sont des paradis terrestres ; tandis que dans nos villes civilisées on respire souvent un air impur, et on dispute vivant un coin de terre que l'on demande même quelquefois avec impatience à la mort.

Mais le jour s'abaisse, le soleil a peine à percer ces masses compactes d'arbres aux feuilles larges et pleines de vie ; après avoir parcouru divers vallons tous plus délicieux les uns que les autres, après avoir cherché vainement quelques traces humaines, nous songeons au retour, car nous ne sommes pas familiers avec les sentiers à peine indiqués par la nature ; les branches, les lianes, nous arrêtent à chaque pas, et il ne serait pas prudent de coucher sur quelque arbre en compagnie de lézards, de singes et de serpents. Nous avons une ample provision de gibier, ce qui ralentit notre marche.

Tout à coup près d'une petite savane Fox s'est arrêté, ses narines se gonflent, sa queue est basse... Quelque reptile ! m'écriai-je ; et au même instant un énorme serpent s'élance sur le chien et cherche à l'étreindre. Latulipe tire un coup de fusil ; le reptile siffle avec force ; je ne puis non plus l'atteindre. Latulipe, malgré sa répugnance pour ces bêtes venimeuses, s'avance courageusement pour sauver Fox. Je cours aussi sus avec la crosse de mon fusil en voyant qu'il va s'élancer sur Latulipe ; mais le reptile

m'apercevant laisse mon serviteur et se jette sur moi Au moment où je lui assène un coup terrible il me pique violemment à la main, et je pousse un cri déchirant. Latulipe furieux en fait d'un coup de hache deux tronçons monstrueux.

— Et c'est vous qui êtes blessé, sire, ce n'est pas moi; voilà qui s'appelle jouer de malheur! — Coupe la tête du serpent, mon ami, et écrase-la sur ma main. Cette morsure est dangereuse et parfois mortelle; dépêche-toi. — Et nul secours! pas un médecin. — Nous avons la nature, c'est celui des sauvages. — C'est peut-être le meilleur.

Nous regagnons le rivage et notre tente. Je souffre horriblement de ma piqûre, et je commence à en concevoir quelque inquiétude. Latulipe est plus tourmenté que moi, le brave ami (car je puis ici sans rougir narguer le préjugé et lui donner ce nom). Ah! c'est dans le malheur qu'un véritable ami est inappréciable. Mais dans les villes civilisées en existe-t-il encore? c'est une question à résoudre, et l'égoïsme qui domine chaque jour de plus en plus toutes les classes, permet d'émettre ce doute.

Latulipe m'a fait un lit de feuilles de palmier, quelques tasses de thé, la fatigue et la souffrance me ferment les yeux. Voilà donc l'habitation d'un souverain et son lit royal ; quelques mauvaises toiles de navire, soutenues par des débris de mâts et des feuilles d'arbres étrangers composent tout mon ameublement ; c'est alors que je m'écrie : Grandeurs humaines que vous êtes peu de chose !

Latulipe, malgré sa fatigue, veille à la porte de ma tente avec Fox, il s'imagine encore bivouaquer, il rêve aux souvenirs de gloire, il a gardé son empereur, il veille sur son roi naufragé ; et puis-je encore me donner ce titre, car, pour être réellement roi, il faut avoir quelque chose à gouverner ; la royauté d'une île déserte, c'est une nouvelle espèce de royauté pour laquelle il n'y aurait pas, je crois, beaucoup d'amateurs ; cependant, s'il y avait à choisir entre les deux, je ne sais trop pour laquelle j'opterais.

J'ai passé une nuit affreuse, la douleur combat la fatigue et produit rarement un sommeil calme. Nous examinons ma main, elle est horriblement enflée, et

l'enflure gagne le bras. Ah ! m'écriai-je, le mal est à côté du bien dans mon île enchantée, c'est l'enfer auprès du paradis, de si belles choses, et de si vilaines et dangereuses bêtes, système des compensations naturelles. — Latulipe, si le mal augmente il faudra se résoudre.... tu m'es attaché, n'est-ce pas? — Ah ! sire ! — Tu n'as pas peur ? — Que voulez-vous dire ? — Que si l'enflure gagne il n'y a pas à hésiter, il faudra couper avec ta hache mon avantbras. — Sire !..... — Il le faudra, te dis-je. Eh bien ! si je revois mon royaume, mon peuple aura un roi manchot. — Dans tous les cas il ne pourra jamais dire que vous l'êtes pour faire le bien.

Latulipe, après m'avoir pansé et mis sur la blessure quelques herbes que nous croyons bienfaisantes, est allé sur le rivage voir s'il n'aperçoit pas quelque voile sur l'océan, et si la mer n'a pas encore apporté de nouveaux débris du navire naufragé.

Tout à coup je vois mon serviteur accourir avec un air inquiet et disposer toutes ses armes. — Qu'as-tu, mon ami, serions-nous menacés de quelque danger ? — Je ne sais encore, sire, mais notre

île n'est pas inhabitée, un immense canot, monté par une trentaine de sauvages, hommes et femmes, aborde ; ils vont débarquer, qu'allons-nous faire? Vous êtes malade, sire, et moi seul contre trente! Enfin il faudra bien risquer l'abordage, et dussè-je échouer, ils n'arriveront jusqu'à vous qu'en passant sur mon corps. — Merci, mon ami, mais suis vite mes conseils, arme-toi de toutes pièces, prends une branche d'arbre, présente-la-leur en allant au devant d'eux, et tâche de leur faire comprendre que nous sommes de pauvres naufragés, que nous n'avons que des intentions pacifiques, et qu'il y a même un malade à guérir. L'homme est naturellement bon, à quelques exceptions près, quand on ne lui fait pas de mal, et surtout l'homme de la nature.

Latulipe a exécuté mes ordres, je me lève moi-même, et je me traîne à l'entrée de ma tente en me soutenant sur mon fusil. Je ressemble en ce moment à ce guerrier grec abandonné des siens, blessé et n'ayant pour demeure qu'une caverne. Au premier abord, les cris des naturels, les massues levées, ne sont pas de bon augure, mais Latulipe ne s'effraye

pas du bruit ; il s'avance toujours en agitant sa branche, en tendant la main, et en faisant une pantomime qui, dans tout autre moment, m'eût fait rire. Ce pauvre Latulipe, m'écriai-je le cœur attendri, il va d'un pas tranquille peut-être au devant de la mort, et tout cela pour sauver son maître, le brave et digne serviteur. Ah ! si je ne puis l'élever aux dignités comme tant d'autres, du moins dans mon cœur il occupe une des premières places.

Les massues, les piques, sont toujours levées, la défiance règne de part et d'autre ; Latulipe n'écoute que son courage, son sangfroid en impose, ainsi que son énorme moustache ; il aperçoit un perroquet, l'ajuste, le tue et Fox l'apporte à ses pieds ; les sauvages s'enfuient ou se jettent à genoux ; Latulipe leur tend la main ; deux jeunes filles au teint légèrement basané, aux formes gracieuses, aux yeux de jais, tombent aux pieds de mon vieux grognard ; il les considère avec complaisance, et son regard devient superbe, enchanté qu'il est de la ruse qui l'a fait demeurer vainqueur ; il les relève, leur fait mille gestes pour les assurer qu'elles n'ont rien à craindre, et

qu'il y a un blessé qui réclame leurs soins, il cherche à leur faire comprendre que la tempête nous a jetés dans cette île; elles finissent par se rassurer et viennent avec Latulipe vers moi.

Je leur fais entendre que j'ai été piqué par un serpent. La plus jeune, qu'elle était jolie dans sa simple nature! considère la blessure, me prend la main, joint les siennes au ciel en voyant le progrès du mal, et s'enfuit à toutes jambes dans les bois. Sa compagne, qui ne paraît plus épouvantée, court vers les siens et leur fait signe d'approcher. Ils viennent avec défiance et à pas lents. Latulipe a débouché quelques bouteilles, et en peu d'instants, convaincus de nos intentions pacifiques, ils déposent leurs armes et savourent la liqueur, qui leur paraît délicieuse; ils nous font entendre qu'ils ont été aussi poussés vers cette île, lors de la tempête, et qu'ils n'ont pu regagner la leur, qui est assez éloignée.

Nous fraternisons avec nos nouveaux amis, les bons sauvages; ils examinent ma blessure, mais leur jeune compagne leur parle, et ils ne paraissent plus s'en inquiéter. Bientôt j'entends prononcer le nom

d'Oméa, Oméa ! C'était ma jeune sauvage qui revenait de la forêt avec des herbes connues d'elle seule pour les morsures. Elle m'engage à me coucher sur mon lit de feuilles, défait mon foulard, qu'elle considère avec curiosité, regarde l'enflure, et ses yeux semblent me dire : Tu dois bien souffrir, mais je vais te guérir. Elle exprime le jus des herbes sur la plaie, l'en entoure, et se met à me composer une boisson dont elle me donne à boire, et sans la moindre idée de faire mal, elle s'assied près de moi et se dispose à me veiller. Elle tâte mon front, mon autre bras, mon cœur et paraît réfléchir, ensuite elle me fait signe avec sa jolie petite main de fermer les yeux et de dormir.

Mais auparavant je ne puis m'empêcher de dire à Latulipe : C'est le ciel qui m'a envoyé Oméa pour ma guérison, je suis moins à plaindre, car je suis soigné par la beauté. — Voilà un médecin, sire, comme j'en aimerais un, la vue d'une jeune fille guérirait toutes les blessures du monde. — Quand elle n'en fait pas une plus profonde. Rendons grace à Oméa, elle a, dans sa simple nature, trouvé le moyen de

nous empêcher d'avoir recours à la hache... — Et je lui en sais gré mille fois, à cette fille sauvage, car je n'aurais jamais eu le courage, sire... — Il n'y avait pas à balancer, ne valait-il pas mieux la perte d'un membre que la vie? — Il est vrai.

Voilà une tempête, continua Latulipe, qui a fort bien fait de nous envoyer pour compagnons ces bons sauvages avec lesquels je veux faire connaissance; ils n'ont pas le cœur aussi noir que la peau, et ces jeunes filles sont fort intéressantes; j'espère bien qu'ils ne penseront pas encore à retourner dans leur île et qu'ils feront notre société, c'en est une qui en vaut une autre, il ne faut que s'y habituer, et où il y a peut-être moins de vice que dans la nôtre, car c'est la nature qui en fait tous les frais; mais si la mer est encore assez bonne pour nous envoyer quelques caisses de vins et de liqueurs, je pense que ce sera un talisman capable de les retenir dans l'île; et puis, sire, un souverain et un ex-sergent de la garde, ça a un je ne sais quoi qui ne peut manquer de plaire, et alors il faudra bien que les bons sauvages en passent par où voudront les jeunes filles, car j'ai appris

que ce grand sauvage aux cheveux blancs en est le père et qu'elles ont encore un cœur vierge. — Oh ! oui, à cette précipitation touchante, à ces élans d'un cœur neuf, j'ai reconnu la jeune fille.

Les soins touchants de la naïve Oméa étaient parvenus à me guérir de ma blessure dangereuse, je devais la vie ou au moins de ne pas être estropié aux attentions de la jeune sauvage, aussi mon cœur lui conservait une tendre reconnaissance. Pendant ma convalescence j'étais l'objet de ses prévenances les plus délicates ; les fruits les plus suaves, les fleurs les plus brillantes, m'étaient chaque jour apportés par la jeune fille, elle semblait trouver un plaisir indicible à me procurer de douces et nouvelles surprises.

Je contemplais avec un plaisir inexprimable les beaux yeux noirs d'Oméa, ses dents blanches, ses lèvres rosées que sa peau un peu brune faisait ressortir, ses formes gracieuses, souples, bien prises, qui semblaient défier l'art ; ses mains délicates, son petit tablier d'écorce d'arbre artistement tressé et orné de plumes et de perles qui couvrait seul cette belle fille ; chez l'homme sauvage, l'instinct de la

décence lui indique ce qu'il doit voiler; mais homme de la nature il cache peu de chose, il ne veut pas paraître ce qu'il n'est pas.

En voyant, dis-je, Oméa aussi séduisante, je ne pouvais m'empêcher de soupirer; jamais elle ne s'occupait d'elle, peut-être était-elle encore à savoir combien elle était belle, à moins qu'elle n'eût été rêver le long de quelque ruisseau limpide; la simple nature faisait tous les frais de la parure de la jeune sauvage. Quel contraste! m'écriai-je, avec une beauté civilisée, l'une et l'autre ont des charmes, chacune à sa manière; à laquelle doit-on donner la préférence?

Nous faisions souvent des excursions avec nos amis les sauvages qui ne pensaient plus à nous quitter; des parties de chasse où j'admirais leur adresse, tant la nécessité rend l'homme industrieux, des pêches abondantes sur le littoral de l'île nous aidaient à passer le temps. Ils s'étaient construit, comme par enchantement et en peuple nomade, des huttes gracieuses et assez commodes; la large et belle feuille du palmier leur servait de toiture pour les préserver

des abondantes pluies. Je leur enseignais une foule de secrets dans l'intérêt de leur petite société, et cherchais à leur donner une idée des bienfaits de la civilisation. Je remarquais avec plaisir qu'ils m'écoutaient avec attention, quoique je ne pusse presque toujours me faire comprendre que par signe. Aucune querelle ne venait troubler la tranquillité de cette petite colonie naissante; ils se partageaient leur chasse, leur pêche, et donnaient à celui qui n'avait pas; le funeste *mien* ne leur était pas connu, la propriété était en commun, ils étaient sans soucis, sans besoins et heureux; la nature si prodigue de richesses dans ces régions fertiles et presque enchantées pourvoyait à tout, ils respectaient les vieillards et n'écoutaient ordinairement qu'eux, se fiant à leur longue expérience. Je m'étais acquis, sans le vouloir, une supériorité incontestable; chaque jour ils venaient en quelque sorte me rendre leurs hommages, la science vous élève presque toujours au dessus de celui qui ne sait pas, on se laisse ordinairement diriger par celui qui peut vous conduire.

Ah! pensai-je, ces sauvages du Nouveau-Monde,

ces pauvres noirs sont dignes de l'intérêt général ; qu'on n'essaye pas de faire croire qu'ils sont ineptes, incapables d'aucune conception ; leur esprit et leur cœur sont susceptibles de recevoir toutes les impressions qu'on voudra leur faire éprouver. Honte à ces vils marchands d'hommes qui, ne calculant que leurs intérêts, n'écoutant que la voix de l'égoïsme, répandent dans tout l'univers que les noirs ne sont pas des hommes comme nous, et qu'ils ne sont nés que pour être les esclaves de la cupidité, blasphème dont la Divinité fera un jour justice ; ils verront alors, mais trop tard, que le Seigneur avait écrit sur le front des malheureux noirs ces caractères ineffaçables, que les hommes d'argent n'ont pas voulu lire : *Ne suis-je pas ton frère et un homme comme toi ?* Mais ces hommes mercenaires, ces tigres de sang, ces marchands de l'espèce humaine ont mieux aimé fermer les yeux. Et il en est encore qui osent se livrer à cet horrible trafic ! qu'ils soient à jamais flétris et marqués du sceau infame de l'inhumanité ; un jour un Dieu vengeur leur apprendra qu'à celui qui a torturé son semblable sont réservées de justes re-

présailles, et qu'on ne joue pas impunément avec le crime. Honte, trois fois honte sur les nations qui semblent s'élever contre la traite des noirs et qui la font clandestinement ; j'aime mieux le crime à découvert, du moins il n'abuse personne ; tandis que l'hypocrite criminel affiche une philanthropie dangereuse sous un masque trompeur.

Point de droit de visite ! ce serait un brevet scellé par les puissances, et donné comme moyen permanent de vexation à la première nation maritime, au détriment des autres ; ce serait lui attribuer un droit d'intervention générale qui appartient à chacune d'elles. Proclamez l'abolition universelle de la traite, sanctionnez-en le principe, et promettez chacun de consacrer à son extinction tous les moments que vous pourrez employer de part et d'autre. Ainsi vous arriverez au but, vous éviterez des récriminations, des collisions entre divers pavillons, et vous ne reconnaîtrez pas un roi des mers.

« Ces sauvages, me disais-je, sont plus heureux que les pauvres noirs d'Afrique, on les laisse tranquilles dans leurs îles, on ne les arrache pas à leur

famille, la distance est trop grande de l'Europe, ils sont pour ainsi dire oubliés, et ils doivent s'en féliciter ; tandis que les malheureux Africains déplorent chaque jour la proximité de la civilisation. Mais bientôt, il faut l'espérer, justice sera faite de cet inique commerce, et les hommes de couleur seront, comme ils l'ont été lors de notre glorieuse révolution, réputés à jamais libres et nos frères : c'est la loi de Dieu, et elle rapporte toutes les lois humaines.

« Tu le vois, Latulipe, dans notre infortune, il nous reste des consolations, et le moyen encore de faire des heureux; ces pauvres sauvages nous auront quelques obligations, nous avons un peu ouvert leurs yeux à la lumière, et Dieu semble m'avoir envoyé vers eux pour perfectionner ces cœurs naturellement disposés à bien faire. — Oui, sire, votre petit royaume est facile à gouverner. — Il n'y a rien de si difficile à diriger que ceux qui croient tout savoir, et que les passions égarent presque toujours. — Vous avez une petite cour de trente hommes qui vous sert à la fois de sujets et de garde d'honneur ;

mais qu'avez-vous à craindre ici ? — Rien, nous nous comprenons à peine avec nos amis les sauvages, et nous nous entendons très bien. — Ils n'ont pas d'honneurs, de places à vous demander, ils ne connaissent pas l'argent, ils n'aspirent à rien, ils n'éprouvent pas de déceptions, ils n'ont aucune ambition, par suite, pas d'ennemis, ils vous aiment parce que vous n'avez pas l'air d'être leur maître, et qu'au lieu d'avoir à vous craindre, ils n'attendent de vous que de bons avis et de bons conseils. — Oui, sur un lit de feuilles de bananiers on dort tranquille, sur un lit couvert de roses il y a des épines à redouter. — Ils vous appellent d'un nom qu'ils semblent vénérer, et qui sans doute veut dire qu'ils vous défèrent le suprême pouvoir. — Allons, je serai roi du nouveau Monde et de l'ancien. — Et voyez-vous, sire, si c'était moi, je préfèrerais gouverner ces sauvages que cette civilisation avancée, qui, voulant toujours marcher, finit par tout bouleverser. — Tu pourrais avoir raison, mais ici il n'y a pas assez de bien à faire, et là-bas tant de malheureux à secourir réclament ma présence. — Sire, vous serez toujours le même et

vous ne manquerez jamais d'occupation, car le nombre en est grand sur toute cette terre de misère et de déceptions. »

Je me plaisais souvent à errer avec Latulipe et mon fidèle Fox dans mon île. Oméa était toujours de nos excursions, elle semblait ne plus pouvoir se passer de moi. Je lui avais donné le foulard, qui avait attiré ses regards, et qui n'était plus nécessaire à envelopper ma blessure : c'était un faible prix pour son bienfait. Je lui avais aussi fait don d'une petite croix en or, en cherchant à lui faire comprendre que c'était l'emblème des douleurs souffertes par celui qui était au ciel et qui avait créé la terre. Oméa avait placé mon mouchoir sur sa tête, et il lui allait à ravir. Parfois elle paraissait rêveuse ; je prenais alors sa main pour interroger son cœur naïf, et elle portait la mienne sur son cœur pour me dire qu'il souffrait ; ses beaux yeux langoureux se reposaient sur moi, et j'éprouvais un attendrissement involontaire. Cette nature si belle, cette végétation si animée, cet air parfumé, remplissaient mon ame de douces émotions, et j'aurais presque voulu alors re-

noncer aux grandeurs, aux illusions du monde, et mourir dans mon île, près de ma belle sauvage. Mais l'amour de la patrie se faisait tout à coup ressentir, la voix impérieuse du devoir s'élevait pleine de force, et je soupirais en entrevoyant la position délicieuse que le ciel venait de me créer, et l'immensité des mers qui me séparait de mes sujets.

Latulipe se consolait et remplissait fréquemment sa pipe, car il était parvenu à découvrir une espèce de tabac ; il avait aussi appris de nos amis les sauvages à composer avec des fruits une boisson forte, quoique agréable, dont il faisait un usage fréquent, car il n'avait pas le bonheur, comme moi, d'être l'objet d'attentions constantes de la part de la sœur d'Oméa, de la jolie Anéa. Celle-ci quittait peu son père, et lorsque cela lui arrivait, c'était toujours en compagnie d'un jeune sauvage, qu'elle paraissait distinguer, et qui était son fiancé. Aussi Latulipe poussait-il parfois de gros soupirs en songeant peut-être à Jeannette, et en pensant qu'il ne pouvait ici donner cours à l'inconstance habituelle du cœur humain. « Qu'as-tu donc, mon pauvre ami, lui disais-je, ne

peux-tu donc supporter ce doux exil? car, dans notre malheur, nous devons bénir la Providence de nous avoir conservé la vie et mis en possession d'une île enchantée et de simples et bons sauvages qui sont devenus nos amis. — Il vous est facile, sire, de prendre votre malheur en patience, la beauté d'Oméa ferait oublier bien des choses; mais, moi, je n'ai pas le même avantage; il paraît que dans le Nouveau-Monde, comme dans l'ancien, les cheveux gris sont une marque de respect qui chasse l'amour. — Tu as deviné juste, et je crois que la jolie sœur d'Oméa, la rieuse Anéa, préfère les cheveux noirs et bouclés de son jeune sauvage à l'air martial de l'ex-sergent de la vieille garde. — Il n'est que trop vrai, sire, et je dois me consoler de cette indifférence en songeant à l'honneur insigne qui m'a été donné d'en faire partie. — Il faut supporter ta défaite en vaillant guerrier, puisque la belle Anéa est plus sensible à l'amour qu'à la gloire. »

Lorsque nous regagnions mon habitation agreste, mes yeux se reportaient involontairement vers l'Océan; nous cherchions à distinguer quelques points

noirs, l'ombre lointaine d'un navire fuyant rapidement sur les vagues ; mais aucunes voiles ! rien que l'immense plaine liquide et l'horizon ; l'espérance seule, qui n'abandonne jamais l'homme, nous restait.

C'était par une de ces matinées si belles dans les régions équinoxiales, tout semblait reposer dans la nature, la chaleur était excessive ; les oiseaux, retirés sous les ombrages frais, se taisaient ; la vague venait mollement rouler une écume blanchâtre sur le rivage, un paysage délicieux invitait au repos ; nos amis les bons sauvages, plus parés de fleurs que de coutume, le corps brillant de tatouage, vinrent entourer mon habitation et m'inviter à prendre part aux réjouissances qui allaient suivre le mariage d'Anéa et d'Oméa.

Je les suis, et sur une pelouse riante et verte, délicieusement ombragée par des palmiers, des bananiers et des orangers, la petite troupe forme un cercle, après m'avoir assigné la place d'honneur ; Latulipe et Fox sont à mes côtés. Anéa paraît radieuse, Oméa est triste, et parfois ses regards mélancoliques rencontrent les miens, ils semblent vouloir interroger mon cœur et en prendre conseil. Le jeune sauvage

qui lui est destiné tourne autour d'elle, et cherche par tous les moyens à captiver son attention ; mais elle l'évite ; Oméa ne voit que son père et moi, des larmes mouillent ses paupières, elle paraît méditer quelque violente résolution.

Le vieillard prend la main de sa fille Anéa et la place dans celle de son prétendu, leur joie s'exprime par mille bonds souples et divers. Mais lorsqu'il va pour donner celle d'Oméa à l'autre jeune sauvage, la pauvre fille pousse un cri désespéré, se jette aux genoux de son père comme pour implorer son pardon, et par un mouvement rapide, vient se jeter à mes pieds, en plaçant sa main sur son cœur et en y attirant doucement la mienne, et puis, regardant son père, elle semble lui dire : « Puis-je épouser ton jeune protégé, alors que j'en aime un autre ?.... » Mon émotion est extrême, je suis aimé de la belle Oméa, de la jeune et jolie sauvage. Bizarrerie de la destinée humaine ! Latulipe soupire devant le spectacle du bonheur d'Anéa.

Mais tout à coup des cris rauques et gutturaux sortent de la bouche de mes amis les sauvages, Latu-

lipe fait chorus après avoir jeté un regard scrutateur sur tout l'horizon, et il s'écrie : « Sire ! sire ! une voile ! une voile ! nous sommes sauvés ! le ciel n'a pas voulu que nous laissions notre dépouille dans cette île fortunée. » Je soupirai involontairement en regardant Oméa, qui était devenue pâle comme la mort, en me serrant convulsivement d'une de ses mains, tandis que de l'autre elle me montrait le navire qui s'avançait, semblant ainsi me faire entrevoir une cruelle séparation. Des larmes mouillaient son joli visage, je ne pouvais en retenir quelques unes en voyant l'expression touchante de l'amour si naïf de la jeune sauvage. Pauvre Oméa, me disais-je, pourquoi suis-je venu dans cette île pour troubler ton repos, te ravir au bonheur, dont tu es si digne, te quitter et peut-être causer ta mort !

Le navire met en panne et jette l'ancre ; des chaloupes sont mises à la mer, des officiers et marins français, car ce sont des compatriotes, débarquent et posent le pied sur le rivage. Nos signaux ont été aperçus et compris. En reconnaissant son souverain, chacun se découvre, me rend les honneurs et fait

retentir l'île de ses cris d'allégresse. Quelle douce jouissance pour le pauvre exilé! Mais mon Oméa est toujours près de moi, elle ne peut me quitter ; hélas! la malheureuse ne sent que trop le moment approcher d'une triste et cruelle séparation.

J'ordonne à l'équipage d'apporter des vivres et des marchandises en l'honneur de nos bons amis les sauvages. Nous fêtons dignement les insulaires, je leur fais force présents, dont ils sont ravis, je leur laisse des outils , des armes, et quelques bestiaux inconnus à l'île, à laquelle je donne le nom de l'île de la Félicité, en mémoire des heureux jours que nous y avons passés.

Je veux aussi ne pas oublier ma bonne et charmante Oméa, je lui offre des bijoux, des robes, tout ce qui peut captiver et émouvoir un jeune cœur, et surtout une jeune sauvage qui ne connaît pas toutes les superfluités du luxe; mais, à mon grand chagrin, quoique je m'y attendisse presque, elle refuse avec tristesse en mouillant mes mains de ses larmes; en me montrant le vaisseau, elle me fait signe que je vais partir, qu'elle n'a plus besoin de plaire, et que

désormais tout est fini pour elle. Pauvre Oméa ! sa douleur me tue ; mais soudain je crois avoir trouvé le moyen de la rendre au bonheur, je lui montre les canots, le navire, et je lui offre de l'emmener avec moi. La jeune fille paraît un instant rendue à la félicité, un doux sourire effleure ses lèvres et laisse voir ses belles dents, ses yeux respirent une douce langueur, j'espère avoir réussi à calmer et à satisfaire ce cœur si tendre et si pur ! mais, ô cruel désappointement, tout à coup la jeune fille tourne les yeux sur le visage de son vieux père, dont les cheveux blancs attirent le respect, et que cette scène semble déchirer ; alors elle court à lui, se jette dans ses bras, et me faisant signe de la main, qu'elle pose sur son cœur pour me faire concevoir son douloureux sacrifice, elle me montre l'auteur de ses jours qu'elle ne peut abandonner, le ciel qui l'a fait naître sur cette terre sauvage, qu'elle ne doit pas quitter, et elle succombe ensuite dans les bras de son père, sous le poids de ses pénibles émotions.

Je voudrais m'arracher à ce déchirant spectacle ; Oméa, Oméa, m'écriai-je, même entouré de mes

courtisans, dans mes réunions brillantes et pompeuses, je penserai souvent à la tendre, à la belle et simple jeune fille du désert ! tu m'as fait éprouver de trop douces et tristes sensations, pour qu'il me soit possible de jamais les oublier.

Oméa, par un mouvement spontané, coupe, en un instant, ses beaux cheveux noirs ; à quoi lui serviraient-ils ? Elle ne veut plus plaire ; celui qu'elle aimait va partir pour jamais, et elle vient les déposer à mes pieds. Qui ne t'aimerait, Oméa, m'écriai-je transporté d'une douce ivresse, et je serrai la jeune fille sur mon cœur ; ce fut son seul bonheur, son plus doux moment; son regard enivrant, qui respirait la volupté, semblait me dire : Maintenant que je suis aimée, je voudrais ne pas mourir.

Je lui donnai un de mes anneaux, c'était sanctionner l'union de deux cœurs qui allaient être séparés à jamais; je lui laissai aussi mon médaillon ; quelle fut sa surprise à sa vue ! c'était le plus précieux présent que je pusse lui faire, elle le contempla avec ivresse et le couvrit de baisers ; j'allais partir, la jeune fille ne voulait plus rien me cacher, elle

s'abandonnait à toute l'impétuosité de sa passion; je lui laissais un second moi-même, mais n'était-ce pas un poison lent que je lui donnais? les yeux et le cœur de la jeune fille allaient sans cesse s'en abreuver, et la mort ne devait-elle pas en résulter? Lorsqu'une jeune fille éprise vivement, s'écrie sans cesse je t'aime! et que ce doux aveu reste constamment sans réponse, qu'il n'y a qu'un tendre et douloureux souvenir qui anime encore son triste cœur, ah! c'est la mort qui doit l'arracher à un amour sans espoir.

Oméa me fait signe qu'elle placera mon image chérie dans mon habitation qu'elle ne veut plus quitter que pour aller dans le ciel. Qu'ils seront tristes, les jours qui vont s'écouler pour la jeune sauvage, en songeant aux doux moments qu'elle a passés naguère. Hélas! la séduisante Oméa ne prévoyait pas qu'à l'instant où elle croyait toucher au bonheur, il lui échapperait pour toujours; pauvre et intéressante jeune fille de la nature, tu n'étais point initiée aux déceptions de ce monde, pourquoi t'es-tu éprise d'un homme civilisé? il te quitte, et tu es à jamais malheureuse, tandis que ton jeune sauvage ne

t'eût jamais abandonnée; tu as voulu sortir du cercle de la simple nature, où les destins t'avaient placée, la civilisation t'a tuée !

Les voiles sont déployées, les ancres levées, l'ordre du départ est donné, nos bons sauvages paraissent tristes, et nous font des signes d'adieux en levant les mains au ciel, sans doute pour nous souhaiter un bon voyage et un retour prochain.

Oméa est à genoux sur le rivage, son père est derrière elle, sa sœur à côté, ses deux mains sont jointes, elle regarde le ciel comme pour me dire que, le navire parti, ce sera son refuge et qu'elle ira m'y attendre. Mais le vaisseau fend la vague, les voiles s'enflent et l'île disparaît peu à peu; j'entends cependant des cris déchirants, je distingue encore Oméa, puis il me semble la voir tomber dans les bras de son père et chacun l'entourer; pauvre Oméa, n'a-t-elle pu résister au cruel départ, aurait-elle succombé, serait-elle maintenant heureuse ?...

Ces douloureuses pensées me navrent le cœur, je rentre dans ma cabine l'ame péniblement affectée; le sillage du navire me fait mal, je songe que je m'é-

loigne pour toujours d'Oméa, Ah! m'écriai-je, pourquoi n'a-t-elle pas voulu m'accompagner? La piété filiale et l'amour de la patrie m'ont ravi un trésor dont j'aurais fait l'ornement de ma cour; mais non, ô mon Oméa, tu es plus faite pour briller au milieu de cette sublime nature, tu es son plus beau joyau, tandis que dans nos salons ta beauté aurait excité l'envie, et tu aurais peut-être bientôt soupiré après ton île déserte. Notre navigation fut heureuse.

Les matelots ont crié terre! terre! mot si doux pour le navigateur et l'exilé; c'est celle de France. — Je vais donc revoir mon royaume, Latulipe, reprendre mon trône, à moins que quelque secousse inopinée ne l'ait renversé; mais les révolutions font rarement le bonheur des peuples, et presque toujours ce ne sont pas ceux qui les ont faites qui en profitent. — Aussi est-il à souhaiter, sire, que la vacance ne soit pas remplie, dans l'intérêt de tous, mais ces cris de joie qui se font déjà entendre à votre approche annoncent que la douleur seule a régné pendant votre absence. —Allons, il faut se préparer à la transition un peu brusque, et du tonneau

qui me servait de fauteuil passer sur un fauteuil couvert de velours et d'or ; mais si jamais je devais le quitter, car, il ne faut pas se le dissimuler, Latulipe, le peuple est souvent bien inconstant, et celui qu'aujourd'hui il porte aux nues, demain il peut le traîner dans la boue ou l'envoyer en exil; si ces chances tristes et déplorables devaient m'arriver, oh! alors, mon ami, je regretterais mon île de la Félicité et j'y retournerais mourir : y retrouverais-je ma pauvre et intéressante Oméa? ah! j'en doute. Latulipe, tu me feras faire un petit coffre en bois de cèdre, je veux avoir toujours auprès de moi les beaux cheveux d'Oméa, ce sera pour moi un doux et pénible souvenir : pauvre Oméa, je lui dois la vie et peut-être lui ai-je donné la mort.

— Sire, vous êtes rendu à vos sujets et ils vont faire retentir les voûtes du temple du Seigneur de leurs actions de graces, nous n'irons plus à l'île de la Félicité, car l'amour de votre peuple vous environne, il fait votre gloire et votre puissance ; le bonheur règne seul de concert avec vous, et vous remplissez constamment votre coupe royale aux sources

délicieuses de la bienfaisance et de la justice que votre cœur généreux et clément rend intarissables. — Dieu les a indiquées aux souverains afin qu'ils pussent y puiser à longs traits et sans cesse.

LES CHARLATANS.

—

Se croire un personnage est fort commun en France.
LAFONTAINE.

« Tu dis, Latulipe, que tu as découvert son adresse, que tu sais le nom de cette beauté ravissante ? — Oui, sire, en sortant du Musée, où vous l'aviez aperçue, je l'ai suivie sans en avoir l'air, en

m'arrêtant de temps à autre aux boutiques ; un sergent ne pouvait donner ombrage au papa, tout préoccupé encore de ce qu'il avait vu au Salon ; cependant j'ai cru remarquer qu'elle avait plusieurs fois tourné la tête ; je ne sais si je dois ce regard à ma course persévérante, car je ne puis croire que le sergent de l'ex... à moins que ce ne soit l'uniforme, ait pu attirer l'attention d'une jeune fille ; aussi ai-je soupiré en songeant au temps passé, et aux conquêtes de la gloire et du cœur. — Il n'est pas donné à l'homme d'être toujours jeune, ses cheveux blanchis par l'âge annoncent la fin de sa carrière et les effets des passions ; mais il en est qui ne croient jamais vieillir, et c'est un très grand malheur. — Sire, je serais un peu porté à penser que je suis du nombre ; le cœur du vieux soldat est comme au début de sa carrière, l'enveloppe a pu changer, mais son ame est toujours ardente, fière et impressionnable. — Tant pis, car lorsqu'on n'est plus jeune, il est ridicule de croire l'être, et ce cœur, qui se fait encore illusion sur les rides que les années ont creusées sur le visage, vous fait faire souvent bien des folies. — Il est vrai,

témoin le vieux Latulipe, qui s'avise d'ambitionner la gentille Jeannette.

— Et sa demeure ? — Sire, elle habite le faubourg Saint-Germain; son père, d'après ce que j'ai pu apprendre, est artiste. — C'est un état indépendant, et que je mets au dessus de tous les autres, car celui-là n'a pour limites que le talent, et il n'est pas donné à tout le monde d'en avoir. La faveur n'y peut rien, c'est un don de la nature; les revers de fortune écrasent souvent l'homme au pouvoir, mais l'artiste défie le sort, il se contente de peu, son génie est là qui veille, et il se repose tranquillement sur lui. Si l'homme riche devient pauvre, il n'est plus bon à rien, il se laisse abattre et tombe dans la misère et le désespoir, sentant toute sa nullité; l'artiste a en lui une mine d'or inépuisable qu'au talent seul il appartient d'exploiter. Mais combien en est-il qui demeurent dans l'obscurité faute de savoir se produire ou d'en trouver l'occasion? Puis l'artiste dédaigne les suppliques; fier de son mérite, il préfère une mansarde, une cruche d'eau et des pommes de terre, aux salons dorés, appréciant à leur juste valeur les

honneurs de ce monde ; observateur constant des ridicules et des passions qui meuvent les sociétés, il se renferme dans son modeste atelier, et son bonheur est de se livrer aux conceptions de son génie, de retracer les beautés de la nature ou les travers d'une société ambitieuse et corrompue.

« Oui, je veux protéger les arts, non pas à l'instar de François Ier, qu'on appela le père des lettres, et qui fit peu pour elles, non pas comme Louis XIV, qui ne répandait ses faveurs sur les artistes que pour être encensé par eux, mais pour payer un juste tribut d'admiration et d'encouragement aux sublimes productions qui font la gloire d'un souverain. Les artistes ne doivent point être riches ; d'ailleurs, peu ambitionnent la fortune ; je crois que les honneurs et trop d'aisance nuiraient à leurs inspirations, éteindraient les vives émotions, tueraient leur génie ; mais je ne veux pas qu'ils travaillent à la tâche pour vivre, ce serait une indignité, et l'art en souffrirait. Si les grandeurs font avorter les belles pensées de l'ame, si l'ambition l'étreint de manière qu'elle ne puisse plus exhaler d'autres passions que celles de

l'envie, la misère aussi refroidit le cœur, détruit les belles inspirations ; il faut du contentement d'esprit pour enfanter quelque chose de grand.

« Tu connais, m'as-tu dit, le nom de ma jeune inconnue ? Sans doute, grace à la loquacité du portier, ancien troupier ; elle s'appelle Mélina, et son père Grandin. — Son nom est aussi doux que son regard azuré, que ses beaux cheveux blonds qui se jouent sur son cou d'albâtre ; son nez retroussé et gracieux rappelle ces sultanes si séduisantes de l'Orient, les traits de son visage sont fins et respirent une douce volupté, sa bouche est si petite qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de ses dents d'ivoire ou de son sourire langoureux et spirituel ; ces sourcils épais qui ombragent ses grands yeux bleus taillés en amande, cette peau de cygne ornée de veines bleuâtres, cette poitrine superbe dont la douce respiration soulève légèrement une gaze perfide qui en laisse apercevoir la blancheur, ces bras aux contours parfaits, ces mains potelées qu'on voudrait toujours presser, et cette taille ravissante, tout en elle enivre et commande l'amour ! Ah ! Mélina ! Mé-

lina ! ton nom est doux comme la rosée du ciel, tes graces enchanteresses et ta modestie ravissante te rendent digne d'être reine, tes attraits effaceront la couronne de diamants que je placerai sur ta tête. — Cela, sire, vous sera facile, puisque vous n'avez qu'à prendre la vôtre. Mais, pardon, mon prince, il paraît que vous avez donné au moins autant et même plus d'attention à mademoiselle Mélina qu'aux productions du Musée ? — N'était-ce pas le plus joli tableau ? — Vivant du moins. — Les charges d'un trône sont trop rudes à supporter pour ne pas les partager avec une compagne. — Mais, sire, que diront les grands en voyant ainsi proclamer une reine sortie de l'obscurité ? — Eh ! que m'importent les préjugés; les grands diront ce qu'ils voudront; je leur répondrai que c'est un diamant que j'ai trouvé dans une mine d'or. Où pourraient-ils en rencontrer une plus douce et plus belle? La fortune et les grandeurs ne donnent pas la beauté, encore moins le bonheur. J'aurais épousé une princesse, envoyé un ambassadeur à l'étranger, m'imaginant consolider mon trône avec ces parentés ci-

mentées par une politique momentanée : folie; les rois ne connaissent pas d'alliance quand l'intérêt ou la crainte parlent : Napoléon se crut bien puissant en s'unissant à Marie-Louise, et ce fut une des causes de sa perte. — Oui, comptez donc sur les beaux-pères couronnés et sur leur reconnaissance, celui du petit caporal n'oublia-t-il pas que Napoléon lui avait permis de se rasseoir sur son trône? L'empereur aurait mieux fait de s'en tenir à Joséphine : c'était sa bonne étoile, et depuis elle pâlit, jusqu'à ce qu'elle filât à Sainte-Hélène. — D'ailleurs, nombre de mes prédécesseurs n'ont pas craint, à ce sujet, d'encourir les excommunications des papes; Henri IV se fût plusieurs fois compromis par des hymens un peu graveleux, sans Sully, cet homme précieux, qui ne craignait pas de déchirer, en présence de son roi, ses promesses de mariage.

« Grand Dieu ! quel tapage de trompettes, quelles paroles assourdissantes se font entendre sur cette place? — Sire, nous sommes sur la place de l'Odéon; c'est un marchand d'orviétan et un escamoteur qui occasionnent tout ce bruit, et qui amassent ainsi la foule autour d'eux, tant le public, pardonnez mon prince,

est niais. — Pas tant que tu crois, mon brave, et dans cette foule que tu vois, il y a peut-être beaucoup de gens d'esprit; j'en ai connu qui passaient des heures entières à considérer Polichinelle assommant avec son bâton le pauvre Pierrot. — Il faut convenir que c'est un singulier goût pour des gens de mérite; et moi qui ne suis qu'une bête, excusez, sire, je croirais me faire regarder si je m'arrêtais ici. — Eh bien! moi, mon ami, je vais m'y reposer un instant, et te prouver que cet escamoteur et ce charlatan, l'un qui nous fait des tours si habiles qu'ils nous échappent, l'autre qui nous promet monts et merveilles, nous donnent une petite représentation sur la place publique de ce qui se passe journellement dans le monde, et que les deux tiers de la société sont composés de gens de leur espèce. — Je suis tout yeux et tout oreilles, sire; mais ayez la main à votre gousset et à vos poches, car il en est qui ne parlent pas, mais agissent peut-être dans cette foule aussi bien que cet escamoteur. — Tu as raison, ils mettent en pratique ses leçons.

« Les courtisans, adulateurs constants des grands

et du souverain, qui disent, la plupart du temps, ce qui n'est pas et ce qu'ils ne pensent pas, sont des charlatans ; le député, le ministre, qui, après des promesses faites aux électeurs, viennent apporter à la tribune et dans le cours de leur administration un démenti formel à leurs premiers engagements, sont de vrais charlatans, d'adroits escamoteurs politiques ; le représentant de Dieu, qui du haut de sa chaire tonne contre les passions, et qui le premier en est l'esclave, est un charlatan, c'est un des plus dangereux parce qu'il ébranle les croyances ; il n'est rien de tel que de prêcher d'exemple, ces leçons seules font impression sur l'ame. Le militaire parlant sans cesse de batailles, d'actions d'éclat, et qui n'a jamais, comme beaucoup, vu que le feu de la cheminée, est un charlatan. — D'accord, sire, mais cela ne l'empêche pas d'avoir la croix, même avant celui qui a rougi le champ de bataille de son sang. — Latulipe, j'ai réparé cet oubli à ton égard ; mais tu conçois que s'il fallait ainsi récompenser les anciens braves de l'empire, il faudrait les décorer tous ? — Eh bien ! sire, quelle chose plus juste ? ils ont combattu

pour cette distinction et pour leur pays, elle ne coûte qu'un peu de ruban à l'état, donnez cette dernière satisfaction aux vieux braves, placez sur leur cœur cette marque distinctive jadis de la bravoure; ils mourront contents, le nombre n'en est pas si grand, bientôt sur leurs cercueils vous pourrez la reprendre, car les preux de l'ancienne armée s'en vont, et il ne restera d'eux que le souvenir de leur gloire passée. » Et Latulipe soupira tristement. — Oui, mon ami, jamais les guerriers de Napoléon ne me la demanderont en vain. C'est une dernière justice à leur rendre, ce fut pour eux qu'elle fut instituée, ils doivent la porter avant ceux qui ont encore peu fait. — Et même rien.

— Sire, on se presse, et je crains que ce ne soit le signal de rapts prémédités. — Les grands qui vous jettent comme leurs des bons mots qui appartiennent à d'autres, ceux qui prônent les institutions libérales, et qui sous main les sapent, sont des charlatans; l'écrivain qui célèbre dans ses vers les vertus conjugales, le bonheur domestique, les délices d'un amour partagé, et qui est volage et mauvais mari,

est un charlatan : l'auteur des *Lettres à Emilie* et Mirabeau en sont des exemples. Ce dernier proclamait la liberté, les droits de l'homme, et se vendait à la cour : c'était un charlatan, aussi le peuple en fit-il justice, il ne resta pas longtemps au Panthéon, ses lauriers usurpés furent traînés dans la boue. Le véritable patriote, en butte à la calomnie, passe quelquefois pour un charlatan; ses moindres actions sont dénaturées par l'envie qui essaye de ternir son désintéressement et sa philanthropie, mais l'opinion publique, juste appréciatrice de la vérité, rend bientôt à l'homme pur et sans ambition la palme qui lui appartient.

Les chevaliers d'industrie qui exploitent la crédulité et la bourse de ceux qui possèdent, escamotent l'argent de ses semblables, et un tiers de la société vit ainsi, ce sont les vils escamoteurs du bien d'autrui; le commerçant qui vous donne un faux poids, de mauvaises marchandises, escamote l'argent du public; l'avocat qui plaide une cause qu'il sait mauvaise, escamote l'argent de son client; le médecin qui soigne un malade condamné et qui redouble ses visites, vole

l'argent des héritiers; l'usurier, au cœur de roche, qui vous prend cinquante pour cent, pressé que vous êtes par une position embarrassée, vous escamote argent, liberté, bonheur; la coquette qui se joue de vos sentiments en vous laissant consumer en soupirs, escamote votre tranquillité et le plus de cœurs qu'elle peut; mais survient un adorateur heureux..... et à son tour sa liberté est escamotée; la jeune fille qui n'a point encore aimé et qui soupire sans savoir pourquoi, se laisse facilement impressionner et escamoter son cœur, mais il faut que celui qui se jette à ses genoux soit le beau idéal de sa pensée; enfin, mon cher Latulipe, je n'en finirais pas s'il fallait te prouver que le monde n'est que charlatanisme et escamotage en toute chose. — Sire, je n'en doute pas, je l'ai reconnu dans tous les pays, même en Russie, en Prusse, en Allemagne, où ils se couvrent la poitrine de décorations embrochées en masse, en voilà de vrais charlatans; étaient-ils plus braves que nous qui les poursuivions dans leur dernière retraite sans avoir rien sur la poitrine? — Non, sans doute, et la plus noble et la plus belle

distinction, c'est celle du mérite ; elle est rare, l'intrigue et la fortune ne peuvent la donner, c'est le génie qui en délivre les brevets.

Latulipe achète une de ces fioles merveilleuses ; il n'y a rien de si amusant à lire que ces papiers aux cures miraculeuses. — Il ne manquerait plus, sire, que la bonne aventure. — Eh ! mon Dieu, elle n'est pas si difficile à tirer, car ici-bas tout se ressemble, pour un qui perce mille restent dans l'obscurité, et tout en leur promettant un grand avenir ils demeurent dans le néant sans s'en apercevoir, tant l'homme est vain de sa nature. — Ah ! sacrebleu !.... pardon, sire, mais je suis le premier enfoncé, et pour un vieux de la vieille ! Ces satanés escamoteurs des places publiques m'ont soulevé ma pipe et son tuyau, elle est allée sans doute dans la poche de mon voisin; une pipe si bien culotée, et encore peut-être ne fume-t-il pas, le voilà bien avancé le floueur de poches. — Ah ! ah ! tu le vois, Latulipe, malgré ta longue expérience de vieux troupier, on vient de te donner une leçon. — Il est vrai; ces rusés filoux voleraient je crois le bon Dieu sans qu'il s'en aper-

çût. — S'il ne voyait pas toute chose. — Mais.... console-toi, Latulipe, tu n'es pas le seul qui s'en aille avec quelque chose de moins, et me voici fort embarrassé pour me moucher, mon foulard a disparu. — Ah ! ah !.... Oh ! excusez, sire, c'est une double leçon. — Elles sont communes dans la capitale. — Nous allons chez la belle Mélina, sire, prenez garde qu'elle ne ressemble à la conquête dont vous me traciez le portrait il n'y a qu'un instant ; il serait triste de lui donner votre cœur sans être jamais payé de retour.

— Mélina est un ange de beauté, une femme comme il n'en existe pas, celle enfin que j'ai rêvée toute ma vie. — Oui, sire, quand on aime, c'est toujours comme cela. A propos, j'oubliais de vous dire, je ne me suis pas contenté de causer avec le portier, j'ai, après les renseignements pris, enfilé les escaliers jusqu'au deuxième étage, j'ai sonné, la belle Mélina est apparue, ses joues se sont légèrement colorées, dame, c'était toujours le sergent, et une jeune fille ça a l'esprit pénétrant, une future reine ouvrir la porte ! — Je l'en adorerai davantage,

j'ai toujours aimé les extrêmes; mais achève, tu m'impatientes.—Eh bien! j'ai trouvé le papa en robe de chambre, en pantoufle, la palette et les pinceaux à la main, étendant avec ardeur l'huile et la couleur sur une grande toile, et parfois s'arrêtant tout à coup en faisant un mouvement en arrière, pour regarder, avec un certain air de complaisance, son ouvrage. — Et que lui as-tu dit? — Devinez, sire, une nouvelle inspiration s'est emparée de moi, mais ce n'était plus celle du désert devant Abd-el-Kader. — Définitivement, Latulipe, tu n'es pas si maladroit que je l'avais cru. — Merci, sire. — Il n'y a pas de quoi, mais au fait, ton inspiration? — Je me suis annoncé comme émissaire d'un aide de camp du roi, Edouard de Vernon, qui ayant vu au salon les produits de M. Grandin..... — Mais, malheureux, s'il n'en avait pas eu, car tous les artistes ne sont pas reçus. — Oui, mais fort heureusement qu'il y avait plusieurs portraits, et j'en ai vu chez lui de fort bien, mais le plus beau, c'était Mélina. — Ah! je n'en doute pas, pour l'obtenir je donnerais la moitié de ma couronne, et ma couronne tout en-

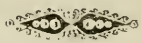
tière pour être son époux. — Peste, sire, comme l'amour y va ! ça ne calcule jamais.

M. Grandin m'a prévenu en me disant : Je vois ce qui vous amène, et il ne voyait rien. — Les papas et les maris sont tous comme cela. — Vous venez pour me demander l'heure et le jour pour faire le portrait de M. Edouard, l'aide de camp du roi? Je serai à sa disposition tous les matins jusqu'à trois heures, car après je me dois à ma chère fille qui fait alors avec moi son tour de promenade au Luxembourg. — Quel jardin ! encore si elle venait à celui des Tuileries. — Sans doute, votre majesté ferait alors placer un télescope sur le balcon qui donne sur la grande allée. — Non, j'irais sous les marronniers, sur les traces de Mélina, j'irais m'asseoir à côté d'elle sur un banc de pierre, car le père, sans doute, ne marche pas toujours.

Si vous l'aviez vue, sire, comme elle était belle, assise sur un petit tabouret de velours noir, occupée à faire de la tapisserie, de temps à autre elle relevait la tête, et ses regards azurés me rendaient en quelque sorte interdit, tremblant, moi qui n'ai

jamais tremblé de ma vie, je vois qu'il y a commencement à tout, et que devant une jolie femme le plus intrépide ne peut répondre de rien. Son oreille était attentive à la conversation ; je remarquai deux chevalets et un piano, bon ! pensai-je, elle est aussi artiste. — Mais c'est une divinité, et si elle possède le talent de son père... — Ce n'est pas lui que vous choisirez pour vous peindre. — Attends, Latulipe, oui, une inspiration, je veux absolument son portrait, lorsque nous serons entrés, tu feras des observations, tu trouveras un portrait sans aucun accessoire, triste, monotone, tu proposeras d'y joindre le tien comme l'emblème d'un vieux brave aux ordres de ton officier, tu ajouteras que si cela ne contrariait pas trop mademoiselle Mélina de poser, l'image d'une jolie femme, à laquelle j'offrirais des violettes, rendrait le tableau charmant. — Ah ! oui, sire, vous avez raison, la violette était la décoration des braves sous la restauration, elle était regardée comme séditieuse. — Je flatterai le papa, nous lui laisserons plus tard exposer sa composition, et il sera charmé que le public admire son ouvrage, et surtout Mélina qui est son

plus beau. — Admirable! c'est entendu, sire. Ma foi je commence à espérer que vous ferez quelque chose de moi, avec les hommes d'esprit il y a toujours à gagner, et je crois que je finirai par en avoir. — Je le souhaite pour toi. — Nous voici arrivés à la maison où habite peut-être la reine future; la belle jeune fille n'y songe guère : on a bien raison de dire que la fortune vient souvent en dormant. — Mais sot que tu es, puisqu'elle travaille à l'aiguille, peint et chante, elle ne repose pas à cette heure. — A moins qu'elle ne fasse la sieste comme en Italie. — Je me sens ému, ce que c'est que la crainte de ne pas plaire, je tremble presque, le croirais-tu, Latulipe? — Parfaitement, mon prince, puisque cela m'est arrivé à moi, vieux de l'ex, qui n'étais pas le plus intéressé dans cette affaire; mais, sire, un roi ne doit jamais trembler. — Que de faire le mal.



L'ARTISTE.

—

On voit chez lui des temps passés
Briller la spendide dépouille,
Des casques rongés par la rouille ;
De vieux tessons de pots cassés,
Dont plusieurs du temps du déluge.
BURNS.

C'est à monsieur Grandin que j'ai l'honneur de parler ? — Oui, monsieur. Vous venez pour votre portrait ? Je suis à vos ordres. Et la belle Mélina de devenir rouge comme une cerise. — Sire, me dit

tout bas Latulipe, elle n'a pas rougi autant que cela quand je suis venu la première fois. — Monsieur l'officier d'ordonnance du roi se fera sans doute peindre en pied? — Mais, oui, cela est d'un meilleur effet. — Pardon, mon officier, mais si vous adjoigniez un vieux grognard de l'ex-garde impériale, cela ferait une belle ombre au tableau? — Tu as raison, mon brave. — Ajoutez, monsieur, qu'aujourd'hui, les sujets de l'empire font fureur. — Cela fera bien, mais puisque nous nous décidons à un tableau presque de genre, il me semble qu'il y manquera encore quelque chose..... — Un portrait de femme, dit Latulipe, en regardant la jeune fille. — Oui, tu as raison. — Il est vrai, la figure d'une jolie personne animerait encore cette composition, et si monsieur a une sœur? — Hélas, non. Et Mélina de s'appliquer davantage à sa tapisserie et de rougir de nouveau. — Monsieur Grandin, vous avez un superbe talent, voici des tableaux frappants de vérité et beaux de couleurs. — Monsieur me flatte. — Non, parbleu, et je veux que celui que vous allez exécuter fasse votre fortune, je suis assez bien en

cour, il vous vaudra des amateurs. — Je n'ai qu'une modeste aisance et je n'ai pas d'ambition.

— Vous êtes un véritable artiste, mais la fortune ne nuit jamais et je veux faire la vôtre. — Monsieur est vraiment trop bon. — Mais il nous faut une jolie femme qui daigne poser. — Et pour la trouver, dit Latulipe, il ne faudrait pas aller loin, si elle daignait être assez complaisante pour cela. — Ah! sans doute, m'écriai-je, j'y avais bien pensé et je n'osais le demander; mais la franchise du vieux soldat ne connaît pas les détours. — Mélina, ma bonne fille, messieurs? Vous êtes bien indulgents de la trouver jolie. — Et vous, monsieur, bien modeste pour ne pas vouloir qu'on encense votre plus bel ouvrage. — Oui, je l'avoue, elle n'est pas mal ma chère Mélina, et cependant jamais elle n'a voulu encore poser pour son père. — C'est un malheur pour le public, car ce serait un tableau qui captiverait tous les regards. — Une peinture de roi, s'écria Latulipe, et qui sait ce qu'il peut en advenir, monsieur Grandin, votre fille est digne d'une couronne, et son portrait admiré à la cour lui vaudrait peut-

être une superbe alliance. — Ah ! messieurs, vous me confusionnez. Et cependant on voyait un certain contentement percer dans les yeux de l'artiste. Eh bien ! Mélina, éprouves-tu toujours la même répugnance à ce que je retrace sur la toile tes traits si délicats ? Désires-tu que je compose un tableau qui fasse du bruit ? Un vieux brave, un jeune aspirant et la beauté, voilà un sujet de genre qui fera fortune. Réponds, Mélina, veux-tu la gloire de ton père ? Une voix secrète me dit que cette peinture nous portera bonheur.

— Et vous pourriez ne pas vous tromper, ajoutai-je. — Mon père, vraiment je suis confuse de compliments aussi peu mérités, je craindrais de vous déplaire et d'attacher réellement trop d'importance à une chose qui n'en mérite pas la peine, en refusant de vous être agréable. — Bravo ! s'écria Latulipe. — Mille fois merci, dis-je en m'approchant de Mélina, de votre aimable complaisance, j'espère, mademoiselle, que vous ne vous effraierez pas d'être en société, sur cette toile, avec des militaires, car ce sont de preux et fidèles chevaliers français. —

Ainsi voilà qui est entendu, dit l'artiste, demain nous commencerons. — Quant au prix, monsieur Grandin, ce que vous déciderez sera bien.

Une écharpe bleu de ciel, ornée de violettes, m'écriai-je! Serait-ce, mademoiselle Mélina, pour les fêtes du carrousel que le roi va donner? Quelque preux chevalier serait-il assez favorisé du sort pour qu'elle lui fût destinée! Ah! celui-là sera vainqueur. — Non, monsieur, le chevalier est encore à venir; j'ai brodé cette écharpe, mue par une idée bizarre, je pensais qu'à la fête peut-être une semblable serait portée par un des combattants qui obtiendrait le prix décerné au vainqueur. — Ah! puisqu'elle n'est destinée à personne, si j'osais, mademoiselle, avec la permission de monsieur votre père, vous demander ce précieux talisman; je n'ai pas de sœur, je ne puis en avoir, et peut-être.... Oh! oui, j'en ai la secrète conviction; cette écharpe aux couleurs azurées comme vos doux regards, me ferait sortir triomphant de cette lice où je dois aussi entrer. — Allons, Mélina, reprit l'artiste, si tu rêvais un chevalier, tu l'as trouvé; les manières de M. Edouard

sont nobles et je me joins à lui; il est jeune, il a besoin d'avenir, donne-lui ton écharpe et bientôt, peut-être, sera-t-elle agitée en signe de victoire. — J'en réponds, s'écria Latulipe, quand on possède un pareil don de la beauté, qui oserait le disputer?

Mélina se leva doucement, alla décrocher l'écharpe aux couleurs tendres, et avec une grace charmante, s'avançant vers moi, elle allait me la donner lorsque, me jetant à ses genoux, je m'écriai : C'est ainsi que je dois la recevoir, belle Mélina, mille fois merci; maintenant je suis invincible. Et de ses mains blanches et délicates elle me la passa en rougissant, sur la poitrine, en me disant : Puissiez-vous être heureux, monsieur Edouard. — Bravo! bravo! ah! demeurez ainsi, s'écria le père Grandin, position ravissante ! un tableau chevaleresque, grandiose ! Le vieux soldat de l'empire admirait ce couple gracieux. — Un tableau de genre, un instant encore que je saisisse l'ensemble, que je vous croque. Moi, par un mouvement involontaire, je saisis la main de Mélina et je la baisai. — Bravo ! bravo ! c'est cela. Cette délicieuse entrevue fut ainsi retracée sur le pa-

pier; ah! elle était gravée au fond de mon cœur à jamais.

Mais savez-vous, belle Mélina, quel sera le prix du vainqueur? — Non, monsieur, dit-elle avec un regard mélancolique qui me fit tressaillir, quel est-il? — Le roi accorde au vainqueur le droit de prendre pour femme celle des demoiselles qui assisteront à la fête et qu'il choisira. — Se pourrait-il? Ah! j'aurais bien voulu voir un carrousel, cela doit être beau. — Oh! oui, ce sont ces fêtes qui entretiennent les sentiments chevaleresques, elles servent à défendre la beauté persécutée, l'innocence opprimée, tâche à laquelle doit aspirer tout cœur noble et fier qui ne respire que la victoire. Il est si doux de venir s'agenouiller aux pieds d'une belle femme et d'être couronné par elle! quel plus suave triomphe? Aussi, sont-ce ces motifs qui engagent le roi à faire revivre les carrousels; les bonnes institutions ne doivent jamais se perdre. — Que veux-tu, ma Mélina, ce n'est pas ma faute, si tu n'es que la fille d'un artiste, on ne rend ces hommages flatteurs qu'aux grandes dames : ces réjouissances ne sont pas

faites pour les petites gens comme nous. — Et vous vous trompez, m'écriai-je vivement en regardant Mélina, j'en connais une qui en fera l'ornement; la beauté vaut la noblesse et fait briller la place qu'elle occupe. — Sans doute, dit Latulipe, et si j'étais jolie fille je ne changerais pas l'une pour l'autre, car il y aurait beaucoup de femmes du haut parage qui livreraient à ce prix leurs parchemins.

L'AVEU.

—

> Mais quand la vertu et la modestie embellissent ses charmes, l'éclat d'une belle femme surpasse celui des étoiles, et c'est en vain qu'on résiste à l'influence de son pouvoir.
>
> Les baisers de sa bouche sont plus doux que le miel; les parfums de l'Arabie s'exhalent de ses lèvres.
>
> *Manuscrit indien* traduit de l'anglais par madame BRISSOT DE WARVILLE.

Le tableau s'avançait, j'étais sur la toile comme dans l'atelier du peintre, auprès de Mélina, mon bonheur était extrême, nos cœurs commençaient à se comprendre, et quoique nous ne nous fussions pas encore fait d'aveu, nos yeux depuis longtemps

trahissaient le secret de nos ames ; j'avais su apprécier les nobles qualités de la jeune fille, ses précieux talents, sa modestie, sa beauté incomparable ; Mélina était digne de la couronne, j'étais décidé à la lui offrir.

Un jour je me trouvais seul avec elle, des affaires urgentes ayant nécessité la sortie de l'artiste. Mélina était à son piano, le timbre frais et doux de sa voix allait jusqu'au fond du cœur, ses yeux parfois se levaient et venaient s'assurer de l'impression que produisaient sur moi des airs joués avec un goût exquis. Appuyé sur le dos de sa chaise, je contemplais ces trésors de grace et de beauté.

Mademoiselle Mélina, lui dis-je, vous avez paru désirer assister au carrousel, voici un billet pour vous et M. votre père, vous serez placée au premier rang. — Ah ! monsieur Edouard, cette attention est bien aimable de votre part, mais combien je vais me trouver étrangère au milieu de ce cercle tout resplendissant de parures et de diamants ? — Vous y brillerez, belle Mélina, du plus vif éclat, de celui de la jeunesse et de la beauté. — Monsieur

Edouard, vous êtes trop indulgent. — Oh ! non, c'est mon cœur qui parle, et le cœur s'abuse rarement. J'ai une grace à vous demander, Mélina. — Parlez, monsieur Edouard. — Sur cette écharpe chérie que je possède et qu'on va vouloir me disputer, votre chiffre n'est pas tracé ; oh ! de grace, une faveur encore, enlacez-le au mien. — Aura-t-elle donc plus de prix pour vous ? dit Mélina en rougissant et baissant les yeux. — Oh ! oui, Mélina, ce sera le gage d'un amour partagé, le serment de n'être jamais l'un qu'à l'autre. Et je tombai à ses genoux. — Oh ! monsieur Edouard, relevez-vous.... Laissez cette écharpe.... demain je vous la remettrai. — Avec les chiffres bien aimés ? — N'est-ce pas vous en dire assez ? — Je couvris de baisers sa main d'albâtre, en m'écriant : Je suis le plus heureux des hommes !

Edouard, me dit Mélina en me regardant mélancoliquement et en me laissant toujours sa main, que de maux peut-être nous nous préparons ! Je suis sans fortune. — Et moi aussi, mais l'avenir est devant nous, et quand on est jeune et qu'on s'aime,

c'est la route du bonheur qu'on se trace. — Ou des regrets et des chagrins qu'on se prépare. Souvenez-vous, Edouard, du proverbe anglais : *Quand la Pauvreté entre par la porte, l'Amour s'envole par la fenêtre.* — Mélina, chassez de sombres présages, bientôt je les ferai disparaître. — Ah ! ce carrousel qui ne devait être pour moi qu'un objet de curiosité va devenir ma vie, et mes yeux seront sans cesse fixés sur notre écharpe, mon cœur sera partagé pendant cette lutte entre la crainte et l'espérance. — Mélina, fiez-vous à mon amour, je ne pourrai rencontrer de rivaux dangereux. — Je l'espère, et cependant combien d'autres chevaliers ont des gages semblables de la dame de leurs pensées. — Eh bien ! c'est ce qui en fera le charme, et je ferai proclamer Mélina la plus belle des belles. — Mais, Edouard, j'y songe en frémissant, si la victoire vous couronne, vous êtes maître, m'avez-vous dit, de choisir une épouse parmi le cercle resplendissant de beautés, et puis-je croire que la pauvre Mélina ne sera pas oubliée ? — Ma Mélina, ne déchire pas mon cœur, ne rends pas mon bras faible avant le

combat ; va, mon choix sera bientôt fait, j'en prononce le serment sacré en couvrant de baisers brûlants cette main si douce. — Et moi je jure, Edouard, telle chose qu'il arrive, de n'être jamais qu'à vous, et recevez-en la promesse par ce baiser déposé sur votre front. — Oh ! ma bien-aimée, tu me combles d'ivresse, mais à mon tour une sombre idée vient s'emparer de mon ame ; le roi n'est pas marié, il veut aussi entrer en lice, si tu allais captiver ses regards, lui plaire, s'il était vainqueur ? car tu seras la plus belle..... Oh ! alors, malheur à celui de nous deux qui trahirait ses serments ! — Edouard, quelle folie est la vôtre, le roi aura bien d'autres choix à faire. — Tu pourrais, ma Mélina, être dans l'erreur. — Edouard, Mélina vous a donné son cœur, il ne peut être à un autre, un premier amour est ineffaçable. — Merci, ma bien aimée, je te quitte avec cette douce assurance, avec cette délicieuse conviction qu'Edouard, le simple officier de fortune, est tout pour toi désormais. — Oui, mon ami. — A bientôt.

Si un roi ne pouvait parfois redevenir simple particulier, il serait trop malheureux ; sans doute, c'est

un devoir pour lui et une jouissance de captiver l'amour de son peuple, mais captiver l'amour d'une jeune fille qui vit pour aimer une seule fois et mourir après, c'est le beau idéal de la vie, c'est une double existence couronnée de guirlandes de roses, c'est l'enivrement délicieux que font éprouver de suaves parfums : combien peu de grands ressentent les douces impressions de cet amour pur et inaltérable.

UNE ÉPREUVE.

—

L'art d'écrire, Abeilard, fut sans doute inventé
Par l'amante captive ou l'amant agité.
POPE.

Mélina était occupée à préparer une élégante toilette ornée de rubans de la couleur de l'écharpe qu'elle avait donnée à Edouard, pour assister au brillant tournoi qui allait avoir lieu. Le père Grandin avait depuis quelques jours livré son tableau

des trois portraits dont le mérite était incontestable. La fraîcheur du coloris, des traits frappants de vérité, des personnages artistement groupés, des poses gracieuses attestaient que le peintre s'était piqué d'émulation; cette production, pour de véritables amateurs, devait placer son auteur au rang des artistes les plus distingués.

Mélina paraissait rêveuse; involontairement son aiguille s'échappait de ses mains, elle se livrait à une mélancolique rêverie. Grandin, malgré ses distractions artistiques, s'aperçut de l'air soucieux de Mélina, et quittant pour un instant sa palette et ses pinceaux, lui dit, en se renversant dans son grand fauteuil et en la regardant d'un air scrutateur : Qu'as-tu donc, Mélina? depuis quelques jours ton doux sourire n'erre plus sur tes lèvres, et lorsque tu devrais te réjouir de la commande inespérée du tableau de M. Edouard, qui semble nous porter un intérêt tout particulier, lorsque peut-être bientôt cette composition sera pour moi un sujet de gloire et de fortune, tu te livres, je ne sais pourquoi, à la tristesse? Va, si j'en crois un pressentiment secret,

les mauvais jours sont passés pour nous. — Puissiez-vous dire vrai, mon père, mais l'attente d'espérances vagues doit préoccuper l'ame, et la certitude peut seule lui ramener le calme.

Au même instant un fort coup de sonnette se fit entendre, Mélina devint tour à tour rouge et pâle, son cœur palpita fortement, c'était sans doute une missive, une lettre d'Edouard, ou peut-être lui-même. Elle alla ouvrir. Un élégant hussard d'ordonnance salua la jeune fille et demanda M. Grandin. — C'est moi, monsieur. — Ce paquet cacheté est pour vous, et cette lettre pour mademoiselle Mélina. — Celle-ci la prit précipitamment. — Veuillez en prendre connaissance, mademoiselle, il y a une réponse à donner.

— Asseyez-vous, monsieur le hussard d'ordonnance, dit M. Grandin. Mélina, donne à monsieur un verre du rhum que nous a laissé ce marin dont j'ai fait le portrait pour sa famille avant qu'il ne reprît la mer ; c'était une sage précaution, car sait-on, quand on s'embarque, si jamais l'on reviendra. Le hussard remercia en retroussant les pointes de

sa moustache cirée, et en ne se lassant point d'admirer les charmes de la belle Mélina. Il est excellent votre rhum, dit-il à Grandin, et il a d'autant plus de prix qu'il est servi par la main des graces. — Le Français sera toujours galant — Et toujours brave, l'un ne marche pas sans l'autre. — Vous manquez, jeune homme, au tableau que je viens de terminer, ce costume l'eût admirablement fait ressortir. Redoublez, mon jeune futur brave, et ne bougez pas, dit-il en saisissant ses crayons, que je vous croque. — Grand merci, mais j'aime mieux l'être par les artistes que par un crocodile ou un requin. Faites donc, dit-il, et saisissez le hussard au moment où il boit le coup de l'étrier, ajouta-t-il en se versant et en portant son verre à ses lèvres. — J'ai pour habitude de faire ainsi poser tous mes visiteurs. — Mais c'est une idée assez bonne, cela vous évite de payer des modèles. — Comme vous dites.

Mélina avait pendant ce colloque retourné plusieurs fois la lettre sur laquelle étaient tracés ces mots : Service du roi, aide de camp de service. Son cœur était vivement ému, qu'allait-elle apprendre,

c'était d'Edouard, de celui qui partageait ses sentiments, de celui qu'elle avait juré d'aimer toujours! Enfin le cachet est rompu, et elle lit les lignes suivantes : « Malheur, Mélina! mes funestes pressenti-
« ments ne m'avaient point trompé! Par une circon-
« stance imprévue le roi a vu, ton portrait, tes
« charmes l'ont ébloui, fasciné, il ne parle plus que
« de toi, il te juge digne de la couronne : peut-on te
« voir sans t'aimer? Hélas! que n'en ai-je une à placer
« sur ta tête? Mais le pauvre officier de fortune n'a
« que son tendre cœur à t'offrir, il n'a pu te donner
« que ce qu'il possédait, cela peut-il balancer l'offre
« d'un diadème? Le roi te recevra demain avec
« M. Grandin. Oh! c'est maintenant que je maudis
« le sort qui ne m'a point donné un trône, car, ma
« Mélina, tu y serais bien vite assise à côté de moi.
« Adieu, Mélina, oublie-moi, il le faut, je suis le
« plus infortuné des hommes. »

La lettre tomba des mains de la jeune fille au cœur pur et aimant, et une larme de douleur vint mouiller ses paupières. Ah! se dit-elle, il semble déjà renoncer à moi, il ne m'aime donc pas comme

je l'aime, et que fait un trône à Mélina ? c'est l'amour de son Edouard qu'il lui faut, la possession de son bien-aimé est le seul trésor qu'une amante ambitionne, elle vaut tous les trônes de la terre, là est le véritable bonheur, et souvent les grandeurs sont la source de nombreux chagrins.

Eh bien! Mélina, qu'aperçois-je? des larmes, la lettre à terre; quelle mauvaise nouvelle peut produire un chagrin si subit au moment où je me livrais aux plus douces inspirations du génie, au moment où j'entrevoyais la fortune et les honneurs! Il ramassa la lettre, se mit à lire, et après s'écria : Tu es donc folle, ma bonne fille, ou tu as mal lu? Le roi veut te voir, et tu t'en chagrines; tes charmes ont fait impression sur notre monarque, la fortune dans peu sera peut-être à tes pieds, et tu te désespères? Ah! voilà mon rêve réalisé, on a vu des rois épouser des bergères, quand elles sont belles, je présume, car la beauté n'est pas donnée à toutes les femmes, et il n'est pas étonnant que souverains ou particuliers se laissent séduire par les graces. Tu ne penses donc pas qu'une fois à la cour mon nom

devient en vogue, que je fais les portraits de tous les grands seigneurs ; et si tu deviens reine, quelle gloire il en rejaillira sur moi, car en te voyant si douce et si belle, on dira sur mon passage : Voilà son père ! Il se pourrait bien que mes pinceaux séchassent quelquefois ainsi que mes couleurs, et ma palette, mais aussi on se doit un peu à sa position, à la fortune, quand elle vous fait l'honneur de vous visiter ; et d'ailleurs j'aurais depuis assez longtemps travaillé pour la postérité, et une fois riche, en faisant peu, j'y arriverais plus vite que pauvre et travaillant sans cesse pour rester dans l'obscurité : il n'y a rien de tel que l'or, pour faire briller même ce qui ne devrait jamais luire.

Je vous félicite, dit le gentil hussard, le roi est bon, juste et jeune encore, il n'est pas marié, et ce qui est extraordinaire, il est sincèrement aimé du peuple et des grands. Ainsi donc, je dirai que demain vous vous rendrez à l'invitation de sa majesté à laquelle vous aurez l'honneur de présenter mademoiselle votre fille. — Sans doute, hussard, et que l'artiste Grandin n'oubliera jamais l'insigne faveur que le roi

lui fait, et si sa majesté avait quelques instants de libres, j'aurai des crayons dans ma poche, et dans un moment d'inspiration je pourrai peut-être consacrer dans un tableau le souvenir de cette réception royale. —Bonne chance, dit le hussard en portant une santé à Mélina; à votre grandeur future; puissè-je dans peu caracoler à la portière de notre souveraine, et que ce soit mademoiselle, elle sera la plus belle reine de la terre. Il salua en relevant son sabre et en faisant méthodiquement battre sa sabredache sur sa jambe gauche, et Grandin, en lui rendant son salut, se dit : Vraiment, si je n'avais été peintre, et que je me fusse senti des goûts belliqueux, je me serais fait hussard, c'est le type du gracieux guerrier.

Mais mon père, et cette boîte que vous n'avez pas encore ouverte? — Oh! voilà bien les jeunes filles, toujours curieuses, dit-il en rompant les cachets, pourvu que ce ne soit pas la boîte de Pandore, car il vaudrait mieux alors la laisser fermée. Grand Dieu ! des billets de banque! dix! mais c'est une fortune, voilà longtemps que je n'avais vu un semblable tableau, j'en ferai un à ce sujet ; au moins

si tout le monde ne peut en posséder on aura la consolation de les voir en peinture. — Mais voici un papier, dit Mélina en le saisissant. — Curieuse, curieuse ; tu es bien femme, Mélina. — Pardon, mon père, dit-elle en l'embrassant avec un sourire gracieux et irrésistible. — Va, Va. » Et elle lut : « Les arts ne sauraient être trop encouragés. A monsieur Grandin, le roi. »

« C'est court, mais c'est bien dit et bien pensé, dit-il en comptant de nouveau ses flexibles et fragiles chiffons numéraires, qu'il serra dans son secrétaire. Maintenant, s'écria-t-il, je défie les sombres idées ; tout entier aux conceptions hardies et heureuses, mon talent va grandir ; je n'aurai plus à songer de longtemps à ce vil métal, qui tue le génie. — Mais, mon père, comment se fait-il que ce soit le roi qui vous envoie cet argent, tandis que c'est Édouard?... — Il est sans doute peu fortuné, comme tous les officiers, et le roi aura voulu faire deux galanteries au lieu d'une. — Mais c'est l'écriture d'Édouard ? — Que le roi aura fait écrire ; les souverains tiennent

peu la plume, ils ont bien assez affaire de penser aux charges qui pèsent sur leur tête.

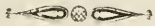
« Ah ça, ma fille, j'espère que tu vas renoncer à un amour qui ne peut avoir de profondes racines, et que tu envisageras sérieusement la brillante perspective qui se prépare pour toi ; la fortune rarement frappe deux fois à notre porte, et il ne faut pas la faire attendre, de peur de ne jamais la revoir. — Mon père, je n'ai pas d'ambition ; la richesse traîne souvent à sa suite les chagrins ; Édouard m'aime sincèment, et son amour est partagé ; il a de l'avenir devant lui. — Oui, la chance d'avoir un œil de moins, une jambe de bois ou un bras emporté, et une modique retraite qui vous met à peine à même de planter des choux ; en voilà un avenir. — Oh ! mon père, vous voyez les choses bien en noir ; un aide de camp du roi devient colonel, général, que sais-je ? peut-être maréchal de France ; et lorsqu'on aime, quand on a sur son cœur le portrait de la dame de ses pensées, on va loin. — Ou on se fait tuer. — Oh bien ! alors la jeune fille aux sentiments inaltérables vient verser des larmes sur la tombe de celui

qu'elle aime, et n'ayant plus rien ici-bas qui vivifie son cœur, elle ne tarde pas à aller le rejoindre. — Que tu es romanesque, Mélina, tu es bien la fille de ton père, d'un artiste. Allons, allons, la nuit porte conseil, et demain, lorsque tu seras devant le roi, tes idées changeront; l'amour a parfois fait bouleverser des empires, mais il échoue presque toujours devant l'or et les grandeurs.

— Mon père, un cœur qui s'est donné et qui change, est digne de mépris. — Alors, ma fille, il y en aurait bon nombre. — Cela se peut, mais je ne veux pas en être. — Tu sais, Mélina, que je désire ton bonheur, mais pense un peu à moi. — Mon bon père, je vous aime, vous n'en doutez pas, mais j'aime aussi Édouard.— Il semble que, lorsqu'une carrière brillante s'ouvre devant vous, ce satané enfant de Cythère se plaît malicieusement à en fermer les barrières; mais, se dit en lui-même l'artiste, rappelons-nous le proverbe que me citait souvent ma pauvre mère défunte : *ce que femme veut Dieu le veut;* laissons-la donc faire, il ne faut pas avoir la prétention de vouloir plus que l'Être suprême.

« Mélina, mets toute ma garderobe sur pied, la tienne aussi, que les Grandin, demain, brillent de tout leur éclat, moi par mon tableau, toi par ta beauté. Je savais bien que mon tableau nous porterait bonheur. — Édouard nous l'avait prédit, mon père. — Oui, c'est vrai, c'est à lui que je dois cette heureuse aventure. — Et vous seriez tenté de l'oublier. — Un autre en ferait autant, et en présence du roi.... Pourquoi s'avise-t-il aussi d'avoir un concurrent royal? Ce n'est pas ma faute si tu es si belle et si le roi dit je veux.... — Moi, mon père, je dirai je ne veux pas; il n'y a pas de roi qui tienne; il me semble qu'on est maître de sa personne. — Oui, quand on n'a plus de père et qu'on est majeure. — Oh! mon bon petit père, ce n'est pas vous qui m'inquiétez, dit-elle en l'enlaçant de ses bras et en le baisant au front. — Oh! que tu es bien la fille de ta mère; elle me faisait tourner comme elle voulait; je ne me rappelle pas avoir fait une seule fois ce que je désirais. — Eh bien! c'est le moyen de faire bon ménage. — Mélina, va te remettre à ta tapisserie, et songe à demain, à l'honneur qui t'attend. — Je pense, mon père, au tour-

noi qui aura lieu, je forme des vœux pour qu'Edouard soit vainqueur, et si son cœur demeure fidèle comme le mien, il viendra mettre un genou en terre, et l'amour le couronnera. — Si le roi t'accorde cet honneur, mais dans ses dispositions d'esprit, cela pourrait le contrarier. A propos, j'espère bien que j'aurai une place à côté de toi; je veux que ce carrousel pose pour moi, j'en ferai un tableau magnifique. — Dont Edouard sera le héros, n'est-ce pas, mon père? — Oh! ces jeunes filles, elles ne vivraient pas sans un amour qui renverse toujours les plus beaux projets de leurs parents. — Nous faisons ce qu'ont fait nos pères, ce qu'ils ne veulent pas toujours se rappeler. — C'est bon, c'est bon, laisse-moi achever de croquer mon hussard.



L'ARTISTE A LA COUR.

Nous autres gens du monde,
Quand nous voyons des amis, des parents,
Ayant perdu rang, dignités, richesse,
Nous n'allons pas, pour charmer leur détresse,
Leur prodiguer des soins compatissants;
Du pied plutôt nous leur frappons la tête :
C'est, j'en conviens, ce que j'ai toujours fait :
Mais aujourd'hui tout vous vient à souhait;
De la grandeur vous arrivez au faîte;
Comptez sur moi, je serai votre ami.

SHAKSPEARE.

« Hé bien ! Latulipe, te voici roi pour une demi-heure? — Sire, il faut vous obéir, mais je vous avoue que je trouve le rôle difficile à remplir, car il est nouveau pour moi. — J'en conviens. — Je ne me doutais guère, quand je faisais faction à l'entrée de

la tente du petit caporal, qu'un jour je m'assiérais sur son trône impérial. — La fortune est bizarre. — Pourvu que je n'aille pas y prendre goût? il est si agréable de pouvoir faire ce que l'on veut, de commander. — Cela a ses agréments et ses dangers. — Mais si j'allais plaire à la belle Mélina? — Alors je dirais, c'est une femme jeune et jolie, comme il y en a tant, et mes rêves de bonheur s'évanouiraient. L'art que nous avons mis à rendre tes traits méconnaissables pourra, malgré la poupre royale, né pas produire sur un jeune cœur tout le charme que tu aurais droit d'attendre si tu étais encore à briller à une revue de Napoléon. — Il est vrai, dit tristement Latulipe en se regardant dans la glace, et ce satané coiffeur n'a pas eu l'esprit de faire disparaître ces favoris grisâtres qui n'annoncent pas la jeunesse.

« Pour une femme ordinaire, un roi est toujours bien, toujours jeune, le pouvoir et la richesse font passer les années. Mélina ne peut tarder à venir, je vais l'attendre pour l'introduire. N'oublie pas ton rôle, beaucoup de passion, d'amour, déploie-lui tout le charme des grandeurs, de la fortune, redeviens

jeune un moment, amoureux. — Cela ne sera pas difficile en présence de la trop séduisante Mélina. — Tâche d'obtenir le oui bienheureux. — Et alors j'épouse la jolie fille de M. Grandin, sire? — Mais.... nous verrons. Du moins, elle ne sera plus digne du malheureux Edouard. — Ah! sire, vous l'aimerez toujours. Je souhaite qu'elle dise non, malgré l'impolitesse peu flatteuse pour la majesté de l'ex-sergent, jadis si sémillant; votre bonheur me fera passer sur la mésaventure. — Merci, mon brave ami, je n'en attendais pas moins de ton attachement; l'heure s'avance, prépare-toi à ton nouveau rôle. »

Latulipe, demeuré dans l'appartement royal, se carrait en se regardant dans toutes les glaces, en cherchant à prendre un air important et en s'écriant : « Oh! fortune, tu as donc jeté un regard sur ton pauvre sergent de l'ex, tant balloté par toi jusqu'à ce jour; tu me fais roi, mais pour une heure; c'est peu, ajouta-t-il en soupirant, mais cela fait toujours plaisir. »

On annonce Monsieur et mademoiselle Grandin.

Latulipe, assis dans son fauteuil royal, se lève, et le vieux soldat, peut-être pour la première fois, se sent un peu embarrassé, c'est qu'il n'est pas donné à tout le monde de se trouver à son aise dans un palais ; il préfèrerait passer une revue ou enfoncer une redoute. « Monsieur Grandin, et vous, belle Mélina, prenez un siège. — Sire, nous n'oserons jamais en présence de Votre Majesté. — Nous sommes en petit comité secret, et c'est moi qui vous y invite. — Alors, sire, nous prendrons cette extrême liberté, puisque votre royale bonté veut bien permettre que nous ne restions pas debout. — Monsieur Grandin, j'ai admiré votre tableau, il annonce un grand talent ; mais ce que j'ai apprécié le plus, vous n'aurez pas de peine à le deviner, c'est le portrait enchanteur de votre fille, de la belle Mélina ; c'est un ange de beauté, et je vois que la copie est encore loin de l'original. — Sire, vous êtes bien indulgent. — Que vous devez être fier, monsieur Grandin, d'en être le père. — Sire, vous me confusionnez, et je ne sais comment répondre.... Ma Mélina est mon seul trésor. — Qui vaut tous ceux de la terre. — Ma Mélina est aussi

douce, aussi accomplie par ses talents qu'elle est belle. — De grace, mon père, épargnez-moi.

—Non, non, charmante Mélina, votre père est encore loin de la vérité; à votre modestie, à ce regard doux et mélancolique, à cette timidité ravissante, on croirait voir la plus précieuse perle de l'univers.... » Latulipe commençait à s'égarer et à ne pas trouver la fin de sa phrase, lorsque Grandin reprit : « Sire, ma fille est bien heureuse de pouvoir être envisagée de la sorte par Votre Majesté. — Écoutez, monsieur Grandin, je ne suis pas un roi comme un autre... » Latulipe, en se regardant dans la glace, eut presque envie de rire; « je brave les préjugés; j'ai pour principe de faire à ma guise, et de vouloir ce qui peut me rendre heureux; jusqu'à ce jour je n'ai point songé à me donner une compagne; mais depuis que j'ai vu le portrait de la belle Mélina, depuis que j'ai le bonheur d'être près d'elle, je sens que mon cœur ne m'appartient plus. — Quoi, sire, tant d'honneur pour nous! — Monsieur Grandin, j'ai un cœur comme un autre, » demandez plutôt aux belles étrangères, allait ajouter Latulipe, lorsqu'il

s'arrêta tout court en se mordant les lèvres. « Vraiment, Sa Majesté m'excusera, et je ne sais si je rêve ou si je suis éveillé ; mais parle donc, Mélina, réponds aux douces avances de Sa Majesté.

— Pardonnez, sire, dit en tremblant Mélina, à une jeune fille dont la timidité doit servir d'excuse ; mais ce que Votre Majesté daigne me proposer est dans les choses impossibles. — Que dit-elle ! s'écrièrent à la fois Latulipe et Grandin. — Comme dit mon père, ce ne peut être qu'un rêve mensonger. —Non, parbleu, charmante Mélina, c'est la réalité, je suis bien roi, » Latulipe fit une pose, « et ce que je veux, je le veux bien. — Sire, reprit Mélina, vous ne seriez pas roi sans cela ; mais vous ne voulez pas faire des malheureux ? — Qu'entends-je ! est-ce moi, à mon tour, qui rêve ? Quoi ! belle Mélina, je vous offre un trône entouré de grandeurs enivrantes, je vous fais monter à une place où toute autre femme aspirerait, et cet avenir du bonheur le plus brillant que l'on puisse envisager ne séduirait pas votre cœur ? — Sans doute, sire, c'est une perspective magnifique, et que beaucoup de femmes ne pour-

raient entrevoir sans se troubler, sans se laisser éblouir; mais pardonnez à un jeune cœur qui se nourrit peut-être d'illusions... mais.... — Encore une fois, belle Mélina, vous n'avez aucune raison, je pense, pour refuser l'honneur insigne que je vous fais; serait-ce parce que je ne suis plus à la fleur de l'âge? — Ah! sire, pouvez-vous penser?.... » Grandin regardait avec anxiété sa fille, se torturait les bras, et agitait ses jambes sur son siège. — Quel est donc le motif incompréhensible qui détruit, en un instant, les espérances de votre roi? car vous ne devez pas oublier que je le suis, dit Latulipe en se regardant derechef avec complaisance. — Je sais, sire, que vous pouvez tout. — Eh bien donc! le motif de ce refus, Mélina?.... — C'est.... pardon, sire, dit la jeune fille en se précipitant à genoux, c'est.... que j'en aime un autre.... » Latulipe concentre, en se détournant, un sourire; et le père Grandin, dans un mouvement d'indignation produit par cet aveu, tombe à la renverse de son siège par le coup violent que son pied imprime sur le plancher du salon.

« Mélina, ma fille, sire, pardonnez-lui, n'a plus sa raison. — Oui, mais c'est un autre que moi qui la lui a fait perdre, monsieur Grandin. Voilà ce que c'est que de ne pas être le premier. Mais sur la beauté l'indulgence royale se déversera. Et quel est l'heureux mortel, Mélina, qui a captivé ce cœur qui eût été toute mon ambition ? — Ah ! sire, vous ne lui en voudrez pas ? si j'allais être la cause de son malheur. — Je le connais donc ? — C'est un de vos fidèles serviteurs. — Et quel est-il ? — M. Édouard, votre aide de camp. — Le hasard favorise mon rival, car le roi ne peut se fâcher avec lui. Mais réfléchissez encore, Mélina, cet officier est sans fortune, il n'a qu'un avenir incertain, la guerre, l'avancement ou la mort, car les balles.... » Latulipe allait se replacer sur un champ de bataille, lorsqu'il se mordit les lèvres pour la sixième fois, « les balles ne respectent pas plus le guerrier amoureux que le général ou le sergent.... — Sire, vous serez généreux, vous l'avancerez, vous nous marierez. — A merveille ! et vous verrez encore qu'il faudra que je donne une dot à mon rival ? Soyez donc roi pour qu'on vous fasse

des propositions semblables! — Sire, il faut être bon roi, et se sacrifier au bonheur de ses sujets, dont les bénédictions paient alors au centuple de faibles sacrifices. — Mélina, c'est une résolution définitive, vous refusez une couronne, la fortune, les grandeurs, pour un capitaine de cavalerie? — Ma fille, Mélina, reviens à la raison, pense à ton père, à ton avenir. — Refuser un roi! on ne voudra jamais le croire. — Sire, vous garderez le secret. — Je le crois bien. Ainsi donc c'est votre dernier mot, et cependant je pourrais, si je voulais.... — Sire, vous ne voudrez pas. — Il est donc bien beau, bien extraordinaire, ce M. Édouard, mon petit aide de camp, » dit Latulipe en se donnant des airs de grandeur, et sentant son rôle royal finir, « que vous me le préférez? — Sire, pardonnez-moi, je l'aime!

— Allons, s'écria Latulipe, je vois qu'on a beau être roi, qu'on ne plaît pas toujours. Au revoir, monsieur Grandin; à propos, vous ne vous êtes pas fait mal? — Non, sire, mais j'eusse préféré m'être rompu le cou, et que ma fille eût dit oui. — Ah! monsieur Grandin, c'est qu'il n'est pas toujours facile

de faire prononcer par une jeune fille ce mot, qui ne s'échappe que lorsque les sentiments sont partagés. Du reste, monsieur Grandin, vous avez une fille dont vous devez vous honorer. — Sire, reprit la jeune fille, pardonnez-moi. — Vous en vouloir, Mélina, vous êtes un ange de beauté et de vertus qu'on doit adorer sans y prétendre, car vous êtes peut-être la seule au monde qui refuserait un pareil honneur. A bientôt, au tournoi qui se prépare, et où je prétends que vous couronniez le vainqueur; si alors c'est mon heureux aide de camp, peut-être consentirais-je à votre bonheur. — Je suis confuse, sire, de tant de bontés; mais n'en voulez pas à M. Édouard? — Rassurez-vous, il faudra bien que je lui pardonne. »

Ils s'éloignèrent en faisant des salutations dignes du grand sultan. Latulipe, en regardant la belle Mélina s'en aller, regrettait de ne pas être roi réellement, ou qu'elle n'eût pas dit oui. « Je donnerais deux doigts de ma main pour avoir une Mélina pour épouse, s'écriait-il. — Allons, Latulipe, tu deviens ambitieux à ton tour; descends et regarde un peu

plus bas, autrement tu pourras perdre la tête comme tant d'autres qui ont voulu monter trop haut.

« Viens m'embrasser, Latulipe, tu as joué ton rôle en acteur consommé. — Sire, voilà une accolade royale que je dois au nom prononcé par la belle Mélina. — Ah ! oui, Mélina est une femme céleste, comme il n'y en a pas. — Sire, on les trouve toutes comme cela quand on les aime. — Refuser un trône pour un pauvre officier de fortune ! Mélina, tu seras reine !.... Si tu savais comme elle était ravissante en descendant les marches du palais, tous les yeux étaient fixés sur elle, son regard angélique et heureux me laissait lire dans son cœur tout le bonheur qu'elle éprouvait d'avoir triomphé et d'être demeurée fidèle à nos serments. En me quittant, elle me dit : Édouard, plus de sombres pressentiments, nous serons heureux. — Mélina, qu'as-tu dit au roi ? — Édouard m'aime, j'aime Édouard. » Et un doux serrement de main mit le comble à mon ivresse. « A demain, Édouard, puissiez-vous sortir vainqueur de la lice, puissè-je vous couronner. — Quoi ! ce sera vous ? — Le roi me fait cet honneur. — Alors il faut mou-

rir ou rester le dernier sur les arçons. A bientôt, ma Mélina !

— Sire, plus de rôle semblable à votre pauvre serviteur ; on se fait au commencement, on le remplirait même toujours ; mais quand il finit, l'illusion est détruite, et il est triste de descendre. — Allons donc, Latulipe, tu en es plus libre et plus heureux ; pense à Jeannette ; l'aurais-tu oubliée ? — Non, sire, mais y songer sans cesse sans la voir devient par trop romantique, et à mon âge on aime le positif. — Nous la ferons venir aux fiançailles royales. — Alors réjouissances générales, sire. — Oui, quand le cœur est délicieusement préoccupé de celle qu'il aime, et dont il est payé de retour, il n'y a plus de place pour la tristesse. A propos, mes ordres pour le tournoi ont-ils été exécutés ? — Oui, sire, un jeune écuyer portera une écharpe semblable à la vôtre, et sera censé M. Édouard ; il entrera en lice avec vous, qui serez bien cette fois le roi ; vous terrasserez le prétendu Édouard. Mais que deviendra alors la belle Mélina ? elle peut en mourir. — Je veux lui procurer une douce surprise. — Pardon, sire, si je ne remplis

pas le rôle du chevalier Édouard, mais les ex de la vieille ne sont solides que sur pieds, et cette fois Latulipe pourrait encore descendre plus désagréablement qu'aujourd'hui. — Tu n'as pas tout à fait tort, car j'espère que les coups de lance seront fermes de part et d'autre, sans ménagement aucun, et que nos chevaliers n'iront pas de main morte; moi-même je n'épargnerai personne, et, demeuré vainqueur, ainsi que je l'espère, au milieu de la lice je lèverai ma visière en présence du peuple, et m'écrierai, comme Pépin le Bref après avoir terrassé un lion : Suis-je digne d'être votre roi ? »

LE CARROUSEL.

—

Parmi tant de beautés qu'on voyait en ces lieux,
On en remarquait une au port majestueux ;
Sa taille, ses attraits l'en proclamaient la reine.
DRIDEN.

Un soleil brillant annonce une belle journée, déjà les hérauts publient le tournoi qui va avoir lieu, les fanfares des trompettes retentissent dans l'air, des drapeaux ornent les fenêtres des habitants, c'est une fête générale, la ville est en émoi. Nous voici reve-

nus au temps de Philippe-Auguste et de Louis VIII; je veux faire renaître les goûts chevaleresques, la valeur y trouvera de nouvelles palmes à cueillir, ces jeux solennels ne peuvent inspirer que de nobles sentiments et de belles actions.

Déjà l'arène est ouverte, des chevaliers armés de toutes pièces et montés sur de superbes coursiers caparaçonnés sont entrés dans la lice, les pieds impatients des chevaux font voler la poussière dans l'espace. Le peuple environne l'enceinte, des tribunes élégamment décorées sont remplies de spectateurs avides de ce nouveau spectacle; mille beautés garnissent des gradins richement ornés, elles portent les couleurs de leurs chevaliers; on en remarque deux aux armures semblables et aux écharpes bleu de ciel. Latulipe, en grande tenue de l'ex-garde, est assis auprès de M. Grandin et de Mélina, dont la beauté efface celle de toutes les dames qui sont auprès d'elle, et de toutes parts les grands seigneurs s'écrient en la contemplant : « Qu'elle est belle! elle est digne de l'honneur de décerner le prix au vain-

queur. » Mais chaque courtisan se demande : « Quelle peut être cette divinité inconnue ? »

Mélina, en apercevant une écharpe semblable à celle qu'Édouard porte, ne peut cacher sa surprise et son inquiétude, et le témoigne au vieux compagnon de celui qu'elle aime. M. Grandin effile ses crayons, et s'embarrassant peu du qu'en dira-t-on, esquisse à grands traits cette scène chevaleresque. « Monsieur Latulipe, comment se fait-il donc, dit Mélina, ne pouvant plus longtemps comprimer son impatience, qu'une autre écharpe semblable à la mienne soit en lice ? Reconnaissez-vous M. Édouard ? — Non, mademoiselle, j'ai seulement appris que le roi porte l'écharpe qui est pareille à la sienne. — Ah ! mon Dieu ! que va-t-il devenir ? Édouard ne peut terrasser son souverain, et s'il n'est pas vainqueur, adieu notre hymen, plus de félicité pour le présent ; c'est un tour que le monarque a voulu nous jouer, car il a promis de nous unir si Édouard était victorieux, et cela est son droit ; mais si c'est le roi ? — Rassurez-vous, belle Mélina, M. Édouard est très bien avec

lui, et je doute, dit-il en souriant, qu'ils s'en veulent. — Puissiez-vous dire vrai. »

Les clairons annoncent l'ouverture du tournoi, les chevaliers ont brandi leurs lances, et s'avancent au galop en faisant voler la poussière ; les armes se croisent et se rompent, des chevaliers sont terrassés ; les bruyantes clameurs des spectateurs encouragent les combattants, chacun suit de l'œil celui pour lequel il fait des vœux, les femmes ne peuvent cacher leurs espérances ou leur dépit à la victoire ou à la défaite d'un preux.

Cependant les deux chevaliers aux écharpes bleues sont demeurés jusqu'alors vainqueurs ; après plusieurs courses, plusieurs combats singuliers, ils restent seuls maîtres du champ de bataille ; l'attention est générale, l'anxiété, la curiosité, extrêmes ; où est le roi ? se demande-t-on de toute part ; mais il a voulu qu'on l'ignorât. Mélina a beau interroger son cœur, elle ne peut reconnaître Édouard, elle dissimule mal son supplice ; Grandin, tout occupé à suivre les effets

des coups d'estoc des combattants, ne voit que ces preux, ses crayons et son papier, et ne répond pas aux interpellations de sa fille, qui sans cesse lui demande : « Penses-tu que ce soit lui ? »

La trompette sonne le dernier combat, les deux chevaliers en tout point semblables et aux écharpes bleues s'avancent fièrement en faisant piétiner leurs coursiers, bientôt la poussière vole, les lances sont abaissées, les chevaux et les fers se croisent, et du premier choc leurs armes sont brisées ; ils saisissent leurs cimetères, les boucliers lancent des étincelles de feu, un silence morne règne dans cette vaste enceinte, les bouches sont haletantes, les langues muettes, les regards fixes, Mélina existe à peine. Latulipe lui dit : « Courage, mademoiselle, il sera vainqueur. — Mais le roi ? — Ne s'en formalisera nullement. Croyez-moi, le ciel sera pour lui. — Merci, mon brave Latulipe ; puisse-t-il vous entendre. »

On dirait que les deux chevaliers ne pourront

se vaincre l'un l'autre, tant ils rivalisent de force et d'adresse, l'un d'eux va cependant triompher, l'arme de son adversaire s'étant encore brisée; mais en cet instant décisif son coursier s'abat et la victoire est sur le point de lui échapper, l'autre demeure en selle avec le tronçon de son épée. Mais, plus prompt que l'éclair il se dégage de ses étriers, et d'un mouvement rapide et désespéré il saisit le pied de son rival, le renverse à terre, se précipite sur lui, et mettant un genou sur sa poitrine et le cimeterre sur sa gorge il lui dit : crie merci! et il laisse le preux vaincu se retirer lentement de l'arène.

Quel est le vainqueur? l'assemblée l'ignore, l'anxiété ne peut se dépeindre. Mélina fait des vœux pour Édouard, mais à l'idée que c'est peut être lui qui quitte l'enceinte, elle est sur le point de défaillir. Le silence est général; toup à coup le vainqueur s'élance sur son coursier fougueux et après avoir fait le tour de l'arène, il lève sa visière à l'une des extrémités de la lice et salue de son épée les spectateurs : alors on entend crier de toute

part : Vive notre bon roi! Vive le roi vainqueur! Mélina pousse un cri et se trouve mal, M. Grandin abandonne ses crayons et prodigue des secours à sa fille, en se disant : le roi ne renonce pas encore à Mélina, il lui avait promis de la marier à son amant s'il était vainqueur, il n'a pas voulu qu'il le fût.

Édouard soupçonnant les anxiétés de sa bien-aimée, se repent de sa supercherie, baisse sa visière, et lance son coursier vers le point où est Mélina. De jeunes pages lui tiennent l'étrier, en un bond il est devant celle qu'il aime, met un genou en terre et réclame le prix, mais Mélina est toujours évanouie. Édouard désespéré de son état alarmant se découvre et d'une voix tendre s'écrie : Mélina, ma bien-aimée, refuses-tu donc de décerner le prix au vainqueur, à l'officier de fortune, à ton heureux Édouard ? — A cette voix, Mélina ouvre les yeux, pousse un cri de joie, et couronne son amant en présence de tous les assistants, en ajoutant avec un doux reproche : Édouard..., sire, vous m'avez fait bien du mal... Vous m'avez trompée... — Non,

ma Mélina, car je t'aime plus que jamais, et la preuve, c'est que je dépose ma couronne sur ta tête en m'écriant d'une voix forte : Grands de mon royaume, et vous tous qui m'entourez, voici votre reine !....

LE CONVOI.

—

O homme! souviens-toi que tu n'es que poussière, et que tu retourneras en poussière.

Genese.

Au moment où je vais me livrer aux douceurs d'un amour partagé, savourer dans les yeux bleus de ma belle Mélina l'ivresse délicieuse dans laquelle je viens de la plonger, un malencontreux chat fait voler en éclat sur ma cheminée un vase de por-

celaine ; je me réveille en sursaut, adieu les illusions, mon doux songe des grandeurs royales, j'ouvre les yeux, je retrouve mon modeste appartement, ma lampe qui ne jette plus qu'une lueur blafarde ; le jour a paru, je cours à ma fenêtre, ce n'est plus la fenêtre dorée de mon palais; la nature est la même, morne, silencieuse, la neige couvre tout.

Tout à coup un magnifique corbillard tendu de noir et d'argent orné de drapeaux, avec une épée et diverses décorations sur le cercueil, s'avance lentement traîné par six chevaux caparaçonnés, c'est un maréchal qui se rend à la sombre demeure du père Lachaise. Ah! me dis-je, en refermant ma croisée, tel est le résultat de cette vie passagère et orageuse, bien fou qui s'agite pendant toute son existence pour parvenir au faîte de la puissance et des grandeurs, à quoi cela lui sert-il? il faut toujours finir par s'envelopper d'un linceul et être mis entre quatre planches, et puis déposé dans la terre; contentons-nous du peu que le ciel nous a départi, faisons le plus de bien que nous pouvons, c'est le moyen le plus certain d'être heureux, et attendons

avec calme que l'heure dernière sonne, car tout en marchant sur cette terre, un peu plus tôt un peu plus tard, nous heurtons toujours la pierre du sépulcre où il faut descendre.... pour remonter ensuite vers l'éternité, et celui-là seul est à plaindre qui n'y croit pas; dans ce monde nous sommes pour souffrir, dans un autre viendra le jour des récompenses, aussi l'homme vertueux ne doit-il pas craindre la mort.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Un songe. 1

Les courtisans. 9

Un salon du faubourg Saint-Germain. 13

Le vieux grognard. 23

Un naufrage. 57

La mansarde. 77

La piété filiale. 95

Le condamné à mort. 105

La prison pour dettes. 121

L'audience. 151

Le curé. 173

Le laboureur. 195

Les bédouins. 215

Une jeune fille. 231

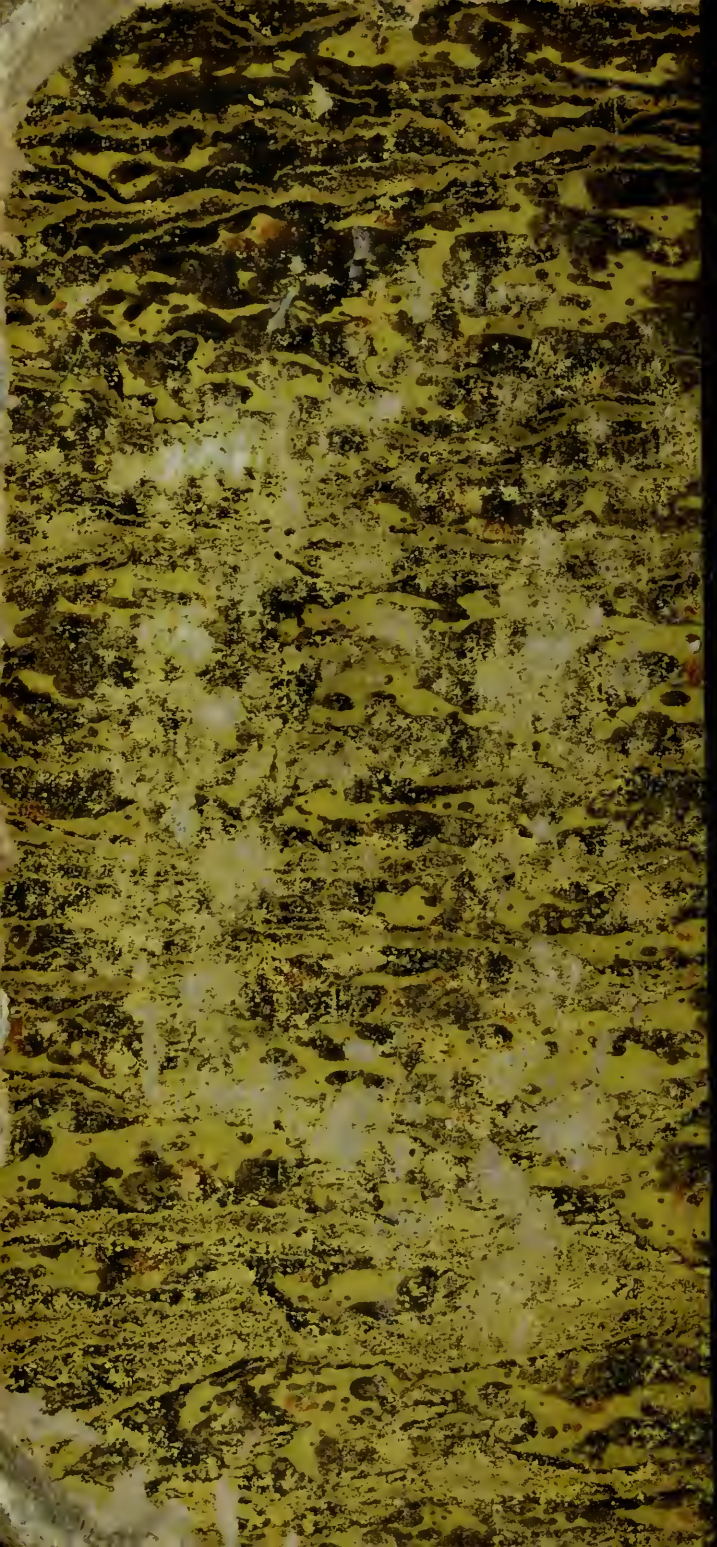
Une île déserte. 251

Les charlatans. 305

L'artiste. 323

L'aveu. 331

L'épreuve. 337

L'artiste à la cour. 351
Le carrousel. 365
Le convoi. 373

FIN DE LA TABLE